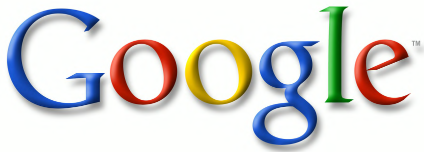
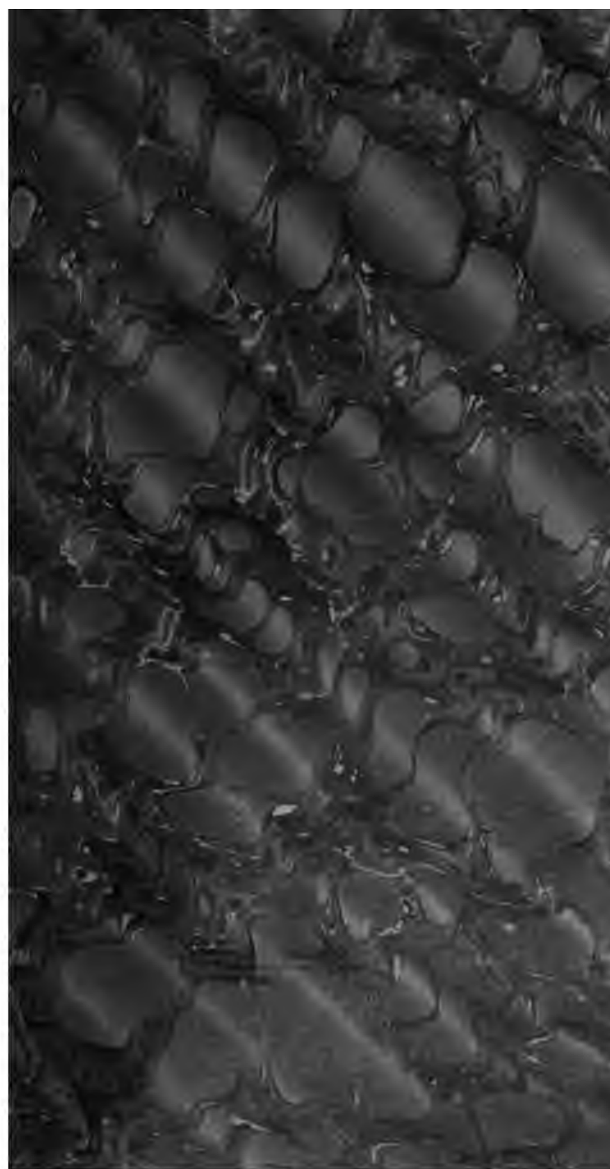

Google

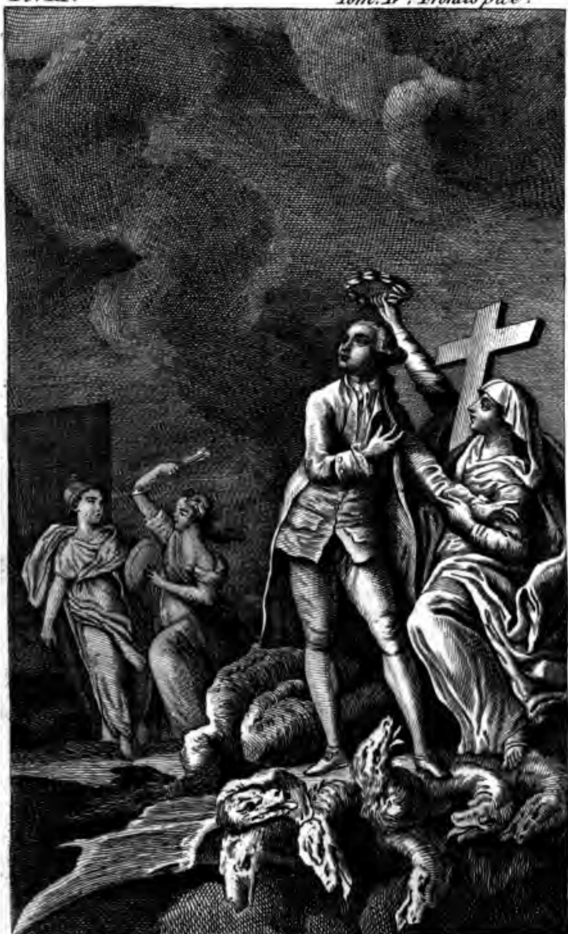








Pl. XI. Tom. IV. Frontispice.



Car Monnet Del. Dambrun Sculp.

Sa force lui vient d'elle.

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

Onzième Edition, ornée de figures.

SECONDE PARTIE.

One Almigthy is, from Whom
All things proceed, and up to him return,
If not depraved.

MILTON. *Parad. lost.* Book V.

TOME QUATRIÈME.

PARIS:

CHEZ BOSSANGE, MASSON ET BESSON.

AN IX. (1801.)


BODLEIAN
P
28 APR 1965
LIBRARY

AVERTISSEMENT

SUR CETTE SECONDE PARTIE.

L'EMPRESSEMENT du Public à voir paroître une suite du *Comte de Valmont*, et les heureux fruits qu'ont produits les trois premiers Volumes, ont été pour l'Éditeur une douce récompense de ses premiers soins, et un engagement indispensable à de nouvelles recherches.

Celles qu'il a faites n'ont pas été sans succès, puisqu'elles lui ont fourni la matière de deux autres Volumes de Lettres, d'autant plus intéressantes qu'elles ne nous offrent plus seulement des principes de Religion et de conduite pour tous les âges et pour tous les états de la vie; mais qu'elles nous font voir, dans M. de Valmont, l'homme du monde, l'homme en place, qui a su les mettre en pratique.

Quelques notes et des Mémoires très-succincts ne nous ont laissé que peu de lumières sur les tems qui ont suivi sa disgrace. Ce que nous y avons appris de plus important, est que peu de mois après son départ, la Reine, toujours pleine *de bonté* pour cette famille, avoit

obtenu du Roi un Régiment en faveur du Comte, sans que pour cela il lui fût permis de reparoître à la Cour : que dès les premières années il s'étoit distingué par des actions éclatantes, qui, le faisant passer rapidement par différens grades, l'avoient conduit de bonne heure à celui de Lieutenant-Général, et l'avoient mis à portée de rendre des services signalés, particulièrement dans sa dernière campagne.

C'est à cette époque si favorable pour lui, et après quinze ans d'exil, que recommence une correspondance suivie, qui met dans tout leur jour les grandes qualités du Comte, préparées par les leçons qu'il avoit reçues du Marquis, développées par ses soins, et perfectionnées par la Religion.

Nous nous sommes permis, pour ce nouveau Recueil, les mêmes libertés dont nous avons usé par rapport aux Lettres qui font la matière des Volumes précédens. Nous avons refondu et rajeuni le style en bien des endroits; nous avons déguisé en partie des anecdotes trop frappantes, et en général tout ce qui auroit pu désigner, d'une manière trop sensible, une famille qui ne veut point être nommée.

On ne ne doit pas s'attendre ici à une suite d'incidens romanesques, de faits extraordinaires. Les évènemens, pour la plupart, sont simples, naturels, et tels que, dans un certain monde, on en a vû souvent arriver de semblables. Nous aurions seulement désiré pouvoir adoucir quelques teintes un peu trop noires du caractère odieux de l'ennemi du Comte, dont la vertu n'avoit pas besoin d'un si grand contraste pour briller de tout son éclat. Le caractère de la Vicomtesse de Lausane nous paroissoit aussi susceptible de quelque adoucissement. On sait, il est vrai, ce qu'ont opéré dans tous les tems la jalousie, la vengeance, d'une part, et de l'autre les dépits, les fureurs d'un amour méprisé; et l'Histoire n'offre que trop de pareils tableaux. Mais notre siècle est si délicat, le vice même y parle un si doux langage, on a su y répandre sur les passions un vernis si propre à en déguiser les traits, et sur les crimes qu'elles enfantent une si profonde obscurité, qu'il est aisé d'encourir la censure par ces sortes d'images, qui, toujours vraies dans le fond, paroissent du moins, à nous entendre, n'avoir plus rien de commun avec nos mœurs. Quoi qu'il

en soit, nous ne nous sommes pas crus autorisés à altérer les principaux faits. On doit se souvenir d'ailleurs, que ce n'est pas une histoire qui se soit passée de nos jours que nous donnons au Public, quoique dans tous les tems, celle-ci puisse être utile à tous ceux qui la liront.

Il nous reste, à l'égard des notes, une remarque à faire ; et elle a lieu également pour celles que nous avons insérées dans les trois premiers Volumes de ces Lettres : nous y avons gardé par rapport aux faux Sages, ennemis de toutes les vérités qui importent le plus au bonheur des hommes, des ménagemens qui ne leur sont pas dûs ; mais que nous avons cru nous devoir à nous-mêmes, par goût, par sentiment, par caractère, et non par principes ; car lorsqu'il est question de défendre la cause de la Divinité, de la Patrie, et des Mœurs, quels principes obligent à respecter ceux qui ne respectent rien ? Eh ! comment arrive-t-il qu'ils s'arrogent à eux-mêmes des droits qu'ils violent à chaque instant ? Tel incrédule, l'idole de ses partisans, est aujourd'hui, dans presque tous leurs écrits, bien plus *sacré* que la Religion.

LE COMTE DE VALMONT, OU LES ÉGAREMENS DE LA RAISON.

SECONDE PARTIE.

LETTRE PREMIÈRE.

Du Comte de Valmont à son Père.

M. le Maréchal de... vient de terminer cette campagne avec gloire, et se dispose à mettre les troupes en quartiers d'hiver. Se conformant aux intentions de la Reine, il a bien voulu m'appuyer de tout son crédit auprès de Sa Majesté. Il a trop fait valoir mes services dans la part qu'il me donne aux succès qui ont couronné nos dernières entreprises; et c'est d'après ce témoignage si flatteur, que le Roi daigne mettre fin à

mon exil, et me rappelle, ainsi que vous, à la Cour.

Je sens, mon père, tout le prix de cette faveur : ce n'est cependant qu'en tremblant que je la reçois. Formé par vous-même à l'attachement le plus tendre pour mon Souverain, devenu par vos leçons l'un de ses sujets les plus zélés et les plus fidèles, je ne pouvois que me rappeler avec douleur que j'avois mérité d'encourir sa disgrâce : je ne puis que jouir avec transport de sa présence ; mais en chérissant sa personne, je crains l'air qu'on respire si près du trône, et les fatales influences du séjour qu'habite le Monarque ; je crains l'exemple contagieux de tout ce qui l'environne. Depuis quinze ans que je suis éloigné de la Cour, elle est étrangère pour moi. Que vais-je y faire ? jouer mal-adroitement le rôle de Courtisan que je méprise, ou paroître un homme singulier et un être bizarre ; risquer d'oublier vos maximes, ou contrarier sans cesse celles des autres ; applaudir tout haut à ce que je serai forcé de condamner en secret, ou, plus courageux et plus vrai, me faire autant d'ennemis qu'il y aura d'hommes puissans dont je heurterai les sentimens et les intérêts sans le vouloir. Quelle triste alternative ! N'importe, j'obéirai, comme je le

dois : mais venez au secours de votre fils ; jamais il n'eut plus besoin de vos conseils et de vos lumières.

La Reine redemande son Émilie. Elle a dû lui écrire, pour lui offrir auprès d'elle la même place que sa tendresse pour son mari l'a empêchée d'accepter autrefois. Maintenant elle ne peut la refuser sans se montrer ingrate. Mais comment se sépareroit-elle de vous ? comment quitteroit-elle ses enfans que vous-même ne pourriez lui abandonner sans le plus sensible regret ? Daignez donc, mon tendre père, me les ramener avec elle. Je sentirois bien moins le plaisir de les revoir, si vous me condamniez à les revoir sans vous. Le Comte de Veymur *, qui vient d'obtenir son congé, sachant l'impossibilité où je suis de vous rejoindre et même de me rendre aussitôt que vous à la Cour, ne hâte si fort son départ, que dans le dessein de vous accompagner. Il veut bien se charger de ma lettre et de tous nos embrassemens pour sa famille et pour la mienne. Il se charge aussi de vous instruire plus au long de tout ce qui s'est passé à l'armée. Mon fils vous écrit en même temps

* Autrefois le Chevalier. Voyez la Lettre XXXII du second volume.

que moi, ainsi qu'à sa mère *. C'est aux soins que vous avez pris de son enfance qu'il doit toutes les bonnes qualités qu'on remarque en lui; et j'ose dire, sans vous flatter, que le disciple fait honneur à son maître.

LETTRE II.

Du Marquis à son Fils.

QUEL mèlange pour moi, mon fils, de plaisirs et de peines! tu es rentré en grâce avec ton Prince; tu as servi utilement ta patrie; je prévois que par la suite tu la serviras plus utilement encore : que ces pensées sont douces et consolantes pour un père! mais que le sacrifice que je viens de faire coûte à ma sensibilité! Ton Émilie est partie avec ses enfans et M. de Veymur; et je n'ai pu les accompagner. Depuis que je ne t'ai vu, ma santé s'est altérée. Sans avoir de maladie, j'ai des infirmités, plus que cela encore, une vieille habitude me rend ce séjour nécessaire. Je suis utile à mes pauvres vassaux, et que ferois-tu à la Cour

* On a retranché, comme dans les volumes précédens, toutes les lettres peu importantes, pour ne conserver que celles qui nous ont paru mériter quelque attention.

d'un vieillard tel que moi? Qu'y ferois-je moi-même? je n'ai plus cette vigueur d'esprit ni cette force de courage qui pourroient te soutenir dans des occasions délicates, ou t'offrir dans des circonstances difficiles la ressource d'un bon conseil. Je me rends justice, cher Valmont; et c'est le seul mérite que je puisse avoir à mon âge. Non, je ne suis point de ces hommes que la nature paroît avoir exceptés de la loi commune, de ces hommes rares, dont le génie toujours vaste, dont la raison toujours ferme, semblent même prendre de nouvelles forces quand le corps s'affoiblit. Je ne suis plus ce qu'étoit M. d'Orval quand nous l'avons perdu; et je n'ai pas mérité, par l'usage que j'ai fait de ma jeunesse, une vieillesse semblable à la sienne. Ne sois donc pas étonné, si, malgré les instances d'Émilie, malgré ma tendresse pour vous tous, mes chers enfans, j'ai pu me résoudre à ne point quitter ces lieux, où peut-être dans peu ma cendre sera réunie aux cendres de mes pères. La mort toute récente de mon ancien ami, bien plus jeune que moi *, celle de son épouse, m'avertissent de notre fin commune; et je ne dois plus penser qu'à m'y préparer.

* M. de Veymur, le frère aîné de celui qui a épousé Mlle. de Senneville.

puisque le Ciel l'ordonne ! mais vivez long-tems, et que chaque année me ramène ici. Ah ! chère Veymur !.... à ces mots, des sanglots ont étouffé sa voix. Je t'entends, a dit Madame de Veymur. Ma bonne amie, tu me laisses ton père, et tu sais qu'il est le nôtre. Va, sois tranquille ; nous restons avec lui, et il ne sortira point du sein de sa famille.

Tel est, mon fils, le détail de notre séparation, et l'aveu de ma foiblesse ; car c'en étoit une de balancer. Prévoyant ce qui vient d'arriver, je m'étois consulté ; d'après les considérations les plus sages, mon parti étoit pris ; et en si peu d'instans je me suis vu sur le point d'en changer. Ah ! qu'on doit peu compter sur ses résolutions, quand on a le cœur si sensible !

O toi, mon fils, songe donc bien, pour te consoler, que, si quelque chose peut te conserver ton père, c'est la vie qu'il mène ici ; c'est le bien qu'il y fait : et s'il est vrai qu'il puisse encore t'être utile, si tu crois devoir faire tant de cas de ses avis ; souviens-toi que c'est dans la retraite qu'il peut te donner des lumières plus sûres, parce qu'il s'y trouvera moins environné des préjugés des autres, moins affecté des petits intérêts *qui les trompent* et des grandes passions qui

les aveuglent, moins asservi à l'empire de l'opinion. Ayant vu autrefois le monde de si près, et ne le considérant plus que de sa solitude, il le verra mieux. Son tourbillon nous entraîne malgré nous, et son spectacle nous en impose. Pour le voir comme il faut, il est avantageux de le voir d'un peu loin, quand d'ailleurs on l'a déjà connu.

Fais-toi cependant au milieu du monde même, s'il se peut, un ami, qui n'y tienne point par goût, qui y vive sans prétentions; qui doive sa sagesse à l'expérience et aux revers; qui au-dessus des vains ménagemens, te parle le langage de la vérité, t'éclaire sur tes fautes, te montre le bien que tu peux faire, le mal que tu dois prévenir, et celui que par malheur tu aurois à réparer. Que cet ami, placé entre les Grands et ces hommes qu'on nomme le peuple, te mette en garde contre l'orgueil et la dureté des uns, et t'inspire un tendre intérêt pour le bonheur des autres. Peut-être cet ami te sera-t-il nécessaire, non-seulement pour toi, mais pour tes enfans, si quelque circonstance inopinée te force pour un tems à les perdre de vue. J'aurois souhaité, en laissant partir, bien à regret, le Baron * et Julie, pouvoir retenir du moins le Commandeur

* Le fils *aîné de M.* de Valmont.

et le Chevalier; mais puisque ma santé est trop foible pour que je puisse achever de les former comme je le désirerois, j'ai mieux aimé qu'ils fussent élevés par toi-même, et je n'ai pas cru devoir mettre de bornes à mon sacrifice.

Tu leur as fait jusqu'ici de sages leçons; maintenant, mon fils, tu leur dois de grands exemples. C'est dans la carrière où tu vas rentrer, que tu seras plus que jamais à portée de leur en offrir : et pour que tu ne risques pas de perdre pour eux, ni pour toi, le fruit de quinze ans de réflexions et de sagesse, je n'ai qu'un avis à te donner, mais qui seul te vaudra tous les autres; c'est de te montrer à la Cour, dès les premiers momens, tel que tu veux être le reste de ta vie. Ton caractère, une fois annoncé, ne te coûtera plus rien à soutenir; ta conduite n'aura rien d'équivoque; on ne cherchera point à te démêler ni à te surprendre. Tu t'épargneras ainsi bien des épreuves dangereuses, et des combats inutiles.

Adieu, mon fils; aime toujours tendrement un père, qui t'aime plus que lui-même.

LETTRE III.

Du Comte de Valmont au Marquis.

J'ai retrouvé, en arrivant à Paris, Emilie et mes enfans; mais je n'ai point retrouvé mon père : et sa lettre et son absence m'ont rempli de douleur. Quelles sombres images elle renferme ! quelles craintes elle s'obstine à faire naître en moi ! Que parlez-vous, mon père, d'infirmités, de mort ? à quelle perte semblez-vous me préparer ? J'ai interrogé Émilie, qui a tout fait pour vaincre votre résistance ; et elle ne craint que les idées tristes que vous vous formez. J'ai interrogé M. de Veymur ; et il ne vous a point trouvé aussi foible que vous croyez l'être. Sans avoir cette même vigueur que vous faisiez paroître lorsque je vous ai quitté, vous conservez un tempérament sain, et vos infirmités ne sont que passagères. Vous n'avez rien perdu de ce qui nous rend vos avis si respectables et si chers. Votre lettre elle-même dément l'opinion que vous voulez nous donner. Ah ! pourquoi faut-il que M. Colmet vous ait confirmé dans vos sentimens, et soit parvenu à vous arrêter !

Et quoi, mon père, ne serez-vous pas toujours libre de mener au milieu de nous le genre de vie qui vous convient le mieux, et qui est le plus conforme à vos penchans? Vous faites du bien où vous êtes; mais vous en ferez partout, et encore plus ici. N'aurez-vous pas pitié de moi? me laisserez-vous sans appui, sans soutien pour la vertu, dans ces lieux où tout tend à la détruire? Mes premiers égaremens n'ont-ils pas dû vous convaincre du besoin que j'ai de votre présence pour m'armer contre moi-même?

Vous m'avez si bien instruit de la Loi sacrée que le Ciel nous impose de faire tout le bien, le plus grand bien qui dépend de nous; arrivera-t-il une fois que votre exemple soit en contradiction avec vos principes? Moins éloigné de vos enfans, de quelle utilité ne seriez-vous pas à moi, à Émilie, à mes fils, je dis bien plus, à l'État, au Monarque, qui, vous rappelant à sa Cour, et reconnoissant aujourd'hui votre fidélité, écouteroit, respecteroit vos avis? Ne savez-vous donc pas combien est nécessaire dans le Conseil des Rois un Courtisan désintéressé, ami de leur personne plus que de leur rang et de leur faveur, au dessus de l'ambition et des vues personnelles, conduit par la seule vue du bien, *vivement* touché des malheurs publics, des

misères du peuble, et devenu, auprès du Prince, l'organe le plus sûr de ses sentimens et le plus fidele interprète de ses besoins? De tels hommes sont si précieux et si rares! Venez montrer à la France qu'il en est encore de ce caractère, et qu'un bon Roi peut toujours trouver un ami. Et moi, qui ne peux me passer de vos sages conseils et de vos doux entretiens; moi qui éprouve plus que jamais le vide affreux que votre absence laisse au fond de mon cœur, que j'aye la douce consolation de vous revoir à mes côtés, comme mon mentor et mon guide; comme le seul ami en qui je puisse établir une entière confiance; venez conserver en moi cet amour de la sagesse que vous m'avez inspiré, et me faire partager les fruits de la longue expérience que vous avez acquise. Hélas! que les jours qui se sont écoulés près de vous ont fui rapidement! depuis tant d'années que j'avois oublié la Cour et ses faveurs, que ne m'a-t-elle pour jamais oublié.

Cependant le Roi ne m'a rappelé que pour me donner les plus grandes marques de bonté. J'ai retrouvé en lui ce caractère sensible et bienfaisant, qui le rend les délices de ses sujets et l'objet de leur plus tendre amour. Malgré le souvenir qui lui est resté de la perte de Lausane, il m'a fait un accueil si

flatteur, que je ne puis douter, que, sans avoir noirci la mémoire du Baron, la Reine ne soit parvenue à faire excuser tous mes torts. Elle a reçu avec le plus vif intérêt les remercîmens d'Émilie, qui lui a été présentée le lendemain de mon arrivée; et elle ne désire plus que votre retour.

Je pourrois être satisfait des espérances qu'elle me donne, et de la nouvelle perspective qui s'ouvre devant moi, si, dans les lieux que vous habitez, près de vous, près de Messieurs d'Orval et de Veymur lorsqu'ils vivoient encore, je n'avois appris à connoître le vrai bonheur. Pour charmer en quelque sorte la peine que me cause votre éloignement, je me rappelle ces tems heureux, où, libre de toute inquiétude, je méditois à loisir la bonté de Dieu, qui, par vos leçons, s'étoit manifesté à mon esprit, et se faisoit sentir si vivement à mon cœur; ces heures consacrées, non à des spéculations vaines, à de stériles recherches, mais à l'étude de la Religion, de mes devoirs, et des connoissances propres aux différens états que la Providence pourroit un jour m'appeler à remplir; ces amusemens innocens où l'agréable se mêloit à l'utile; ces soirées délicieuses, où, réunis tous ensemble, nous nous rendions compte *de nos* pensées, de nos projets, de nos dé-

sirs, où nos ames se livroient sans contrainte à des épanchemens réciproques, s'entendoient, se répondoient, et s'unissoient pour faire le bien ; ces lieux que vos soins ont rendus fertiles ; ces promenades champêtres, ces hameaux, où je recevois, en votre nom, le tribut de reconnoissance que vous rendent des hommes que vous avez formés, qui vous doivent leurs lumières, leur paix, leur félicité, et qui, au lieu de vous nommer leur Seigneur, aiment bien mieux vous appeler leur père.

J'oppose ces souvenirs enchanteurs, ces touchantes images, aux objets qui m'environnent ; et quel contraste pour moi, si je ne comptois sur votre présence pour en adoucir l'amertume! Ici, à la ville, à la campagne, dans nos palais, dans nos jardins, l'art se montre partout et masque la nature. On admire quelquefois, et jamais on ne se sent attendri. Nul objet ne porte au fond de l'ame une volupté pure. On parcourt tout ; on effleure tout ; on ne jouit de rien. Le cœur ne trouve à se reposer nulle part, et n'éprouve qu'une lassitude continuelle. Ici un tourbillon d'affaires entraîne ; on n'a pas le tems de converser avec soi-même. De petits intérêts, de petites intrigues, de petits honneurs, des misères et des jeux d'enfans

sont les soins importans qui occupent l'ame, la rétrécissent, et lui font oublier la dignité de sa nature. La Cour, devenue comme autrefois mon séjour ordinaire, ne me présente que les mêmes révolutions, les mêmes manèges, les mêmes vices, sans réveiller en moi les mêmes passions qui m'aidoient à surmonter le dégoût qu'elle inspire. La volonté du Prince m'y retient, et mon penchant m'en éloigne. Je n'apperçois autour de moi que des cœurs faux, livrés à l'intrigue, à la cabale, que des hommes vendus à l'intérêt, au crédit, à la faveur, que des amis trompeurs et hypocrites, qui m'ont oublié lorsque je semblois n'être plus rien, et qui me recherchent maintenant que je parois reprendre une sorte d'existence. Froids, orgueilleux, quand ils ont cru n'avoir plus besoin de moi, ils sont aujourd'hui affectueux, complaisans, rampans, et toujours vils. Pleins d'un zèle apparent, ils cachent pour la plupart, sous de feintes caresses, la jalousie qui les dévore. Toujours rivaux de quiconque est leur égal, ennemis implacables de qui s'élève au dessus d'eux, mais adulateurs perfides, ils l'encensent, ils l'adorent, et forgent en secret la foudre dont ils cherchent à l'écraser.

Jugez, mon père, de quel œil je les vois, et quel spectacle hideux offre cette scène du

monde à un être qui se sent et qui pense. Mon unique délassement est au sein de ma famille : j'y trouve dans Émilie tout ce qui peut lui assurer mon estime et ma tendresse, toutes les vertus de son sexe, d'autant plus précieuses à mes yeux qu'elles sont devenues plus rares ; j'y recueille dans mes enfans les fruits de l'éducation que vous leur avez donnée, et que je vous conjure, par amour pour eux, de venir perfectionner avec moi. Ce sera, si vous le désirez, S. L.... qui, dans les beaux mois de l'année, sera votre séjour ordinaire ; et là, du moins pour les beautés simples de la nature, pour une vie libre et tranquille, vous n'aurez point à regretter les lieux que vous aurez abandonnés.

M. de Veymur se dispose à partir, dans le dessein d'aller vous chercher, ainsi que son épouse et notre chère Hortense, pour que nous ne fassions tous qu'une même famille. Tendre Veymur, aimable et chère amie ! que je vous sais gré d'avoir si généreusement sacrifié le voyage que vous projetiez, et la société d'Émilie, à celle de mon père ? quelle autre que vous pouvoit dignement nous suppléer auprès de lui !

venus plus mâles pendant sa dernière campagne, sa taille haute et dégagée, son maintien ferme et aisé, tout en lui annonce ce caractère de force et de vigueur qui convient à son état et à son rang; tout le distingue de cette foule d'hommes foibles et efféminés, qu'ont énervés, jusque dans les camps, le luxe et la mollesse, et qui ressemblent si peu aux héros de l'ancien temps.

C'est en le comparant avec tout ce que je vois, que j'apprends à l'estimer ce qu'il vaut. Cette comparaison, si facile à faire, n'échappe point aux regards des Courtisans, et leur donne, dans bien des momens, un air de trouble et d'embarras qu'ils ont peine à dissimuler. Ils l'examinent d'un œil curieux et inquiet; ils voudroient pouvoir perdre quelque chose de ce respect qu'ils ont pour lui, et frémissent en secret de le voir si fort au dessus d'eux.

Les femmes lui témoignent une autre sorte de curiosité non moins digne de remarque, et un genre d'intérêt bien plus dangereux. Quoique je ne sois pas naturellement jalouse, je le deviendrois peut-être, si je connoissois moins Valmont. Mais leurs soins empressés, leur coup-d'œil vif et hardi, leur ton mignard, leur langage apprêté, leurs ornemens et leur parure l'armeroient contre elles au-

tant que sa vertu même. Ah ! mon père ! qu'elles ont perdu d'attraits, en même tems qu'elles ont changé de mœurs ! Elles n'inspirent plus de sentimens, depuis qu'elles semblent se borner si honteusement à n'inspirer que des désirs ; leurs modes effrontées (2) déparent les grâces qu'ornoient en elles la décence et la pudeur (3); on vantoit leur goût, on ne vante plus que leur folie : des Comédiennes, des Courtisanes leur servent de modèles. Chargées pompeusement de toutes les aigrettes de la vanité, elles ne remportent, pour tout fruit de leur affectation bizarre, que des hommages aussi insultans que le mépris. Devenues plus hardies que ceux qui les outragent, elles ont pris le ton d'un autre sexe, et se sont privées des charmes du leur. Des anecdotes plaisantes et scandaleuses, forment, à leur honte, l'histoire de chaque jour : le ridicule dont on les couvre, les brocards qu'elles s'attirent, ne les corrigent pas : ce siècle de licence et de vertige, est l'opprobre des femmes ; et à chaque instant, elles font rougir pour elles, depuis qu'elles ne rougissent plus de rien.

Combien donc sont-elles peu à craindre pour une ame tant soit peu honnête ! aussi mon mari n'use-t-il à leur égard que d'une politesse froide et réservée. Elles lui en font

la guerre, et il ne paroît pas les entendre; elles cherchent à mettre les hommes dans leur parti, et ils n'osent y entrer. Le mérite de Valmont leur impose, et elles se trouvent réduites à faire seules tous les frais de la séduction. Elles le raillent sur ses vertus sauvages, elles cherchent à le subjuguer par le respect humain; il ne leur répond qu'en se montrant tel qu'il s'est montré dès le premier jour. Cette règle si sage, que vous lui avez prescrite par votre lettre, est celle qu'il s'é-toit faite à lui-même, avant
à la Cour. Il en sent de plus
l'importance. C'est par-là qu'il
à l'abri de toutes les persécutions d
mes frivoles, qui s'essayent avec tant
vantages sur des caractères foibles et indéci
et leur font perdre bientôt le peu de vertu qu'ils avoient acquis. C'est par-là aussi qu'il voit tomber insensiblement ces plaisanteries si peu convenables, ces agaceries indécentes, ces attaques réitérées d'une foule de petites maîtresses, qui insultent à la sagesse et la déconcertent, lorsqu'elle n'a pas assez de force pour les braver, mais qui cessent d'être redoutables, dès qu'on cesse de les craindre.

Ce qui me console est que cette dépravation de goût et de mœurs, aujourd'hui si commune, ne tombe cependant pas, à beaucoup

près, sur toutes les femmes (4)...se laisser sur-
...our d'infiniment respectables, qui ont conservé la sage austérité des mœurs anciennes, c'est
...u milieu de la frivolité du siècle; et celles-là
...nt nécessairement beaucoup de religion. Ce
ont elles qui forment mes liaisons les plus
ntimes: c'est avec elles que je m'entretiens
ibrement de vous et de ma chère Veymur;
'est seulement au milieu d'elles que se trouve
na fille. Accoutumée, depuis son enfance,
: la société la plus digne de ses regrets, elle
e renferme dès qu'elle en apperçoit d'un au-
re genre; et je remarque avec une satisfac-
ion secrète, que son goût pour le vrai se
ortifie par l'opposition sensible du faux qui
ègne dans le monde nouveau qu'elle habite.
La Reine l'accueille avec bonté; entourée
elle-même, dans un âge déjà avancé, d'un
petit nombre de femmes vraiment estima-
bles, elle leur associe ma Julie sous les yeux
le sa mère. Julie fixe sur elle tous les regards,
et ses charmes naissans lui attirent de toute
part des hommages qui m'effraieroient da-
vantage, si ceux qui les lui rendent étoient
plus dignes d'elle.

Le Baron est toujours livré aux études les
plus propres à le rendre utile. Il mène une
vie retirée, telle qu'elle convient à son âge;
mais je le trouve un peu rêveur, et j'en devine

la guerre, et en attendant qu'il me l'explique elle-même avec la franchise que vous lui connoissez. Le Commandeur et le Chevalier se forment sous ses yeux et sous ceux de leur père. Tel est le tableau de ma famille. Elle suffiroit pour combler tous mes vœux, si vous étiez avec nous, et si je ne craignois pas pour mon mari les intrigues des Courtisans. Le Roi l'estime; il lui donne même, dans bien des occasions, des marques de confiance qui éveillent la jalousie. Celle que je crois remarquer dans les frères du baron de Lausane, qui ont succédé à son crédit et à sa faveur, est, entre nous, ce qui m'inquiète le plus, sur-tout s'ils y joignent, comme je n'ai que trop lieu de l'appréhender, le souvenir de la perte qu'ils ont faite. Revenez, mon père, au milieu de nous, pour nous servir de guide, et je ne craindrai plus rien.

NOTES.

PAGE 19.

(1) *Voilà ce qu'il étoit devenu en si peu de tems, malgré l'heureux fonds qu'il apporta en naissant.* Oui, il étoit devenu tout cela, et pis encore; mais il conservoit une sorte de droiture au sein de ses égaremens; il chérissoit, il respectoit son père; il n'avoit pas perdu toute estime pour la vertu; il ne dédaignoit pas de s'instruire; il n'a pas

pas toujours craint de s'éclairer ; il avoit pu se laisser surprendre, mais son cœur n'étoit pas entièrement corrompu : et c'est là ce qui a préparé son changement. C'est par-là aussi qu'on peut discerner, parmi tant de jeunes gens que leurs passions aveuglent ou que de fausses autorités subjuguent, quels sont ceux dont on a lieu d'espérer le retour.

PAGE 21.

(2) *Leurs modes effrontées déparent les grâces, etc.* Il est question ici de ces anciennes modes, dont il nous reste tant de vestiges dans des tableaux de famille qu'on croiroit presque avoir été faits de nos jours. Pourquoi faut-il qu'elles ne se soient reproduites sous nos yeux que pour donner à toutes celles qui ont la folie de les suivre, une même physionomie, sans caractère, sans noblesse, sans intérêt, et sans agrément ? Heureuses les femmes qui échappent à cette manie ! Il en est une remplie de charmes et vraiment digne d'estime, qui, dans une promenade publique, eut le secret plaisir d'entendre plusieurs militaires se dire l'un à l'autre sur ses pas : » Nous n'avons » vu dans tout le jardin que cette femme qui soit coiffée » avec goût, et qui ait un air noble qui la distingue «. Jamais, comme elle en est convenue depuis, aucun aveu ne l'a tant flattée que celui-là.

Les femmes croient avoir tout dit, quand elles ont dit : *C'est la mode.* Mais elles devroient faire attention que le goût est avant la mode, et doit servir à la régler ; qu'il y a telle bizarrerie, qui ne peut que rendre une mode souverainement ridicule ; que, pour paroître aimable et pour plaire, il y a du moins, dans toutes ces nouvelles inventions, de certains rapports qu'il est essentiel de consulter ; des rapports d'âges, de traits, de physionomie, d'état, de dignité, de bienséance, qu'on ne peut violer sans courir le risque d'inspirer la pitié, le dégoût, le mépris, à ceux même dont on cherche le plus à s'attirer les hommages.

Quel que soit, après tout, l'effet que produit sur la

plupart des hommes la bizarrerie des modes actuelles, on ne sauroit trop le redire, elles nuisent aux mœurs, beaucoup plus qu'on ne pense, par la tournure d'esprit qu'elles font prendre, et le ton d'affectation, de recherche, et de vanité qu'elles inspirent. Croyons-en une autorité bien respectable, et ne craignons pas d'emprunter d'elle une leçon vraiment utile. Voici ce qu'on lit dans le *Journal de Politique et de Littérature.*

De Vienne, le 24 Février 1776.

» En prenant des mesures pour donner au commerce une activité plus soutenue et des ressources plus multipliées, Sa Majesté Impériale et Royale n'oublie rien de ce qui peut améliorer les mœurs et entretenir la décence parmi ses sujets. On a publié dernièrement au prône, dans toutes les Églises de cette Résidence, un avis aux Fidèles, contre le luxe des habits du sexe. On y exhorte les femmes et filles, paticulièrement celles d'un certain rang, à ne plus paroître dans la Maison du Seigneur, où elles doivent porter un extérieur modeste et un esprit d'humilité chrétienne, avec un étalage aussi vain qu'indécent, sur-tout avec des coiffures qui ne servent qu'à distraire l'assemblée, et à scandaliser leur prochain. S'il se trouve des personnes du sexe qui s'obstinent à préférer leur orgueil à leur devoir, on les menace d'être publiquement admonestées par les Supérieurs de l'Église «.

IBID.

(3) *Qu'ornoient en elles la décence et la pudeur.* C'est de là en effet que naissent les charmes les plus vrais. Un Philosophe à qui l'on demandoit quelle couleur convenoit le mieux au visage des femmes, répondit, avec autant d'esprit que de vérité : C'est celle de la pudeur.

PAGE 23.

(4) *Cette dépravation de goût et de mœurs ne tombe pas, à beaucoup près, sur toutes les femmes ; il en est d'infiniment respectables, etc.* On a relevé, comme un trait intéressant pour les mœurs, une lettre du Maréchal de Boufflers au premier Duc de Noailles, à la fin de laquelle il se félicite de son bonheur domestique, avec une épouse chérie et vertueuse (sœur du Maréchal de Grammont), que le Duc de Noailles lui avoit procurée. Il le prie de la confirmer, quand il la verra, dans tous ses bons sentimens, pour qu'elle ne donne pas *la moindre prise à la rage et à la malignité du monde*, et qu'elle puisse être toujours la plus heureuse des femmes, en le rendant le plus heureux des hommes. Pourquoi faut-il, ajoute M. l'Abbé Millot, en citant ce trait, que la corruption des mœurs rende ces sortes d'exemples si remarquables ? *Mémoires Politiques et Militaires, pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV*, t. I.

LETTRE V.

Du Marquis au Comte et à la Comtesse de Valmont.

MÉNAGEZ ma sensibilité, mes chers enfans; elle a pensé vous enlever un père que vous aimez si tendrement. Vos lettres, l'arrivée de M. de Veymur, ses sollicitations pressantes, celles de sa femme, les marques de bonté dont le Roi et la Reine m'ont honoré pour hâter mon retour, ont combattu si vivement mon penchant pour la retraite et les dernières résolutions que je m'étois formées, qu'elles ont occasionné en moi une crise violente, qui n'a pas été sans danger. Heureusement, elle n'a point eu d'autres suites que celle de me rendre encore plus foible que je ne l'étois auparavant. Nos amis, qui en ont été témoins, seroient maintenant les premiers à s'opposer à mon départ. Respectons les volontés du Ciel, qui exige de nous cette séparation, et croyez, mes chers enfans, qu'elle m'est assez pénible pour que vous ne cherchiez plus à rouvrir la plaie qu'elle fait à mon cœur. Charmons, autant qu'il se pourra, par nos lettres, l'ennui qu'elle

nous cause. Les miennes ne sauroient être longues ; mais vous vous contenterez du sentiment qui les dictera : les vôtres seront toujours trop courtes pour moi. Ne m'épargnez donc pas les détails; marquez-moi plus au long, mon fils, ce que vous pensez de ces hommes parmi lesquels vous vivez ; et vous, ma chère Émilie, ne me laissez rien ignorer de ce qui vous concerne l'un et l'autre, de ce qui concerne vos enfans. Faites qu'en vous lisant, par une douce illusion, je me retrouve encore au milieu de vous.

LETTRE VI.

Du Comte de Valmont à son Père.

PAR des transports indiscrets, par l'excès de ma tendresse, j'ai pu affliger si vivement un père trop sensible lui-même et trop tendre ! avec tant d'empressement à le posséder, j'ai pu m'exposer à le perdre ! O mon père ! me pardonnerez-vous, me pardonnerai-je à moi-même l'état où je vous ai réduit, moi qui racheterois de toute ma vie un seul de vos jours ? Chère et fidèle amie *, que j'ai

* Madame de Veymur, dont la Lettre a été supprimée.

eu besoin de votre lettre pour me tranquilliser! Il est donc sûr, mon père, que je n'ai plus rien à craindre, vos forces renaissent?... Ah! qu'elles croissent de jour en jour! goûtez à loisir les charmes de la vie heureuse que vous vous êtes faite. S'il plaît au Seigneur, nous irons encore quelquefois la partager avec vous

En attendant ces heures fortunées, ma plus douce consolation sera de vous écrire. Mais quels détails me demandez-vous? Comment vous peindre des hommes que vous ne reconnoîtriez plus, qui ne ressemblent plus à rien, qui n'ont plus de caractère ou n'ont que celui de la frivolité? ce que je vous en disois autrefois n'approche pas de ce que j'en pense aujourd'hui. Ce n'est point à l'armée que j'ai pu m'en former une juste idée. Quoiqu'ils y aient porté un goût de recherche, d'aisance et de commodités, dont anciennement ils auroient rougi; ils y conservent du moins quelques restes de leur ancienne vigueur: et l'on peut, à de certains traits, à quelques saillies de courage et de valeur, les prendre encore pour des François. Avouons-le, c'est à la Cour, c'est au sein de la Capitale, et parmi les femmes dont ils ont pris le ton, qu'il faut les étudier, pour les bien connoître; c'est là *qu'ils semblent* s'oublier tout entiers, en se

confondant avec elles. Étonné de leur déraison, de leur légèreté et de leur inconséquence, lorsque je les revis ici pour la première fois, j'avois peine à m'en croire moi-même; et l'image que tout autre m'en eût tracée, quelque adoucissement qu'il eût prétendu y mettre, m'eût toujours paru trop chargée. Pour affoiblir l'impression que la nouveauté de ce spectacle faisoit sur moi, je cherchois à me rappeler ce qu'étoient, avant mon exil, ces hommes déjà si frivoles quand je les ai quittés; je m'efforçois de les voir des mêmes yeux dont je les voyois à vingt ans : mais ce souvenir ne faisoit qu'accroître ma surprise. Leur dégradation est devenue si sensible, ils sont si différens de ce qu'ils étoient, que depuis mes anciens égaremens, j'ai moins changé de façon de penser qu'ils n'ont changé de mœurs *.

Quel jugement dois-je donc en porter, lorsque je les oppose, malgré moi, aux Joinville (1), aux Duguesclin (2), aux Bayard (3), aux Crillon (4), à ces anciens Preux, dont la grandeur d'ame, la simplicité des mœurs, la

* Il seroit important, pour la satisfaction de bien des Lecteurs, de fixer ici l'époque de cette espèce de révolution, en remettant, sous les yeux du Public, la date de ces Lettres; mais ce que nous avons dit dans l'Avertissement, ne nous permet pas de nous écarter de la loi *que nous* nous sommes imposée.

loyauté et la franchise faisoient, au retour de mes dernières campagnes, le sujet de nos lectures et de nos entretiens les plus ordinaires? Rempli de ces hautes idées qu'ils ont excitées en moi, échauffé par le souvenir de leurs sentimens et de leurs actions, frappé du contraste des mœurs actuelles, (que vous dirai-je, et que penserez-vous, mon père, de ces saillies d'une imagination trop vive encore?) je me représente ces hommes du vieux tems; je crois les voir, les entendre; je les interroge tour à tour, et ils me répondent. Dans ces momens de comparaison, Bayard sur-tout s'offre à moi, tel que le peignent les Historiens de sa vie, avec sa stature un peu gigantesque, son air martial, ses yeux noirs et pleins de feu, sa contenance noble et fière, son regard assuré. » Hé quoi!
» semble-t-il me dire, où sont donc les des-
» cendans de mes compagnons d'armes, de
» ces hommes, la fleur de la noblesse, qui ne
» se distinguoient que par de hauts faits (5);
» qui portoient jusque dans leurs jeux l'i-
» mage des combats (6); qui ne cherchoient
» à briller que par leurs chevaux, leur lance
» et leur épée, et ne connoissoient d'autre
» parure que celle qui convient à des guer-
» riers; qui, plus soldats que courtisans, se
» *glorifioient* d'être libres et francs (7), et

» ne cherchoient leur récompense que dans
» leur zèle et leur fidélité (8) ; qui pleins
» d'honneur, faisoient, de leur seule parole,
» le plus redoutable des sermens, ne voyoient
» rien de plus sacré que la foi d'un Gentil-
» homme (9), et craignoient plus la moindre
» tache que la mort ; qui, toujours généreux
» et magnanimes, ne recevoient que pour
» répandre (10), et ne vouloient d'autres
» grâces que celles qui les exposoient à de
» plus grands dangers ; qui, défenseurs de la
» veuve, de l'orphelin, du foible opprimé par
» le fort, les servoient de leurs biens, de leur
» crédit et de leur valeur ; qui, remplis de
» respect et d'égards pour le sexe, hono-
» roient leurs Dames et méritoient d'en être
» honorés. Ici, je vois des bals au lieu de
» tournois ; je vois des enfans où je devrois
» voir des hommes ; je vois des petits-maîtres,
» des héros de ruelle, où je devrois voir de
» nobles Chevaliers (11) ; je vois des jeunes
» gens qui rougiroient d'avoir conservé une
» constitution saine et robuste (12), et qui,
» énervés par de honteux plaisirs, se font
» gloire d'être vieux à vingt ans ; j'en vois
» qui mènent des chars, et laissent leurs
» chevaux à manier à leurs écuyers ; qui trai-
» tent cavalièrement des femmes honnêtes,
» et font porter leur livrée à des courtisanes ;

» qui comptent pour peu de chose l'honneur
» du sexe (13), et le leur pour moins que
» rien. Je vois du faste et un vain luxe, où je
» cherche des vertus (14); je vois des braves
» qui ont de la valeur dans une rencontre, et
» qui, ne pouvant soutenir les épreuves du
» vrai courage, manquent de force dans tout
» le cours de leur vie; je vois des nobles qui
» séduisent ou qui oppriment, au lieu de dé-
» fendre et de protéger; qui font des indigens
» et des malheureux, au lieu de secourir
» ceux qui le sont, et de les soulager. J'en-
» tends de toute part un langage précieux,
» des discours sans suite et sans raison, un
» jargon d'impiété et d'indépendance; je vois
» jusqu'à des militaires devenus philosophes,
» et qui renoncent à être de grands hommes.
» Ah! la religion de leurs pères en faisoit des
» héros, ou les laissoit tels; maintenant, l'ir-
» réligion les énerve et les dégrade. O France!
» à quels traits pourrai-je te reconnoître, et
» que m'offres-tu qu'une race d'hommes dé-
» générés? Hélas! mon siècle m'honoroit du
» beau titre d'*homme sans peur et sans re-*
» *proche!* Ce n'est pas que, devant celui qui
» pèse nos mérites dans une juste balance,
» je fusse sans foiblesse et sans tache; j'étois
» environné des préjugés de mon état et de
» *mon siècle* (15), et je n'eus pas en tout

» tems la force de m'en défendre; j'eus des
» passions, et je n'eus pas toujours assez de
» courage pour les vaincre: mais j'eus trop
» de franchise pour les autoriser par de faux
» principes et de dangereux systêmes. Je fus
» foible quelquefois, et ne fus point impie ni
» vicieux. Dieu me vit coupable et repen-
» tant, lorsque j'étois sans reproche devant
» les hommes. Je respectai toute ma vie la
» Religion, l'honneur, la vertu, l'innocence
» et les malheureux. Je fis Chevalier mon
» Roi, qui les respectoit comme moi (16). Je
» mourus en le servant, et en confessant mes
» fautes à mon Rédempteur, dont j'implo-
» rois la clémence (17) «.

Ainsi, et plus fortement, ce me semble, parleroit Bayard, s'il lui étoit donné de reparoître parmi nous. Emprunter sa voix, telle que je crois l'entendre en me rappelant ses actions, c'est, après tout, vous peindre ce qui s'offre chaque jour à ma pensée et à mes regards, bien mieux que tous les détails ne pourroient le faire.

Ah! mon père, que la retraite est douce pour un vrai Sage; et si, pour notre propre bonheur, je vous désirois à la Cour, combien ne suis-je pas forcé de convenir que le Ciel, en vous laissant où vous êtes, vous a

fait faire un plus heureux choix pour vous-même !

NOTES.

J'AI tenté de rejeter à la fin de ce volume le grand nombre de notes que j'ai mises ici : plusieurs raisons sembloient m'y engager. Quoi qu'il en soit, elles ne m'ont pas paru assez fortes pour devoir me déterminer à changer l'ordre que j'ai suivi dans les volumes précédens : on sera toujours libre de les omettre, si on le juge à propos, pour les reprendre dans un autre moment. On trouvera peut-être qu'elles renferment, pour la plupart, des traits qui n'ont rien de nouveau pour bien des Lecteurs ; mais il suffit que beaucoup d'entre eux les ignorent, ou que beaucoup d'autres les oublient, pour qu'on me permette de les leur rappeler. Leur ensemble forme d'ailleurs un tableau si frappant, pour ceux même à qui ces traits seroient les plus familiers, qu'on ne doit pas me savoir mauvais gré du soin que j'ai pris de les rapprocher. Si quelque chose peut ramener nos jeunes gens à de meilleurs principes et à d'autres mœurs, ce sont sans doute de pareils exemples.

PAGE 31.

(1) *Aux Joinville.* Le Sire de Joinville, Sénéchal de Champagne, qui nous a donné l'*Histoire de Saint Louis*, suivit ce Prince dans ses expéditions militaires, et s'en fit aimer par sa piété, sa valeur, son esprit et sa franchise. Ce Monarque avoit tant de confiance dans Joinville, qu'il se servoit de lui pour rendre la justice à la porte de son Palais, et qu'il n'entreprenoit rien d'important sans le lui communiquer. *Diction. Histor.*

IBID.

(2) *Aux Duguesclin.* Né en Bretagne vers l'an 1320, du rang de simple Gentilhomme, Duguesclin mérita, sous le règne de Charles V, d'être élevé à celui de Connétable de France. Chevalier intrépide, dit Villaret, Chef expérimenté, sincère, généreux, il couronnoit tant de belles qualités par une vertu qui leur ajoutoit un nouveau lustre. Il étoit modeste.

Tout le monde applaudissoit au choix que le Roi venoit de faire, lorsque Duguesclin, avec une noble franchise, supplia son Souverain d'honorer de cette dignité quelqu'un qui la méritât mieux que lui : il fallut employer les plus vives instances pour le résoudre. Il obéit aux volontés du Prince : mais avant que de recevoir l'épée de Connétable, il supplia Sa Majesté de ne jamais ajouter foi aux rapports qu'on pourroit faire contre lui, sans lui avoir auparavant fait la grâce de l'entendre ; et le Prince le lui promit. Il paroît, ajoute l'Historien, que ce grand homme redoutoit plus les courtisans de l'hôtel de Saint-Paul, que les ennemis de l'État. *Histoire de France, t.* 10.

IBID.

(3) *Aux Bayard.* Né en 1476, le Chevalier Bayard fut un des plus grands Capitaines de son siècle. La bonté de son cœur, dit l'Historien de sa vie, sa générosité, sa charité, lui ont acquis le surnom de *Bon*; sa valeur et son intrépidité, celui de *Chevalier sans peur*; enfin sa fidélité à ses devoirs l'a fait connoître sous le nom de *Chevalier sans reproche.* Il mourut les armes à la main, âgé de 48 ans.

IBID.

(4) *Aux Crillon.* Issu de l'illustre famille des Balbe, et né à Carpentras en 1541, Crillon, dont le nom seul vaut tous les éloges, fut dans son siècle l'honneur de

la France. Les preuves signalées qu'il donna de sa valeur, dit un Auteur moderne, l'auroient fait mettre par l'idolâtre antiquité au rang des demi-dieux. Il reçut de ses contemporains un tribut d'admiration plus raisonnable, mais non moins flatteur. Le soldat lui donna le nom d'homme *sans peur*; Henri III, celui de *Brave*; et Henri IV, celui de *brave des braves*. Ce bon Prince le traita toujours en ami, et ne l'appeloit que le *brave Crillon*. Il avoit une si haute idée de son mérite, qu'on lui a entendu dire très-souvent, lorsqu'il fut sur le trône, qu'il n'avoit jamais craint que Crillon; et c'est le grand Henri qui parloit ainsi. Il lui écrivit, après avoir défait les ligueurs à la journée d'Arques : *Pends-toi, brave Crillon; nous avons combattu à Arques, et tu n'y étois pas : adieu, brave Crillon, je vous aime à tort et à travers.*

Un des faits les plus mémorables de ce héros, est la défense du pont de Tours. Resté presque seul à la tête du pont, environné des corps sanglans de ses soldats; il arrête tous les efforts des ennemis, et sauve la Couronne à Henri III, assiégé par le Duc de Maïenne, tandis qu'un autre Berton de Crillon, son neveu, venoit de lui sauver la vie. Le Monarque s'étoit trouvé engagé dans la mêlée, et alloit périr d'un coup de pertuisane qu'on lui portoit dans la poitrine; mais le jeune Berton se précipite, le pare de son corps, et tombe aux pieds de Henri *. Dans cette même journée, le brave Crillon fut couvert de blessures qui firent craindre pour sa vie. Il se montra, dans toutes les rencontres, également prodigue de son sang pour ses maîtres et pour

* Après de pareils traits, on ne peut que se rappeler avec le plus vif intérêt celui que nous allons citer. » Monsieur, passant par Avignon, logea chez M. de Crillon. Il refusa la garde Bourgeoise qui lui fut offerte pour faire le service auprès de sa personne, en disant, *qu'un Fils de France, logeant chez un Crillon, n'avoit pas besoin de Gardes*. Paroles remarquables, aussi dignes d'un petit-fils d'Henri IV, qu'honorables pour les descendans du brave Crillon «. *Courrier de l'Europe*, du Mardi 5 Août 1777, article *France*.

sa patrie. Épuisé de forces, mais toujours rempli de fermeté et de courage, animé de la foi la plus vive, supportant ses douleurs avec la soumission la plus parfaite, il mourut en héros comme il avoit vécu. La veille de sa mort, voyant le fils d'une de ses sœurs tout en pleurs auprès de son lit; *Mon neveu*, lui dit-il, *ne pleure pas ma mort : ma vie est inutile à l'État.* Un attachement inviolable pour son Roi, et les qualités de son cœur le firent regarder comme un des plus honnêtes hommes de son siècle.

Henri III avoit créé pour lui la charge de Lieutenant-Colonel-Général de l'infanterie Françoise, charge qui fut supprimée après sa mort.

PAGE 32.

(5) *Qui ne se distinguoient que par de hauts faits.* Ce que la fable vantoit dans ses héros; ce que, dans les beaux jours de la Grèce et de Rome, ces fières Républiques admiroient dans les leurs; on l'a vu renouvelé parmi nous dans les Duguesclin, les Bayard et les Crillon : et si l'Histoire qui raconte leurs exploits, n'étoit pas aussi bien appuyée qu'elle l'est en effet, on prendroit volontiers ses récits pour des fictions. Le nom seul de ces guerriers valoit des armées, gagnoit des batailles, prenoit ou défendoit les villes et les provinces. Il n'y avoit point d'entreprise si difficile, qu'ils ne pussent se flatter de faire réussir, dès qu'on vouloit bien suivre leur avis; point de place si imprenable, qu'ils ne contraignissent à se rendre; point de poste si foible, où l'on pût les forcer.

Villars est dehors, répondit Crillon assiégé dans Taillebœuf, où tout autre que lui n'eût pu tenir: *Villars est dehors, et Crillon est dedans.*

Duguesclin donna un Roi à la Castille, et rendit, à proprement parler, la France à ses maitres.

En 1521, une puissante armée de l'Empereur Charles-

Quint mit le siège devant Mézières. Le Chevalier Bayard résolut de la défendre, quoique cette place fût dénuée de tout, et n'eût qu'une foible garnison. Quelques personnes lui conseillant de se rendre, à cause du peu d'apparence qu'il y avoit de sauver la ville : » Avant » que d'en sortir, dit-il, il nous faudra former un pont » des cadavres de nos ennemis «.

François I, prisonnier de Charles-Quint après la bataille de Pavie, et conduit en Espagne, s'écrioit : *Si le Chevalier Bayard eût été vivant et près de moi, mes affaires auroient pris un meilleur train... Sa présence m'auroit valu cent Capitaines ; tant il avoit gagné de créance parmi les miens, et de crainte parmi mes ennemis. Ah ! Chevalier Bayard, que vous me faites grande faute ! ah ! je ne serois pas ici !*

Qu'on lise les détails de l'histoire de ces grands hommes ; et l'on jugera si notre bon Roi Louis XII avoit si grand tort de dire, que les *Grecs avoient eu un merveilleux talent pour embellir leurs exploits ; que les Romains avoient fait de grandes choses et les avoient dignement écrites ; que les François en avoient fait d'aussi grandes que l'un et l'autre peuple, mais qu'ils avoient toujours manqué d'écrivains*.

IBID.

(6) *Qui portoient jusque dans leurs jeux l'image des combats*. Le bon Chevalier qui parle ainsi aimoit les Tournois. De grands malheurs ont porté à les supprimer, et on a bien fait. Mais du moins ils n'altéroient pas l'esprit militaire et national ; sous ce rapport, ils valoient bien peut-être tout ce qui fait aujourd'hui l'apprentissage de nos jeunes Guerriers. C'est dans ces sortes de jeux que se formoient nos héros. C'est là que Bertrand Duguesclin, à la fleur de l'âge, signala sa valeur et son amour pour la gloire. Son père n'ayant pas voulu consentir à le mener avec lui à un tournoi, auquel avoient été invités tout ce qu'il y avoit en France et en Angleterre de braves Chevaliers ; il

échappe secrètement, vole à Rennes, et y est témoin
s premiers assauts. Le son des trompettes qui animoit
combattans, le hennissement des chevaux, le bruit
s armes, les acclamations qu'on donnoit aux vain-
ieurs, le mettent hors de lui-même. Après avoir été
ng-temps spectateur, il apperçoit un Chevalier de ses
rens, qui, fatigué de plusieurs courses, se retiroit. Il
urt à son hôtellerie, se jette à ses genoux, et le con-
re, par la gloire qu'il vient d'acquérir, de lui prêter ses
mes et son cheval. Le Chevalier qui vit son émotion,
armé de trouver tant d'ardeur et de courage dans un
une homme tel que lui, consentit à sa demande, l'arma
i-même, et lui fit donner un cheval frais. Duguesclin
aissant la visière de son casque pour ne pas être reconnu,
fait ouvrir la barrière. Le premier Chevalier qui se pré-
nte est renversé de dessus son cheval, se relève, et est ter-
ssé une seconde fois. Les victoires de Bertrand se multi-
ient. Son père lui-même s'avance pour le combattre. Ber-
and, qui le reconnoît à ses armes, accepte le défi; mais
s trompettes ayant sonné la charge, il baisse la lance et
i fait un profond salut. Il recommence à courir et à vain-
re; l'intérêt et la curiosité redoublent. Les Dames vou-
nt être instruites, à quelque prix que ce soit, du nom
l'inconnu, prient un Chevalier Normand, célèbre par
force et son adresse, et qui dans ce même tournoi en
oit déjà assez fait pour sa gloire, de se remettre au
ombre des combattans, pour lui arracher son secret. Ils
rtent tous deux comme un éclair; le Chevalier exécute
n dessein, et enlève le casque de Duguesclin. Celui-ci,
itré de se voir découvert, saisit son adversaire, l'enlève
dessus son cheval, et le met au nombre des vaincus.
l'étonnement des spectateurs fut grand à la vue de ces
ploits, quel fut celui de Renaud? Il accourt vers son
s, et l'embrasse transporté de joie. Duguesclin, charmé
se voir applaudi par son père, en goûta mieux sa vic-
ire; il reçut le prix destiné aux vainqueurs; et suivi de
ute la Noblesse qui l'accompagnoit, il alla l'offrir à

l'instant au Chevalier qui lui avoit prêté son cheval et ses armes. On admira dans cette dernière action, jusqu'à quel point il savoit allier, à l'adresse et au courage, un cœur généreux et reconnoissant. Voy. *Vie des Hommes Illustres.*

IBID.

(7) *Qui plus soldats que Courtisans, se glorifioient d'être libres et francs.* On trouve mille traits de cette noble franchise dans tous nos anciens Guerriers. Joinville expose naïvement à saint Louis ses besoins, et l'impossibilité où il est de l'accompagner dans son expédition de la Terre-Sainte, à moins que Sa Majesté ne veuille bien fournir à l'entretien de ses Chevaliers; et dans la dernière croisade, il résiste à toutes les sollicitations du Monarque : car je voyois clairement, dit-il, *que si je me mettois au pèlerinage de la Croix, ce seroit la totale destruction de mes pauvres sujets.*

Le généreux Crillon, frémissant de voir Henri III devenu le jouet des passions les plus honteuses, perce la foule des Courtisans qui l'environnent, et avec cette liberté que la vertu inspire, il lui représente le déshonneur qu'il se fait par le scandale de ses mœurs. Henri se sent ému; il promet de changer; mais le foible Henri se replonge bientôt au sein de l'infamie.

Dans une autre circonstance, ce même Prince veut engager Crillon à le défaire du duc de Guise par une voie indigne de lui. *Sire*, lui répond Crillon, désespéré de cette proposition, *permettez-moi d'aller loin de la Cour, rougir d'avoir entendu mon Roi, mon Roi pour qui je donnerois mille fois ma vie, me prescrire une action qui m'ôteroit son estime.*

On retrouve le même caractère dans l'aveu qu'il fit à Henri, d'avoir dérobé Fervaques à sa colère. Fervaques étoit un homme de qualité, bon Officier, et d'une valeur reconnue. On l'avoit accusé, sans assez de fondement, *d'une trahison* dont il n'y avoit pas lieu de le croire cou-

pable ; et Crillon l'avoit averti de ce qu'il avoit à craindre des premiers transports du Monarque, presque toujours extrême dans ses résolutions : le Roi instruit de sa fuite, jura de s'en venger sur celui qui la lui avoit suggérée. Le connoîtriez-vous, dit-il à Crillon ? — Oui, Sire. — Eh bien, nommez-le moi, reprit le Roi encore plus irrité : » Je ne serai jamais délateur que de moi-même, répliqua Crillon, et puisque la juste crainte qu'un innocent ne souffre du ressentiment de Votre Majesté, me prescrit de lui livrer le coupable, je suis, Sire, celui que vous devez punir, celui qui se seroit cru l'assassin de Fervaques si je lui eusse gardé un secret qui lui eût coûté la vie. Que Votre Majesté dispose de la mienne. Elle m'est moins précieuse que l'honneur d'avoir sauvé celle d'un sujet, qui peut-être se justifiera un jour, et dont le sang pourra être utilement répandu pour le service de son Prince «. Le Roi, étonné de l'aveu et du discours ferme de Crillon, resta un moment sans parler, les yeux fixés sur lui ; puis rompant le silence, il dit : *Comme il n'est qu'un Crillon dans le monde, ma clémence en sa faveur ne fait pas un exemple.* Voyez *la Vie du brave Crillon, par Mlle. de Lussan.*

Rosny, aussi grand Capitaine que grand homme d'État, et conservant partout la même droiture et la même franchise, déchira la promesse de mariage qu'Henri IV avoit faite à Mlle. d'Entragues. Êtes-vous fou, lui dit le Roi ? Il est vrai, Sire, répartit Sully, je suis un fou ; et plût à Dieu que je le fusse tout seul en France !

» Vous croyez, disoit ce Prince à la Reine, après un démêlé qu'il venoit d'avoir avec elle, que Rosny me flatte aux petites brouilleries que nous avons ensemble. Vous en penseriez tout autrement, si vous saviez les grandes libertés qu'il prend à me dire mes vérités ; de quoi encore que je me mette en colère, ne lui en veux-je pas de mal pour cela : car tout au contraire, je croirois qu'il ne m'aime plus, s'il ne me remontroit ce qu'il estime être pour la gloire et l'honneur de ma personne, l'améliora-

tion de mon Royaume, et le soulagement de mes peuples. Car, voyez-vous, ma mie, il n'y a point d'esprits si droituriers qui ne trébuchassent tout-à-fait, s'ils n'étoient relevés lorsqu'ils choppent, par les admonitions de leurs loyaux serviteurs ou bien intimes et prudens amis «: *Mém. de Sully*.

PAGE 33.

(8) *Et ne cherchoient leur récompense que dans leur zèle et leur fidélité*. Henri IV, pour faire cesser les troubles qui agitoient ses États, acheta, par des dignités et des honneurs, la soumission et la fidélité de la plupart des Grands. Crillon, qui avoit toujours été attaché à son service, fut presque le seul qui n'eut aucune part à ses faveurs. Quelqu'un en ayant témoigné sa surprise, *J'étois sûr de la fidélité de Crillon*, répondit ce Prince, *et j'avois à gagner tous ceux qui me persécutoient.*

Ce caractère de désintéressement a été celui de tous les grands hommes. Il a été, sous Louis XIV, celui des Fabert, des Turenne, et des Catinat, tous trois si dignes d'être nommés parmi ceux que l'on vient de citer dans ces notes. Voyez le trait du Maréchal Fabert ci-dessus, t. 3, Lettre LIV, n. 5.

IBID.

(9) *Qui ne voyoient rien de plus sacré que la foi d'un Gentilhomme*. Depuis l'origine de la Monarchie, cet esprit s'étoit perpétué de siècle en siècle parmi nous : il n'appartenoit qu'à des tems plus récens, de nous laisser douter s'il y conserve encore son ancienne énergie.

C'est d'après ce même esprit, que M. de Turenne se crut lié dans une circonstance, où tant d'autres se seroient tenus quittes de tout engagement. Passant une nuit sur les remparts de Paris, il tomba entre les mains d'une troupe de voleurs qui arrêtèrent son carrosse. Sur la promesse qu'il leur fit de cent louis d'or, pour conserver une

d'un prix beaucoup moindre, ils la lui laissèrent,
ı d'eux osa bien le lendemain se présenter chez lui.
ıilieu d'une compagnie très-nombreuse, il lui de-
e à l'oreille l'exécution de sa parole : le Vicomte lui
ɔnner l'argent, et ne raconte l'aventure, qu'après
laissé au voleur le tems de s'éloigner, en ajoutant,
'alloit être inviolable dans ses promesses, et qu'un
ête homme ne devoit jamais manquer à sa parole,
ue donnée même à des fripons.

. connoissoit si bien le caractère de M. de Turenne,
bonne foi étoit si généralement estimée, que la
ırt des Princes d'Allemagne traitoient avec lui per-
ɛllement pour leurs intérêts, sans demander aucune
ıtie de ce qu'il leur promettoit ; et que les Républi-
, même les plus soupçonneuses, se croyoient en
ance, dès qu'il leur avoit donné sa parole. *Vie de*
nne.

trait que nous venons de rapporter nous rappelle
de S. Louis, qui ne se crut pas dispensé envers les
ısins de la plus exacte fidélité à ses engagemens,
ɥu'ils eussent violé les leurs.

IBID.

ɔ) *Qui, toujours généreux et magnanimes, ne recevoient*
ɔour répandre. » Bayard eut de grandes et nombreuses
sions de gagner de l'argent, soit en rançon ou autre-
t ; mais il distribuoit tout et ne se réservoit rien. On
imé qu'il avoit marié pendant sa vie plus de cent
res orphelines, nobles et autres. Les veuves étoient
rées de trouver chez lui de la consolation et des se-
s. A la guerre, il remontoit un homme d'armes,
ıoit des habits à celui-ci, aidoit celui-là de ses de-
, et leur persuadoit encore, que c'étoit lui qui leur
ıit de la reconnoissance. Jamais il ne sortit d'un lo-
ent en pays conquis, sans payer ce que lui ou ses
y avoient pris ; et quand il se trouvoit avec certaines

nations, dont les gens, pour l'ordinaire, mettoient le feu aux lieux qu'ils abandonnoient, il restoit le dernier à la garde de la maison qu'il quittoit, et la préservoit de l'incendie «. *Histoire du Chevalier Bayard*, l. 6.

Crillon, étant en Savoie, y fit paroître tant de grandeur d'ame, tant de noblesse de sentimens, que deux François, avec lesquels il étoit lié, et qui avoient embrassé le Calvinisme, retournèrent à la Religion Catholique, disant qu'une religion qui faisoit pratiquer de si grandes vertus, devoit être la bonne. Crillon les ramena en France, les aida par ses libéralités, et leur obtint de l'emploi. *Éloge de Crillon.*

Je ne puis passer sous silence un évènement qui peint ce héros d'un seul trait. Un soldat Huguenot, se flattant d'abattre dans Crillon un des plus fermes appuis des Catholiques, prend la résolution de le tuer. S'étant caché dans un endroit d'où il pouvoit exécuter son dessein, il lui tire un coup d'arquebuse, dont seulement il le blesse au bras. Crillon, furieux, court vers l'assassin et l'atteint. Dans le tems qu'il veut le percer, le soldat tombe à ses pieds, en lui demandant la vie : » Rends grâce, dit-il, à » ma religion, et rougis de n'en être pas. Va, je te donne » la vie. Si la parole d'un sujet rebelle à son Roi, et infi- » dèle à sa religion pouvoit être reçue, je te demanderois » la tienne, de ne jamais combattre que pour le service » de ton légitime Souverain «. Le soldat, confondu et pénétré, retomba aux pieds de Crillon, en lui jurant de n'être plus du nombre des rebelles et de retourner à la Religion Catholique. *Vie du brave Crillon.*

Aussi bienfaisant que magnanime, Crillon répandoit en tous lieux ses largesses, et plus encore au sein de son pays. Ayant été se reposer à Avignon de ses fatigues, les habitans, dont il étoit adoré, l'entouroient, en s'écriant : *Voila notre bienfaiteur ; voilà notre père ; voilà notre héros ; qu'il vive ! que Dieu le conserve, et bénisse toutes ses actions !* On voyoit sans cesse ceux qui étoient dans l'indigence se succéder à sa porte, pour recevoir de lui les secours dont

›ient besoin; et en quittant la ville, il fixa une ιe annuelle, qui devoit leur être distribuée par ère.

ne dirai presque rien ici de la générosité de Dugues- pour avoir trop à dire. Je me contenterai de rap- r qu'après la malheureuse bataille de Navaret, per- ɔntre les Anglois par la faute du frère de Don Henri e Castille, il paya la rançon d'une foule de Gentils- nes et de soldats, et que, ne s'étant rien réservé de 'il avoit emprunté pour la sienne, il se vit obligé de ıstituer une seconde fois prisonnier à la Cour du e de Galles. On chargea presque aussitôt des per- s qui lui étoient inconnues, de payer au Prince les nte-dix mille florins d'or, auxquels Duguesclin it pas craint de se taxer pour sa rançon, et de lui en à lui-même cent mille et plus s'il le vouloit. Il ne faudra pas tant, répondit Duguesclin : je n'en pren- que le nécessaire pour délivrer tous les prisonniers ;ois, Bretons, et Castillans, qui sont ici depuis la le, et les mettre en équipage pour me suivre. *Vie ıguesclin.*

même Duguesclin vendit ses terres pour payer son ; et Turenne, dans une occasion semblable, fit buer sa vaisselle à ses soldats.

rès avoir commandé les armées pendant plus de ans, le Maréchal de Turenne laissa moins de bien ɔurant, qu'il n'en avoit eu de sa maison. Quatre avant qu'il fût tué, il avoit donné quatorze mille aux Anglois qui servoient sous lui, après en avoir unté dix mille sur son crédit à Strasbourg. On ne a, après sa mort, que cinq cents écus dans sa :te.

jour, ayant touché beaucoup d'argent d'une charge la Cour lui avoit permis de disposer, il assembla ou six Colonels dont les régimens étoient déla- et leur laissant croire que cet argent venoit du il le leur distribua à proportion de leurs besoins.

Toute sa vie est remplie de pareils traits. On sait le refus qu'il fit de recevoir une somme de cent mille écus, que lui offroit une ville considérable, pour qu'il ne fît point passer son armée sur son territoire. *Comme votre ville*, dit Turenne aux Députés, *n'est point sur la route par où j'ai dessein de faire marcher mes troupes, je ne puis prendre l'argent que vous m'offrez.*

A peu près vers le même tems, un Officier général lui proposa, dans le Comté de la Marck, un gain de quatre cent mille livres, dont la Cour ne pourroit jamais rien savoir : » Je vous suis fort obligé, répondit-il; mais » comme j'ai souvent trouvé de ces occasions sans en » avoir profité, je ne crois pas devoir changer de con» duite à mon âge «.

IBID.

(11) *Je vois des petits-maîtres, des héros de ruelle, où je devrois voir de nobles Chevaliers.* Eh ! qu'eût dit Bayard, s'il eût vu tout l'attirail de toilette de nos jeunes militaires ; s'il eût respiré près d'eux leurs odeurs et leurs parfums ; s'il les eût vu courir de cercle en cercle, seulement pour se former une liste de toutes les malheureuses victimes qu'ils prétendront avoir immolées à leur vanité; s'il les eût vu se faire un triomphe de la séduction, et un jeu de l'adultère ? Ah ! qu'il y a de sens, à mon avis, dans ce mot qu'a dit quelque part M. Rousseau : *Je crois déjà vous voir avili, jusqu'à n'être plus qu'un homme à bonnes fortunes !*

IBID.

(12) *Je vois des jeunes gens qui rougiroient d'avoir conservé une constitution saine et robuste, etc.* Eh ! qu'eût-il dit encore, s'il eût vu la plupart des importans de nos jours, petits, maigres, pâles, affectant une vue basse, une voix grêle, une prononciation lente et mal articulée, un corps débile, qui se porte en avant et semble prêt

prêt à tomber à chaque pas, un dos voûté, un air de mal-adresse, un ton d'épuisement, tous les symptômes de la foiblesse et de l'anéantissement?

PAGE 34.

(13) *Qui comptent pour peu de chose l'honneur du sexe.* Bayard ne fut pas toujours, comme Scipion, un modèle de continence et de sagesse; mais toujours il respecta l'innocence de la vertu. Eh! combien de fois la pudeur alarmée ne trouva-t-elle pas auprès de lui un asile assuré? Lorsque, par une infamie dont nous n'avons que trop d'exemples aujourd'hui, une femme, plus marâtre que mère, força elle-même sa fille à se laisser conduire chez le Chevalier; il n'abusa pas de sa pauvreté et de sa jeunesse, quoique vivement épris de ses charmes. Cette aimable vierge ne l'eut pas plutôt apperçu, que, se jetant à ses pieds et les arrosant de ses larmes, » Monseigneur, lui dit-elle, vous ne dés- » honorerez pas une malheureuse victime de la misère, » dont votre vertu devroit vous rendre le défenseur «. *Levez-vous, ma fille*, lui répondit Bayard; *vous sortirez de ma maison aussi sage et plus heureuse que vous n'y êtes entrée.* Sur le champ il la conduisit dans une retraite, et le lendemain il envoya chercher la mère. Après lui avoir fait les reproches qu'elle méritoit, il lui donna six cents francs pour marier sa fille à un honnête homme, qui consentoit à l'épouser avec cette dot, et y ajouta cent écus pour les habits et les frais de la cérémonie. La générosité de Bayard fut récompensée, ajoute l'Auteur moderne qui a fait l'Histoire de sa Vie, par la satisfaction qu'il eut, d'avoir sauvé l'honneur d'une fille vertueuse, et d'en avoir fait une femme exemplaire et respectable par sa conduite.

Presque tous les héros se sont distingués par de semblables traits. Après la prise du château de Sole, dans le Hainaut, par le Vicomte de Turenne, quelques soldats, ayant trouvé dans la place une femme d'une rare

beauté, l'amenèrent à leur Commandant, comme la plus précieuse portion du butin. Le Vicomte n'avoit alors que vingt-six ans, et il n'étoit pas insensible. Cependant il feignit de ne pas pénétrer le dessein de ses soldats, et loua beaucoup leur retenue, comme s'ils n'avoient pensé, en lui amenant cette femme, qu'à la dérober à la brutalité de leurs compagnons. Il fit chercher son mari, et la remettant entre ses mains, il lui dit que c'étoit à la discrétion de ses soldats qu'il devoit l'honneur de sa femme.

Notre siècle peut offrir encore quelques traits de délicatesse à cet égard; mais ils méritent d'autant mieux qu'on s'en souvienne, qu'ils sont devenus plus rares: car tous nos guerriers ne sont pas des héros. Voici un de ces traits qui fait honneur à la mémoire du Maréchal de Saxe, quel qu'ait été d'ailleurs son goût pour le plaisir. » Une Dame titrée de Province, mécontente de son mari, qui sans doute avoit des motifs pour n'être pas content d'elle, vint à Paris, où, séduite par la réputation de galanterie du Comte, elle lui écrivit et lui donna rendez-vous au bal de l'opéra. Il fut exact à l'assignation. La Dame, qui avoit emprunté le secours de l'art pour s'embellir, lui fit le récit pathétique de ses infortunes; elle crut pallier sa honte en exagérant ses malheurs. Le Comte, qui apperçut en elle plus d'imprudence que de corruption, reconnut que c'étoit une ivresse passagère qui préparoit un long repentir. Il crut devoir la confier au Curé de Saint-Paul, Pasteur vertueux et éclairé, qui la remit dans le sentier dont elle étoit prête à s'écarter. Le Comte, qui s'abstint de la voir, fournit secrètement à toutes les dépenses, jusqu'au jour qu'elle fût remise à son mari «. *M. Turpin.*

C'est, pour le dire en passant, ce même Maréchal de Saxe, qui, pressé un jour sur sa religion par un Catholique de ses amis, dont les mœurs n'étoient pas trop d'accord avec sa foi, lui répondit : » Je conviendrai avec » toi que ta religion vaut bien la mienne; peut-être

» même vaut-elle mieux pour le salut, en la réduisant » en pratique ; mais, crois-moi, à vivre comme nous » vivons, ma religion vaut bien la tienne ». Avouons-le, c'est là, du moins en secret, le plus fort argument de bien des gens.

IBID.

(14) *Je vois du faste et un vain luxe où je cherche des vertus.* Si une imagination telle que celle-ci pouvoit se réaliser, si Bayard reparoissoit parmi nous, il verroit à peu près tout ce que, de son tems, M. de Valmont voyoit pour lui ; mais ce ne seroit pas du moins sans de grandes exceptions. Il verroit de vrais justes à la Cour ; il verroit des Princes vertueux ; il verroit des Grands dignes de notre estime ; mais sur-tout il verroit un Roi, si jeune encore, mériter nos plus tendres hommages, et conserver un esprit religieux, des mœurs simples et pures, dans un siècle où il n'y a presque plus ni religion ni mœurs.

IBID.

(15) *J'étois environné des préjugés de mon état et de mon siècle.* Un des préjugés les plus funestes de ces anciens tems, et qui, malgré son affoiblissement dans les personnes d'un certain rang, malgré nos lumières si vantées, ne conserve encore que trop d'empire sur notre jeune noblesse ; c'est cette opinion barbare, qui, comme on l'a si bien dit, mettoit souvent l'honneur à la pointe de l'épée, et multiplioit les combats particuliers. Mais il faut en convenir, ces preux Chevaliers étoient, en un sens, plus excusables que nous, si toutefois un aveuglement si étrange peut être digne d'excuse. Les loix de la Chevalerie avoient donné au duel un ton de solennité et un air de grandeur qui en imposoient ; les Rois l'autorisoient par leur présence ; on y avoit joint dans de certains cas des formes de justice et un appareil de religion, qui sembloient le consacrer aux yeux des

nations. Tant les hommes ont su plier, dans tous les tems, à leurs passions, les principes mêmes qui les condamnent!

PAGE 35.

(16) *Je fis Chevalier mon Roi.* Lors de la fameuse bataille de Marignan en 1515, François I, qui s'étoit fort signalé dans cette grande action, voulut être armé Chevalier, de la main de Bayard, sur le champ même de bataille, suivant l'ancien usage : *Il avoit bien raison*, dit son Historien, *car de meilleure main n'eût su prendre Chevalerie.* Alors Bayard prit son épée, et dit : » Sire, autant » vaille que si c'étoit Roland ou Olivier, Godefroy ou » Baudoin son frère. Certes vous êtes le premier Prince » que onques feis Chevalier : Dieu veuille que en guerre » ne preniez la fuite. Et puis après, par manière de jeu, » cria hautement, l'espée en la main dextre : Tu es bien » heureuse d'avoir aujourd'hui donné à un si vertueux » et puissant Roi l'ordre de Chevalerie. Certes, ma » bonne espée, vous serez moult bien comme reliques » gardée et sur toutes autres honorée, et ne vous porterai » jamais, si ce n'est contre Turcs, Sarrasins, ou Maures. » Et puis feit deux saults, et après remit au fourreau son » espée «. Voyez *Histoire de François I, par M. Gaillard*, tom. I, chap. 1.

IBID.

(17) *Je mourus en le servant, etc.* Rien n'est plus intéressant que la mort de Bayard. Blessé d'un coup de mousquet à la retraite de Rébec en 1524, lorsqu'il s'apperçut que le coup étoit mortel il se fit coucher sous un arbre, le visage tourné contre les Impériaux : *Car*, disoit-il, *n'ayant jamais tourné le dos contre l'ennemi, je ne veux pas commencer à la fin de ma vie.* Il prit son épée, et les yeux fixés sur la poignée qui lui représentoit une croix, il attendoit, après s'être confessé à son Maître d'Hôtel, faute de Prêtre, la fin de sa destinée. Au bout de quelque tems, arriva auprès de lui le Marquis de Pescaire, Comman-

dant de l'armée ennemie, qui lui dit : » Plût à Dieu, » Seigneur de Bayard, avoir donné de mon sang ce que » j'en pourrois perdre sans mourir, et vous avoir mon » prisonnier en bonne santé ! vous connoîtriez combien » je vous ai toujours estimé «. Aussitôt ce Seigneur fit apporter son propre pavillon avec son lit, et amena un Prêtre, auquel Bayard se confessa avec une piété édifiante. Les Officiers les plus distingués de l'armée ennemie s'empressèrent de venir admirer ce héros mourant. Le Connétable de Bourbon, qui avoit quitté le service de sa patrie pour passer à celui de l'Empereur, y vint comme les autres, le plaignit, et s'attendrit sur son sort. *Monseigneur, je vous remercie*, lui dit Bayard en rappelant ses forces, *je ne suis pas à plaindre ; je meurs en faisant mon devoir. C'est de vous qu'il faut avoir pitié, puisque vous portez les armes contre votre Prince, votre Patrie, et votre serment.*

Le Connétable s'étant retiré, Bayard ne pensa plus qu'à mourir. Après avoir récité le *Miserere mei, Deus*, il fit à haute voix cette prière : *Mon Dieu, qui avez promis un asile dans votre miséricorde aux plus grands pécheurs qui retourneroient à vous sincérement et de tout leur cœur, je mets en vous toute ma confiance, et toute mon espérance dans vos promesses. Vous êtes mon Dieu, mon Créateur, mon Rédempteur. Je confesse vous avoir mortellement offensé, et que mille ans de jeûne au pain et à l'eau dans le désert ne pourroient acquitter mes fautes ; mais mon Dieu, vous savez que j'étois résolu d'en faire pénitence, si vous m'eussiez conservé la vie.... Mon Dieu, mon Père, oubliez mes fautes, n'écoutez que votre clémence..... Que votre justice se laisse fléchir par les mérites du sang de Jésus-Christ.* Histoire du Chevalier Bayard, liv. 6.

Un Gentilhomme demandoit au bon Chevalier, quels biens devoit laisser à ses enfans un noble. *Ce qui ne craint*, répondit Bayard, *ni le tems ni la puissance humaine ; la sagesse et la vertu.*

LETTRE VII.

Du même.

Par des propos offensans, qu'on me répète de toute part, et que je ne puis feindre d'ignorer, le Chevalier de Lausane s'est déclaré mon ennemi. Quel parti vais-je prendre ?.... Mon père ! peut-être dans peu reverrez-vous votre fils. Devez-vous le plaindre ou le féliciter ? Ah ! plaignez-le des combats qu'il éprouve. Suspendu entre son devoir et ce qu'il a plu au monde d'appeler l'honneur, il est à la veille de trahir l'un ou de perdre l'autre. Cruelle alternative ! Grand Dieu ! n'ai-je donc bravé tant de périls, n'ai-je acquis, en servant mon Roi, quelque réputation de valeur, que pour risquer de la voir ternir en un moment ? Estime ! réputation ! vains jugemens des hommes ! que vous maîtrisez une ame trop fière encore, et à qui il manquoit cette épreuve pour se bien connoître elle-même !.... Cependant, j'ai pu dissimuler jusqu'ici, et mon cœur saigne à chaque instant des efforts qu'il se fait. Où sont ces hommes dont je vous parlois dans ma dernière lettre, ces hommes dont je me retraçois

ancien esprit et l'héroïsme? Hélas! à quoi
eut me servir ici leur exemple, qu'à m'éga-
er! Pour repousser une injure, pour laver
ın affront, ils ne savoient que donner la mort
ou la recevoir. Eh! qu'il est aisé d'avoir du
ourage à ce prix! Faut-il être plus grand
qu'eux? sacrifier à ma Religion, à ma con-
cience, mille vies, si je les avois; ce n'est
rien: mais l'honneur.... Je frémis; et vous,
non père, vous qui ne connoissez rien au
lessus de la Religion, des loix et du devoir,
vous frémiriez sans doute de me voir hésiter
ın seul instant: vous me rappeleriez ces
grands principes, que vous m'avez dévelop-
pés tant de fois. Je les ai présens à la mé-
moire, et ils font mon tourment. Perdre le
fruit de tant d'années de réflexions et de tra-
vail, oublier vos sages maximes, ou vivre
déshonoré!.... Cruel empire de l'opinion!
Hommes injustes et barbares (1), accordez
donc une fois vos loix et vos usages! Eh!
qu'importe leur accord, me direz-vous,
quand le devoir a parlé? Qu'importe! Ah!
donnez-moi votre force; ou plutôt, je la de-
mande, avec larmes, à celui de qui seul je
peux l'attendre. Si vous lisiez ce qui se passe
dans mon ame, vous seriez effrayé de ma si-
tuation. Mais pourquoi chercherois-je à vous
a peindre? Ce que je viens d'écrire vous

causeroit encore trop d'alarmes : ma lettre ne partira pas. Je vous la porterai moi-même.... ou bientôt, vous en recevrez une autre.... Mon père! que vous apprendra-t-elle?

NOTE.

PAGE 55.

(1) *Cruel empire de l'opinion! Hommes injustes et barbares! etc.* En effet, quelle tyrannie que celle du monde! Et est-ce la faute de la religion, si elle s'accorde si mal avec lui? Nous ne répéterons point ce que nous avons déjà dit sur le duel *; il s'agit ici de le considérer sous un autre point de vue. On convient généralement, qu'il est contraire aux premiers principes de la raison et aux premiers sentimens de l'humanité. Sa fureur a éteint, dans les siècles passés, un nombre considérable des plus illustres maisons; tous les jours encore il porte le deuil dans les familles; il y perpétue les vengeances et les haines; il affoiblit l'État, en lui faisant perdre, d'une ou d'autre manière, une partie de ceux qui ne doivent être armés que pour sa défense; la plus saine politique le réprouve; ce n'est point lui, ce n'est point une délicatesse mal entendue, qui entretiendra parmi nous la véritable valeur; les loix les plus sévères le condamnent; la religion en a horreur : et cependant celui qui s'y refuse, encourt presque toujours le blâme, le mépris, et est forcé de quitter le service. Que fera l'homme de bien dans une pareille circonstance? Ah! que la sagesse du Législateur vienne donc à son secours; et en changeant cette tyran-

* *Tome III*, *Lettre* 44, Note (*a*).

nie de l'usage, qu'elle apporte à un grand mal l'unique remède qui puisse le guérir, la flétrissure.

Que celui-là soit réellement flétri, qui aura proposé un duel ou qui l'aura accepté; que, conformément aux vues de cet excellent patriote, dont les rêves, comme on a bien voulu les appeler, ont souvent renfermé de si utiles vérités, on fasse jurer à un Gentilhomme *, dès son entrée dans le service, de ne jamais s'arroger le droit, souverainement injuste dans toute société politique, de se faire justice à lui-même; que, sans autre considération que celle de l'intérêt public, il soit cassé à la tête de son corps et déshonoré, s'il a été menteur et parjure à son serment; que celui qui a refusé un appel et qui en a porté ses plaintes, soit loué et récompensé : et les loix, soutenues de l'opinion, reprendront toute leur vigueur.

Voici ce que disoit Louis XIII, dans son Édit contre les duels, du mois de Septembre 1626 : » Et d'autant que quelques-uns, se voyant appelés, se pourroient engager au combat, non par la seule fureur et passion brutale, comme il arrive souvent, mais par la crainte d'être soupçonnés de manquer de valeur et de courage, s'ils refusoient d'y aller; pour lever cette vaine appréhension, et en outre récompenser le mérite et la sagesse de ceux qui, conduits par la raison, par la crainte de Dieu, ou par un louable désir d'obéir à nos loix, se réserveront à employer leur courage aux occasions légitimes qui le peuvent requérir pour le bien de notre service; Nous déclarons que nous réputons et réputerons toujours tels refus, pour marques d'une valeur bien conduite, digne d'être employée par Nous aux charges militaires les plus honorables et importantes, comme Nous promettons et

* Voyez dans le petit volume imprimé en 1775, chez la Veuve Duchesne, sous ce titre : *les Rêves d'un homme de bien qui peuvent être réalisés*, la formule de ce serment. Voyez-y tout l'ensemble des moyens que l'Auteur indique, et qui jusqu'ici n'ont eu lieu qu'en partie.

LETTRE VIII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Vous ne voulez rien ignorer, mon tendre père, de ce qui nous concerne; et quel autre que moi pourroit vous en instruire? Mon mari ne vous en diroit que la moindre partie.

Je crois vous avoir écrit que les frères de Lausane avoient hérité de ses grands biens, et, depuis quelques années, de son crédit. Le Vicomte joue ici le plus grand rôle, et est auprès du Prince dans la plus haute faveur: jamais le Baron lui-même, s'il eût vécu plus long-tems, n'eût pu se flatter d'en obtenir davantage. Le Chevalier, quoique beaucoup plus jeune que son frere, a presque autant de pouvoir; et, sans la protection de la Reine, sans les services essentiels que mon mari a rendus, sans les lettres que le Maréchal de..... a écrites au Roi pour solliciter la fin de son exil, il n'y avoit aucun lieu d'espérer que Valmont pût jamais rentrer en grâce, et reparoître à la Cour. L'espèce de triomphe qu'il a remporté sur les Lausane, qui depuis si long-tems s'opposoient à son retour, a excité leur jalousie, aigri leur res-

ıent, et renouvelé en eux plus forte-
encore le souvenir de la mort de leur
Dans de premières entrevues, le
ıte, qui eût craint de se compromet-
est contenté de ne montrer que de la
ur. Il a opposé à l'air ouvert, aux ma-
franches et pleines de noblesse et de
ur, que le Comte faisoit paroître, des
limens vagues et un ton de réserve,
: masquoient que foiblement son dépit
ıaine. Le Chevalier, moins politique
ins circonspect, plus vrai, plus géné-
, mais vif et sensible à l'excès, a pris
entre tous les Courtisans, un air de
ur qui alloit presque jusqu'à l'insulte,
faisoit assez voir qu'il ne s'en tiendroit
quelques signes de mécontentement.
:raignoit pas même de dire, assez haut
ıue bien des gens pussent l'entendre,
retraite dans laquelle avoit vécu M. de
ont n'avoit fait de lui qu'un hypocrite
ı lâche; et que malgré ce que l'on en
it à l'armée, il ne se croiroit sûr de
leur, qu'autant qu'il se seroit mesuré
lui. Comme il ne manque pas à la
de ces hommes faux, qui, sous le voile
mitié, ne demandent qu'à fomenter les
s et éterniser les querelles, on redisoit
mte ces propos outrageans. Jugez, mon

père, de ce que devoit être cette épreuve, pour le cœur, comme pour la Religion de votre fils, jugez des alarmes que j'eusse éprouvées, si j'eusse été instruite plutôt des dangers qu'il couroit. Valmont renfermoit au dedans de lui ses combats et ses peines, et d'après l'image qu'il m'en a tracée, peut-être n'a-t-il pas éprouvé, dans toute sa vie, une situation plus violente et plus critique. Il n'osoit s'en ouvrir à personne, pas même à vous. J'ai vu en dernier lieu une lettre qu'il vous écrivoit et qu'il ne vous a pas envoyée; il craignoit les impressions, que de si fâcheuses nouvelles eussent pu faire sur un père aussi tendre, et avec une santé aussi chancelante que l'est la vôtre. Il savoit d'ailleurs quels étoient les conseils que vous lui auriez donnés, s'il avoit eu le tems de les recevoir; et il se les donnoit à lui-même. Il se rappeloit ce que vous lui aviez répété tant de fois sur les caractères de la vraie vertu et du vrai courage. » Voici, se di-
» soit-il, ainsi qu'il me l'a répété depuis,
» voici le moment d'essayer mes forces, et
» de mettre en action ce que je n'ai pu mettre
» jusqu'ici qu'en discours et en maximes.
» Je conçois tout ce que le monde va dire de
» moi. Les sentimens du Chevalier vont
» devenir l'opinion publique; on oubliera

» ce que j'ai fait, pour ne penser qu'à ce que
» l'honneur, selon le monde, me dictoit de
» faire; je me verrai couvert de confusion
» et d'ignominie; et telle est la force des
» préjugés, que la protection du Prince ne
» m'en défendroit pas. Je serai forcé de m'é-
» loigner une seconde fois; mais avec bien
» plus de honte que la première : dans une
» position, dans un âge, où la carrière des
» dignités et des honneurs sembloit s'ouvrir
» devant moi, je vais perdre tous les avan-
» tages auxquels je pouvois prétendre. Ma
» honte rejaillira jusque sur mes enfans.
» Sans état, sans emploi à l'armée, s'ils ne
» veulent pas y subir à chaque instant la
» même épreuve que moi, ils traîneront
» au fond d'une Province une vie obscure,
» et le nom même qu'ils auront hérité de
» leur père, sera une tache pour eux. Que
» cette perspective est affligeante! Que ma
» situation est cruelle, et qu'il en coûte pour
» être Chrétien et vertueux !..... Mais quoi !
» la vertu n'aura-t-elle sur moi d'empire,
» qu'autant qu'elle pourra m'attirer l'estime
» et la considération des hommes? La Reli-
» gion ne recevra-t-elle mon culte et mes
» hommages, qu'autant qu'il ne m'en coû-
» tera rien pour la suivre? Serai-je fort et
» courageux en apparence, mais foible et

» lâche en effet, lorsqu'il sera question de
» mon devoir? Pour être estimé, respecté
» d'un monde bizarre et frivole, consenti-
» rai-je à être vil et méprisable à mes propres
» yeux? Ferai-je dépendre ma vertu, mon
» honneur, et ma conscience, de préjugés
» injustes, inhumains? et redeviendrai-je
» infidèle, homicide, infracteur des loix de
» la Religion et de l'État, pour ne pas bles-
» ser la coutume et l'opinion?..... Non; qu'il
» en soit tout ce qu'il pourra; je ne balan-
» cerai pas plus long-tems entre Dieu et les
» hommes, entre les intérêts d'un moment
» et les loix sacrées de cette vérité constante
» et immuable, que le juste lit au fond de
» son cœur; je ne cesserai point d'être ce que
» je suis, et ce que je dois être. O monde! tu
» peux m'outrager, me déshonorer, mais
» tu ne peux me vaincre ni m'avilir! Et toi,
» Religion sainte, que j'ai pu méconnoître
» autrefois, sois vengée par les sacrifices
» que tu m'inspires, et que je ne peux faire
» qu'à toi seule «.

Valmont ainsi préparé, attendit, avec plus de tranquillité le moment qui devoit décider de son sort, et lui montrer à lui-même ce qu'il pouvoit se promettre de son respect, de son attachement pour la Religion, et de son courage à l'observer. Les procédés du

Chevalier devenoient de jour en jour plus irréguliers, et ses discours plus piquans. Le sang-froid du Comte le désoloit, et confirmoit toujours davantage ses doutes et la hardiesse de ses propos. Craignant d'ailleurs que je ne tardasse pas plus long-tems à en être informée, et à agir assez puissamment auprès de la Reine, pour l'en faire repentir, sans compromettre mon mari; il lui fit, dans toutes les formes, un défi, auquel il étoit impossible de ne pas répondre. Il lui fixa, dans le parc même de Vincennes, où s'étoit passée l'ancienne affaire avec le Baron, l'heure du rendez-vous, et il s'en vanta à quelques-uns de ses amis; l'un des nôtres, qui n'en avoit été instruit que fort tard et par une voie indirecte, vint me l'apprendre lorsqu'il n'en étoit plus tems. Concevez, s'il se peut, mon étonnement et ma douleur. Je courus chez la Reine; elle envoya à l'instant chez le Chevalier; on fit chercher Valmont: tous deux étoient partis bien avant qu'on eût pensé à les retenir, et sans qu'on pût se flatter de les rejoindre. Quelles heures je passai! quelles transes mortelles et quelles angoisses pour mon cœur! Je voyois mon mari ne combattant qu'à regret, se bornant à défendre sa vie, donnant sur lui tout l'avantage, percé de plaies, et tombant sous le fer de son en-

nemi. » Peut-être en cet instant il meurt, » m'écriois-je, et il meurt coupable. O Ciel! » Comment Valmont a-t-il pu accepter un » duel? où est sa fermeté, où est sa Religion? » Que sont devenus ses principes? Val- » mont!.... l'aurois-je cru capable de se dé- » mentir lui-même? j'aurois si bien répondu » de sa vertu, de sa constance!..... Hélas! » quel fond peut-on faire sur une vertu qui » n'a pas été suffisamment éprouvée? Grand » Dieu! prends pitié de sa foiblesse! Dieu » juste! si, pour nous punir, tu veux le sa- » crifice de sa vie; en me soumettant à tes » loix, j'implore ta clémence: ah! laisse-lui » du moins le tems du repentir «.

Tels étoient mes transports, mes craintes, mes gémissemens et mes prières. Je m'agitois, je poussois des cris, je versois des pleurs. Je m'adressois au Ciel, à Valmont, à Lausane; je prêtois quelquefois l'oreille, et le moindre bruit me faisoit tressaillir. O joie subite et inespérée! On annonce le Chevalier de Lausane et Valmont. » Je suis vaincu, Madame, s'écrie en entrant le Chevalier, et je viens avouer devant vous ma défaite. J'ai pu vouloir ôter la vie à votre mari. Hélas! que je rougis de ma haine et de mes projets de vengeance; et que j'admire son courage et sa vertu «!.... Sa vertu! repris-je avec un

air sombre, et en essuyant les larmes de joie que sa présence avoit fait couler; sa vertu! Ah! Valmont! étoit-ce là celle que votre père attendoit de vous? Rassure-toi, mon Émilie, reprit Valmont en souriant, je n'ai point manqué à mon devoir; je n'ai point accepté de défi. » Non, Madame, il a mieux fait, dit le Chevalier; sans combattre, il m'a désarmé. Arrivé, en même tems que lui, au parc de Vincennes et à l'endroit que je lui avois désigné, je l'ai vu s'avancer vers moi de cet air de noblesse et de grandeur, que je n'ai pu jusqu'ici m'empêcher d'admirer en lui. » Voici, m'a-t-il dit, le lieu où je » portai à votre frère un coup mortel. De» puis quinze ans je gémis d'un moment de » fureur. Je n'aurai point de nouveaux re» proches à me faire. Donnez à ma démar» che tel sens qu'il vous plaira; je viens re» mettre mon honneur entre vos mains : » vous sacrifier bien plus que ma vie, c'est » assez vous venger : celle-ci ne tient à rien; » je ne la défendrai pas contre vous «. A ces mots il me découvre son sein, et jette son épée loin de lui. O pouvoir de la vertu! j'ai senti expirer ma vengeance; les armes me sont tombées des mains; et après un moment de saisissement et de surprise, fondant en larmes, je me suis précipité dans ses bras. » O

» Valmont ! lui ai-je dit enfin, vous triom-
» phez. Quel emportement ; quelle haine
» n'auriez-vous pas la force de dompter ?
» J'étois un insensé, je vous dois le retour
» de ma raison. Soyez mon ami, et recevez,
» dans ces embrassemens, le gage d'un atta-
» chement que rien ne sera capable d'alté-
» rer «. Tel est, Madame, la victoire que M. le Comte a remportée sur moi. » Eh ! comptez-vous pour rien, cher Lausane, lui dit Valmont, de vous être vaincu vous-même ? Toute la gloire de ce genre de combat vous est due. La colère, la haine est aveugle, et, à l'égard de tout autre que vous, je n'en eusse point fait assez pour l'éteindre ; lors même que vous me laissiez la vie, vous ne me rendiez rien encore ; je vous confiois mon honneur, et vous l'avez respecté «.... Cessez, mon ami, reprit Lausane en l'interrompant vivement, cessez de me faire rougir de tous les torts que j'ai pu avoir envers vous. Je vais m'empresser de les réparer ; et je frémis des risques que court, dans la bouche d'un étourdi, l'honneur d'un homme de bien.

En finissant ces mots, il nous quitta ; et moi, mon père, je restois extasiée devant mon mari. Quelle ame ! me disois-je, et qu'elle a bien la vraie grandeur que donne la Religion ! Quel époux le Ciel m'avoit

destiné! J'étois tentée de me laisser tomber à ses genoux : je ne sais ce qui m'a retenue ; mais du moins je me suis jetée à son cou ; et mes larmes ont coulé sur son visage. L'heureux jour ! le beau jour pour Valmont !

Le Chevalier s'est acquitté dignement de sa promesse. Abjurant tous les sentimens de jalousie et d'aigreur, qui sembloient étrangers à un cœur tel que le sien, il a fait retentir en tous lieux les louanges de son ami.
» J'ai vu, dit-il, j'ai vu son sein tout couvert
» de blessures, qu'il reçut dans de plus justes
» combats ; il mérite bien la réputation qu'il
» s'est faite ; et s'il ne m'eût pas vaincu par
» sa générosité, s'il eût employé contre moi
» d'autres armes, j'eusse succombé sous sa
» valeur : c'est moi, c'est moi qui lui dois
» la vie «.

Le Roi, instruit de cet évènement, a paru redoubler d'estime pour Valmont. Il a exalté, au milieu de toute sa Cour, la sagesse de sa conduite et la noblesse de ses sentimens. Ainsi, mon mari recueille, sans l'avoir cherchée, une gloire plus solide et plus vraie que celle qu'il eût voulu s'assurer en obéissant aux préjugés contre la loi du devoir.

Mes enfans vous écrivent par le même courrier que moi. Tout ce que je peux vous en dire pour le moment, c'est qu'à en juger

par les qualités que je remarque en eux, j'ai tout lieu d'espérer qu'ils imiteront un jour les vertus de leur père.

LETTRE IX.

Du Marquis au Comte et à la Comtesse.

JAMAIS, mes chers enfans, jamais je n'éprouvai une joie plus vive et plus pure que celle que je ressens. Maintenant je suis sûr de mon fils. Ce n'est souvent que par des degrés insensibles et de légers combats, que l'habitude des vertus s'acquiert : mais quand il a fallu, dès le premier assaut, affronter ce qui répugne le plus à notre foible nature, on devient fort dès cet instant, et en continuant à veiller sur soi, à ne pas présumer de ses forces, on est vertueux le reste de sa vie.

Tu le seras, cher Valmont; ce que tu viens de faire me répond de ce que tu feras à l'avenir. Non, ta vertu ne se démentira point. Eh! à quelle plus grande épreuve le Ciel peut-il la mettre! celle-ci, est telle qu'en commençant à lire la lettre d'Émilie, j'en ai tremblé pour toi. Généreux Comte! le monde ne sauroit plus te faire peur, tu

as acquis la facilité de le vaincre, en apprenant à le braver. Mais qu'il a dû t'en coûter pour te résigner à son injuste mépris! Le Ciel a récompensé ton courage, et n'a voulu accepter du sacrifice, que l'offrande que tu lui en faisois. Après tout, ce monde dont tu sacrifiois la gloire, y eût perdu plus que toi. Tu retrouvois la paix et le doux contentement que donne l'accomplissement du devoir: tu rentrois, parmi nous, au sein de la tendre amitié, de la retraite et de la liberté: tu retombois entre les bras de ton père, d'un père, qui n'eût pu contenir ses transports, son amour, et aux yeux duquel ton humiliation apparente eût été le plus beau, le plus glorieux de tous les triomphes; bien plus beau, bien plus grand que les hauts faits de ces héros que tu m'as vantés. Ah! que je te plaindrois, mon fils, si, dans cette dernière circonstance, tu n'avois point eu d'autre règle de conduite que la leur. Ce n'est pas que je ne prise, autant que je le dois, ce caractère de noblesse, de générosité et de franchise, que tu exaltois en eux; j'en pense comme toi, et ton enthousiasme me plaît. Je me prêtois même, en te lisant, à l'espèce d'illusion que tu t'étois formée. Quelle différence, en effet, de ces hommes, qui, mal-

gré toi, arrêtent aujourd'hui tes regards, à ceux dont ta lettre me rappelloit le souvenir ! Eh pourquoi faut-il que tu sois forcé de comparer des nains avec des géans ? Gardons-nous cependant, quelque grands qu'ayent été ceux-ci, de les considérer comme les plus parfaits modèles. Tu le fais si bien dire à ton héros ; son courage n'a pas été sans foiblesse, ni sa vertu sans tache. Sans doute, c'étoit en partie la faute de son siècle ; c'étoit, à quelques égards, le triste apanage de la nature humaine, qui ne souffre presque aucune vertu sans défaut : toutefois il faut bien l'avouer, c'étoit sur-tout l'effet du peu de principes vraiment liés à l'égard de la Religion même. Ces hommes la croyoient, la chérissoient ; mais ils n'en saisissoient pas assez tout l'ensemble ni le véritable esprit ; ils en respectoient les dogmes, et en oublioient trop aisément les maximes. Plus sagement instruits, plus vivement pénétrés de la morale sublime qu'elle nous enseigne ; ils eussent été moins remplis de préjugés funestes, moins emportés, moins vindicatifs, moins fiers, plus humains encore, et plus parfaits.

Avec des idées plus justes, des sentimens plus vrais, et une ame aussi forte que la leur, tu peux donc aspirer, cher Valmont, à

à un plus grand et plus digne héroïsme; et la conduite que tu viens de tenir, en est, à mon avis, la preuve la plus sensible. Oui, mon fils, j'admire plus en toi cette fermeté constante à pratiquer un devoir, qui, selon le monde, pouvoit te coûter si cher, que je n'admire en eux le mépris qu'ils faisoient de la vie pour augmenter leur gloire. Il suffit de fermer les yeux sur le péril; il ne faut qu'un certain degré de chaleur dans le sang, et de feu dans l'imagination, qu'une crainte de la honte plus vive en nous que la crainte même de la mort, pour faire d'un homme sans vertu, sans principes et sans mœurs, un homme, qui, pour me servir de l'expression vulgaire, soit brave comme son épée : et si les guerriers dont tu parles, n'avoient pas joint, à ce genre d'intrépidité, d'autres qualités, qui les rendoient, à plus d'un titre, de grands hommes; s'ils n'avoient pas ennobli, dans mille circonstances, cette antique bravoure par le légitime usage qu'ils en faisoient, et par le sang-froid dont elle étoit accompagnée; je n'aurois pas tant d'estime pour leur valeur. Mais envisager, sans se laisser abattre, les plus grands sacrifices; courir tous les hasards, plutôt qne de risquer de se rendre coupable; compromettre une réputation justement acquise, pour con-

server au fond de son cœur une vertu sans reproche ; voilà, mon fils, voilà ce qui se concilie tout mon respect, et ce qui forme, aux yeux du sage, le vrai courage et la vraie grandeur d'ame.

Et toi, mon Émilie, toi, qui sais si bien apprécier la conduite et les sentimens de ton mari, que tu me deviens toujours plus chère ! Que je te sais gré des justes alarmes que t'inspiroit, à l'égard du Comte, la Religion encore plus que la Nature ! Dans une des lettres que tu m'as écrites, que j'aime à te voir si opposée, de caractère et de mœurs, à ces femmes dont tu m'as peint le ridicule, et qui se montrent, par un ton d'effronterie et de licence, par leurs modes bizarres et leur goût dépravé, la chimère du jour et la honte de leur sexe ! Chère Émilie ! tu ne fus jamais faite pour leur ressembler. Dès l'âge le plus tendre, la modestie, la décence, une aimable pudeur, relevèrent le prix de tes attraits. Sans coquetterie, sans prétentions, sans recherche d'agrémens empruntés, ta beauté simple et naïve tiroit de sa simplicité même un nouvel éclat. Tu en parus plus touchante à Valmont. En lui inspirant le respect et l'estime, tu fis naître dans son cœur le plus tendre amour, et s'il fut un tems où il parut cesser de t'aimer,

il n'en fut aucun où il ne te regardât comme la plus digne de toutes les épouses. Bientôt ta sagesse et tes vertus, reprenant sur lui leur empire, te le ramenèrent plus tendre encore et plus fidèle. Depuis que ses égaremens ont cessé, également respectables l'un à l'autre, vous faites votre bonheur mutuel. Le goût de la retraite, les pratiques de la Religion, la société de ton mari, le soin de ta famille, ces sources de contentement et de paix, valent bien, ce semble, les jeux, les spectacles, les fêtes, les intrigues d'amour et les plaisirs, qui, en intéressant tant de femmes moins raisonnables et moins sages, font si souvent, par une suite de conséquences qu'elles eussent dû prévoir, leur honte et leurs malheurs.

Ta Julie, formée par tes soins, partageant tes goûts, prenant ton esprit et tes mœurs, n'a rien de pareil à redouter. Elle fera la gloire de sa mère; et tu pourras dire, en montrant tes enfans, ce que disoit cette illustre Romaine: voilà mes bijoux et ma parure.

LETTRE X.

De la Comtesse de Valmont au Mar

Mon père, vous louez votre Émil
vous savez que je ne suis déjà que tro
sible à la louange, sur-tout quand e
vient de vous. Mais ce qui me touch
encore, c'est l'espoir que vous nourris
moi par rapport à mes enfans; ce sc
vertus de mon mari. Elles ne me laiss
pendant pas sans inquiétude; et je p
qu'il faudra tôt ou tard qu'il succom
suivant, comme il le fait, les loix au
du véritable honneur et du devoir. Eh
ne soyons pas moins généreuse que lui
cher qu'il est à mon cœur, qu'il succ
si le Ciel l'ordonne; mais qu'il soit to
semblable à lui-même !

Une circonstance, un peu différe
la dernière, vient de mettre sa fermet
un nouveau jour, et l'expose par l
à de nouveaux périls. Le Vicomte d
sane a épousé Mlle. de...., la plus bel
sonne de la Cour et la plus accomp
l'art et le ton du jour ne déparoient
elle la nature. Aussi pourvue d'espr

d'attraits, elle a presque tout pouvoir sur son mari, et ne peut toutefois l'empêcher de lui être infidèle. Le Vicomte, livré tour à tour aux affaires et aux plaisirs, aime sa femme et veut avoir des maîtresses. Ce qu'il y a de plus déplorable dans sa conduite, c'est que trop souvent il abuse de son crédit, pour séduire l'innocence, pour flétrir des familles honnêtes, qui craindroient de se plaindre, et qui ne se sentent pas assez fortes pour lutter contre lui.

Il y a quelques jours qu'étant seule avec mon mari et Julie, on annonce Madame de S.... et sa fille, qui demandent un entretien secret. Julie se retire; elles entrent et se jettent à nos genoux. La jeune personne étoit en pleurs. La mère paroissoit avoir le cœur serré par la douleur, et ne pouvoit parler. Valmont s'empresse de les relever et de les faire asseoir. Après quelques momens de silence, cette mère désolée fait un effort sur elle-même et s'exprime ainsi: » Je viens, Monsieur, réclamer vôtre
» protection contre un méchant qui nous
» a déshonorées. Vous seul êtes assez géné-
» reux pour ne pas craindre de venir à no-
» tre secours. La voix publique a fait passer
» jusqu'à nous le récit de vos vertus; vous
» êtes le refuge des malheureux; et à ce

» titre que n'avons-nous pas à attendre de
» vous ! Je n'ai pas la force d'en dire da-
» vantage. Ma fille, racontez vous-même,
» si vous le pouvez, votre déshonneur et
» nos infortunes «.

Pendant qu'elle disoit ces mots, je fixois mes regards sur la jeune personne. Une rougeur modeste couvroit son front. Une physionomie noble, où se peignoient la douceur et le sentiment, annonçoit en elle un cœur tendre et sensible, de l'éducation et de la naissance; ses traits étoient réguliers; une parure, simple et honnête, n'en relevoit que mieux les grâces de sa figure. Elle avoit les yeux baissés; sa poitrine s'élevoit avec force, et marquoit l'agitation de son ame. Avant de commencer, elle couvrit son visage de ses mains. Elle trembloit: je la rassuraï; et à travers quelques sanglots, sa voix se fit entendre. » Madame, Monsieur,
» nous dit-elle, ayez pitié d'une infortu-
» née, séduite par l'artifice, et qui, revenue
» de son erreur, cherche à se défendre au-
» jourd'hui de l'emportement et de la vio-
» lence. Je serois indigne de vos bontés, si
» le goût du crime avoit infecté mon cœur;
» et si, sous les auspices de la plus respec-
» table des mères, je n'étois amenée devant
» vous par le repentir de ma faute et le

» désir de la sagesse. Ma mère est restée
» veuve d'un ancien Officier, qui s'étoit dis-
» tingué par ses services, et qui lui a laissé
» en mourant deux enfans, mon frère et
» moi, avec tous les titres d'une ancienne
» noblesse et presque point de fortune. Son
» unique bien est la petite terre de M...
» à quelques lieues de S. G., contiguë à
» celle du Vicomte de Lausane. Il vint nous
» rendre quelques visites, dans un tems où
» il ne jouissoit pas encore d'une si haute
» faveur. Mon père, qui vivoit alors, le
» reçut avec tous les égards qui étoient dûs
» à sa naissance. J'étois très-jeune; et quel-
» ques années se passèrent, sans que le
» Vicomte parût prendre à moi d'autre in-
» térêt, que celui que pouvoit faire naître
» l'attachement qu'il sembloit avoir pour
» toute ma famille. Son crédit à la Cour
» commençoit à s'établir; mon père mou-
» rut, après quelques mois de maladie, en
» lui recommandant son fils, qui venoit
» d'entrer au service. Un proche parent de
» mon père nous intenta à sa mort un procès
» qui tendoit à nous dépouiller de l'unique
» bien que nous possédions. M. de Lausane,
» voulant nous obliger en apparence, acheta
» de ce parent les droits qu'il prétendoit
» avoir sur notre héritage. C'étoit nous lier,

» par rapport à lui, d'une manière bie
» étroite; mais nous croyions le connoîtı
» assez, pour ne pas devoir redouter, à so
» égard, le poids des engagemens et de l
» reconnoissance. Sous prétexte de mettı
» le comble à ses bontés et de remplir l
» intentions de mon père, il fit entrer mo
» frère dans la marine, avec un grade beaı
» coup au dessus de ce qu'il pouvoit espére
» Il parvint aussi à l'éloigner de nous poı
» long-tems, en le faisant servir en Am
» rique. Ne voyant plus rien qui s'opposâ
» à ses vues, il prit avec moi des manièr
» plus tendres. Ma mère s'en apperçut,
» voulut me précautionner contre le dang
» par la sagesse de ses avis. Telle est, M
» dame, la lettre qu'elle eut la bonté d
» m'écrire chez une de mes tantes où el
» m'avoit envoyée passer quelques jours

En disant ces mots, la jeune personne n
présenta un papier ouvert, où nous lûm
ces lignes qu'elle ne se sentoit pas la for
de lire elle-même. *Ma fille*, lui écrivoit cet
excellente mère, *nous avons de grand obligations à M. de Lausane; mais il vaı droit bien mieux pour nous n'en avoir reç aucun service et ne l'avoir jamais connı que de payer ses bienfaits au prix de ta vert Il te loue sur tes charmes; ces sortes*

louanges dans la bouche d'un jeune homme sont toujours suspectes. C'est le premier moyen de séduction ; et tous ceux qui veulent nous perdre, l'emploient avec le même art que lui. Il paroît t'aimer ; mais tu es dans l'âge, où, même sans beaucoup d'attraits, aux yeux de tous les hommes on paroît aimable. Quand sa passion, qu'il te peindra avec un air de vérité capable de lui faire illusion à lui-même, seroit plus sincère, à quoi peut-elle te conduire ? Tu es trop honnête pour vouloir être sa maîtresse, et tu n'as point assez de bien pour être sa femme (1). *Si ton cœur se laissoit prendre, que deviendrois-tu ? O ma fille ! aye donc soin de mettre toujours ta mère entre Lausane et toi ; fais-en toujours ta confidente la plus intime ; ne lui laisse rien ignorer de ce que le Vicomte pourra te dire. Souviens-toi des soins que j'ai pris de ton enfance, de l'éducation que nous t'avons donnée, des dernières paroles qu'un père tendre t'a adressées en mourant. » Sur-tout, » ma fille, te disoit-il, sur-tout ne laisse » point affoiblir en toi le goût de la piété ; » n'oublie point ta religion : ce n'est que » par elle que tu peux conserver des mœurs » chastes et pures ; ce n'est qu'en elle que » tu peux trouver la paix et le bonheur «.*

Hélas! reprit Mlle. de S... en poussant un profond soupir et en versant quelques larmes, » que n'ai-je suivi de si sages con-
» seils! mais j'eus l'imprudence d'écouter le
» Vicomte, de recevoir une de ses lettres
» sans en faire part à ma mère, d'y répon-
» dre, de me flatter de la chimère d'être
» un jour sa femme, de lire un livre dan-
» gereux qu'il me prêta, de laisser mon
» esprit se remplir de nuages, et de conce-
» voir des doutes sur la Religion, de perdre
» de vue un guide éclairé qui m'avoit sou-
» tenue dans de premières épreuves. J'eus la
» folie de raisonner avec M. de Lausane,
» quand je n'avois plus d'autre parti à pren-
» dre que celui de le fuir. Il leva tous mes
» scrupules; il dissipa toutes mes craintes;
» il traita ma Religion de superstition ridi-
» cule; il me parla le langage perfide du sen-
» timent, de la délicatesse, de la probité, de
» l'honneur; il insista sur la promesse de m'é-
» pouser après la mort d'un oncle fort âgé qui
» le déshériteroit s'il avoit le moindre soup-
» çon de ce mariage; il me fit sentir que ma
» mère ne consentiroit jamais à une union
» secrète, et que toute ressource nous man-
» quoit à cet égard; il me fit des sermens.....
» Je les crus; et huit jours après j'appris
» *qu'il* venoit de se marier...... Ce n'étoit pas

» assez pour ma honte ; il osa reparoître
» chez ma mère, et voulut entreprendre de
» me faire agréer ses excuses. Le mépris que
» je lui témoignai l'irrita. *Vous ne cesserez*
» *point d'être à moi de gré ou de force*, me
» dit-il un jour en me dévoilant toute la
» noirceur de son caractère ; *j'ai acquis des*
» *droits sur le seul bien qui reste à votre*
» *mère ; je les ferai valoir, je la dépouille-*
» *rai, je vous réduirai à la plus affreuse in-*
» *digence, vous ne reverrez plus votre frère,*
» *vous serez trop heureuse de retomber dans*
» *mes bras ; et quand vous ne le voudriez*
» *pas alors, je sais d'autres moyens pour*
» *vous y contraindre, et pour vous séparer*
» *à jamais de votre mère* «.

A ces mots, mon mari fut, ainsi que moi, saisi d'horreur. Mademoiselle, que je vous plains, s'écria-t-il ! un tel homme est capable de tout. Oui, Monsieur, reprit la mère, toute baignée de larmes : et il nous l'a bien prouvé. Un nouveau procès nous est intenté en son nom. Ce qu'il nous en coûteroit pour le soutenir, suffiroit pour nous ruiner. Personne d'ailleurs ne veut prendre notre défense, et son crédit va nous accabler. Si nous n'avions du moins que les horreurs de l'indigence à redouter ; mais ma fille, ma malheureuse fille, que va-t-elle devenir ?..... Ma-

dame, lui dît Valmont, après un moment de réflexion, il n'est pas question d'examiner tout ce que je risque pour moi-même, par la démarohe que je vais faire. Le Vicomte ne m'aime pas; il va devenir pour moi un ennemi irréconciliable, et j'ai tout à appréhender de sa haine. N'importe, vous avez imploré mon appui, je vous le dois. Mademoiselle votre fille veut être rendue à la vertu; elle le sera. Si j'avois quelque autorité par moi-même, je sais ce que j'aurois à faire; mais je ne puis traiter avec M. de Lausane que sur le pied de l'égalité. C'est à lui-même que je m'adresserai; je lui demanderai justice contre lui; et il faudra bien qu'il nous la rende. Soyez tranquille, Madame; demain, à la même heure, je vous rendrai compte de ce que j'aurai fait. A peine eut-il fini ces mots, qu'une sorte de sérénité parut se répandre sur le visage de ces deux infortunées. La jeune personne s'approcha de moi et me baisa la main. Je les embrassai toutes deux, et elles se retirèrent.

Je vous l'avouerai, mon père, aussi sensible peut-être, mais moins courageuse et moins forte que mon mari, je tremblois des suites que pouvoit avoir la démarche qu'il méditoit. Restée seule avec lui, en applaudissant à son dessein, je lui fis part de mes

raintes. J'ai tout prévu, me dit-il; mais, non Émilie, qui est-ce qui protégera les nalheureux contre l'injustice et la tyrannie les hommes puissans et pervers? qui arrêtera la licence du crime et défendra l'innocence séduite et opprimée? qui arrachera lu moins les ames foibles à de nouveaux langers, et les remettra dans la voie de 'honneur, ou les aidera à s'y soutenir quand elles y seront rentrées, si ceux qui ont quelque crédit ne le font pas? Eh! pourquoi le Ciel nous a-t-il placés dans un rang un peu plus distingué, dans un état plus honorable et plus avantageux que celui du commun des hommes, si ce n'est pour en faire usage en leur faveur? C'est ici la cause de l'humanité que je défends; et ne trouverai-je pas moi-même un protecteur dans celui qui veille du haut des Cieux aux intérêts de tous tant que nous sommes?

Mon mari sortit à l'instant, et courut chez le Vicomte. » Monsieur, lui dit-il en l'abordant, j'aurois pu recourir à Sa Majesté, » et lui demander justice de l'attentat qu'un » homme en place ose former contre l'honneur, les biens, et la liberté d'une famille » pauvre et honnête. Mais j'ai cru ne devoir » lui donner, contre celui qui l'opprime, » d'autre protecteur que vous-même «. Il

lui raconta en même tems sa propre histoire, et ne craignit pas d'insister, quoiqu'avec beaucoup de douceur et de modération, sur le jeu cruel qu'on se faisoit d'enlever à un sexe foible et timide la paix et l'innocence, et sur l'espèce de gloire qu'on mettoit à le séduire. Il étoit impossible à M. de Lausane, de se méprendre sur les intentions de mon mari, et de ne pas se reconnoître dans le récit qu'il lui faisoit. Étonné, agité de mille mouvemens divers, envisageant toutes les suites que pouvoit avoir le parti qu'il alloit prendre, voulant affecter dans quelques momens un air de superiorité et de hauteur, retombant l'instant d'après dans la honte et l'accablement, balbutiant quelques mots entrecoupés, il prit enfin assez d'empire sur lui-même pour témoigner, du moins en apparence, sa reconnoissance à Valmont. Monsieur, dit-il au Comte, en prenant un extérieur tranquille et composé, je feindrois mal de ne pas entendre tout ce que vous avez bien voulu me dire. Votre conduite envers mon frère me donnoit déjà la plus haute idée de votre sagesse et de la grandeur de votre ame. Ce que vous faites aujourd'hui pour moi met le comble à mon estime. Vous me rendez à moi-même; et je ne vous devrai

pas moins que le Chevalier. Permettez que je partage avec lui votre amitié ; et pour commencer à la mériter, voici mon désistement des poursuites que je viens de faire contre cette famille infortunée, ainsi que de tous les droits que je prétendois sur le peu de bien qu'elle possède. » Donnez-lui, Mon-
» sieur, reprit mon mari, l'assurance la plus
» entière des bontés que vous voulez avoir
» pour elle. Obtenez un ordre pour le retour
» du jeune homme qui est passé en Améri-
» que ; je me charge en France de son avan-
» cement et de sa fortune ; il la partagera
» avec sa mère et sa sœur «. Le Vicomte promit de porter au plus tôt cet ordre à Valmont, qui, de retour au logis, me fit part de cet entretien. Que pensez-vous, lui dis-je, des sentimens de M. de Lausane à votre égard ? » Ils peuvent ne pas être sincères,
» me répondit-il, mais j'aime mieux les
» croire tels ; quoi qu'il en soit je ne me re-
» pentirai jamais d'avoir fait mon devoir «.

Le Vicomte a rempli, dès le jour même, sa promesse ; et le lendemain, la mère de la jeune personne étant revenue avec elle pour recevoir la réponse que mon mari devoit lui faire, elles se livrèrent toutes deux à des transports si vifs de joie et de reconnoissance, que je ne crus pas, dans cet heu-

reux moment, qu'on pût acheter trop cher le plaisir de faire du bien.

NOTE.

PAGE 81.

(1) *Tu es trop honnête pour vouloir être sa maîtresse, etc.* Cette phrase, soulignée dans le manuscrit, paroît désigner l'intention qu'avoit la mère de la jeune personne, de lui rappeler un trait assez connu : Henri IV ayant voulu séduire Antoinette de Pons, Demoiselle de condition, elle lui dit : *Je suis de trop bonne Maison pour être votre maîtresse ; mais pas assez bonne pour vous épouser.* Henri donna des louanges à cette Demoiselle, et lui dit : *Puisque vous êtes véritablement Dame d'honneur, vous le serez de celle que je mettrai sur le trône.* Il tint parole; car Mademoiselle de Pons ayant épousé le Marquis de Guercheville, elle fut la première que Henri IV nomma Dame d'honneur de Marie de Médicis. *M. de Bury.*

LETTRE XI.

De la même.

OUR ne vous laisser rien ignorer, mon re, de ce qui peut vous intéresser, je empresse à vous faire part de ce qui s'est ssé depuis ma dernière lettre. La Vicomsse de Lausane a été instruite de la visite e Madame de S.... et sa fille avoient renle à Valmont. Je ne sais comment elle est nue à bout d'en percer le mystère : mais y a plus encore, c'est qu'elle a saisi avec même justesse le véritable motif de celle le Valmont a faite à son mari. S'il m'est rmis de hasarder quelques conjectures, ici celles qui m'ont paru les plus vraimblables.

Cette jeune femme, dont le caractère me isse tout à craindre pour les suites, et r laquelle il doit m'être permis de vous rler avec franchise, est née avec un cœur isceptible des passions les plus vives, et n esprit jaloux de dominer. Elle s'est flate, en épousant le Vicomte, de régner telment sur lui, qu'elle pût disposer à son ré de son autorité et de son crédit. Le désir e jouer un rôle à la Cour, beaucoup plus

qu'un attachement sincère pour M. de Lausane, l'a portée à éclairer de près ses démarches, pour s'emparer seule de tout l'empire que d'autres pouvoient prétendre sur son esprit. Elle y a réussi en partie; et à force de recherches, d'intrigues, de souplesse, de menaces même, et d'importunités, elle est parvenue à écarter presque toutes les personnes qui lui faisoient ombrage; il en restoit une, que sa jeunesse, ses charmes, la proximité du lieu qu'elle habitoit, les visites assidues de Lausane lorsqu'il étoit à sa terre, celles du moins qui avoient précédé et suivi de près son mariage, lui rendoient suspecte; et c'est la jeune personne dont je vous ai raconté l'histoire. Cependant, à en juger par quelques mots échappés devant moi au Chevalier de Lausane, à qui elle avoit confié ses craintes, elle n'avoit encore à cet égard que des inquiétudes et des soupçons; mais ils se seront changés en certitude, dès qu'elle aura su que son mari, après avoir acheté autrefois des droits litigieux sur la terre de M...., commençoit tout-à-coup des poursuites, dont elle croyoit entrevoir la cause, et dont elle démêloit toutes les conséquences. Elle aura redoublé d'attention et de vigilance, et ne laissant rien perdre de ce qui pouvoit

l'éclairer sur cet objet, elle se sera fait informer de l'entrevue de Madame de S.... et de sa fille avec M. de Valmont, de celle de mon mari avec le Vicomte, aussitôt que Madame de S.... nous eut quittés, et enfin de la dernière visite qu'elle nous a rendue. C'est sur cela, sans doute, qu'ayant vu cesser à l'instant les poursuites de M. de Lausane, elle aura cru devoir faire honneur à Valmont de la manière dont cette affaire s'étoit terminée.

Elle n'a malheureusement que trop bien deviné; et ce qui vous surprendra, c'est que dès le lendemain elle est venue faire ses remercîmens à mon mari. Jugez, mon père, du trouble où elle l'a jeté, lorsqu'elle lui a fait, à peu de chose près, le récit de ce qui s'étoit passé. D'un côté, il craignoit, en confirmant, devant Madame de Lausane, un fait qui pouvoit encore lui paroître incertain, de compromettre mal à propos le Vicomte et la malheureuse famille intéressée dans ce récit; de l'autre, il appréhendoit également, en se tenant sur la négative, de faire tort à ce caractère de droiture que vous lui connoissez, et de compromettre la vérité. Il tenoit des discours vagues; il faisoit, avec le plus d'esprit qu'il pouvoit, des réponses qui ne signifioient rien; il se jetoit à l'écart,

par des questions qui pussent distraire l'attention de Madame de Lausane et la porter sur d'autres objets. La Vicomtesse ne prenoit point le change, et sourioit de son embarras. Elle se répandoit en éloges sur sa modestie et sur ses procédés, elle renouveloit les expressions de sa reconnoissance, et y mettoit une vivacité et une chaleur qui déconcertoit encore plus Valmont. Elle termina enfin cette longue séance, en lui disant qu'elle vouloit absolument se lier avec moi de l'amitié la plus étroite. En effet, elle vint me voir dès le soir même avec le Chevalier de Lausane, toujours ardent à célébrer son ami. Prévenue par mon mari, je me tins avec elle sur le ton de la plus grande honnêteté, mais en même temps de la plus grande réserve. Elle s'en apperçut, et ne fit que redoubler d'empressement et de caresses. Elle ne m'appela plus que sa petite maman; elle fit à M. de Valmont, qui étoit présent, mille sortes de complimens sur le bonheur qu'il avoit, disoit-elle, de posséder une si digne épouse. Elle lui parloit avec feu des obligations que lui avoit le Chevalier; elle retomboit ensuite sur les charmes de Julie, et prétendoit le marier avec elle. Il n'est point de folies qu'elle n'ait épuisées dans cet entretien; et toujours avec

es grâces qui lui sont propres et le jargon e plus séduisant. J'étudiois ma fille, que e n'avois pas eu la prudence d'écarter. Je a voyois fixer de tems en tems Madame le Lausane, jeter à la dérobée un regard sur le Chevalier, rougir, se déconcerter dès qu'on parloit d'elle. La pauvre enfant ne savoit, dans bien des momens, quelle contenance tenir; et je vous avoue, mon père, que je n'étois pas dans un moindre embarras.

Depuis ce moment, Madame de Lausane et le Chevalier ne nous quittent presque plus, et je ne puis pas toujours éloigner Julie. Elle convient que les saillies de la Vicomtesse l'amusent; mais elle ajoute, qu'elle ne voudroit pas lui ressembler. Elle la trouve trop légère, trop volage, trop aisée dans ses discours et dans ses manières, trop remplie en même tems d'un certain art qu'elle seroit fâchée d'imiter, et avec tout cela, elle ne se déplaît pas avec elle. Je crains qu'insensiblement elle ne s'y attache; qu'elle ne se laisse trop aisément entraîner par l'exemple d'une jeune femme, qui vraiment a des charmes, et qui possède, au souverain degré, ce je ne sais quoi qui enchante et qui s'empare de nous malgré toutes nos réflexions. Je la prémunis, autant qu'il est en moi, contre cet écueil : mais que peuvent

les leçons contre l'exemple ! Et toutefois, je ne laisserai pas ma fille dans une retraite continuelle ; je ne crois pas même qu'elle puisse être mieux partout ailleurs qu'avec sa mère. Pourquoi faut-il que dans un certain monde on soit comme assujetti à des sociétés qui nous tyrannisent, et auxquelles notre état et les circonstances ne nous permettent pas de nous refuser ! J'offre du moins à Julie le contraste de ces femmes respectables dont je vous ai parlé, et qui ont toutes les qualités qui manquent à la Vicomtesse.

Il est un autre objet que je redoute encore plus qu'elle, pour ma fille ; c'est le Chevalier de Lausane! Il est difficile de voir Julie et de ne pas l'aimer. Il est peut-être aussi difficile de voir le Chevalier et de ne pas le trouver aimable. Je doute même qu'il pût se rencontrer ici un couple mieux assorti. Le Chevalier, comme vous avez pu le voir par tout ce que je vous en ai dit, ne ressemble point du tout à son frère. Autant celui-ci est d'un caractère faux, dissimulé, qui joue le sentiment, la probité, l'honneur, lorsqu'il est le plus éloigné d'en avoir la réalité ; autant l'autre est ouvert, franc, incapable de se déguiser, plein d'honneur et de sentiment, rempli de respect pour la vertu, quoiqu'il n'ait pas toujours le cou-

ıge de la pratiquer. Rien n'est plus agréable ue ses manières, ni plus honnète que ses rocédés, toutes les fois qu'un sentiment vif t impétueux ne le fait pas sortir de son caactère. Sa physionomie est intéressante; es traits sont réguliers; son esprit est liant t facile; ses expressions sont naturelles; out en lui prévient en sa faveur. Une seule hose ternit à mes yeux toutes ses bonnes ualités, et le laisse dans bien des momens ns force contre ses passions; c'est qu'il est ıal affermi dans les principes de la religion. n'est pas, à beaucoup près, ce qu'étoit Baron de Lausane, incrédule par vanité, ır système, et sur-tout par un fonds de rruption; mais il ne se met pas trop en ine de ce qu'il faut croire. Il craint d'approfondir une loi qui lui paroît trop austère. se laisse entraîner, par le feu de son imanation, à de vaines difficultés, dont il se it un rempart contre la certitude, et n'appréhende rien tant que de s'éclairer. Cependant il a eu dans sa vie des accès de dévoon : et comme ils l'emportoient bien aulà de ce que la religion exige; pour ne lus s'exposer à ces transports inconsidérés, reste maintenant bien en deçà de ce qu'elle ommande. Il a pris au fond le plus mauvais parti; celui de ne plus réfléchir sur des

objets trop inquiétans pour lui; de ne plus compter avec lui-même; de vivre au jour le jour, sans gène et sans souci; de faire par intervalles quelques actes extérieurs de religion, pour ne pas rompre entièrement avec un Dieu qu'il redoute encore, et ne pas abjurer sans retour un culte, qu'il révère en secret lors même qu'il en plaisante et qu'il le contredit. A cela près, il vit comme si ce culte ne l'obligeoit à rien, comme s'il n'étoit, à tout prendre, qu'une affaire de bienséance. Le Chevalier est, pour le dire en un mot, un de ces hommes du monde très-aimables, mais très-dissipés, très-inconséquens, et qui, avec le meilleur fonds et l'ame la plus délicate et la plus sensible, sont de fort mauvais Chrétiens.

Vous concevez, mon père, combien son état m'intéresse, et combien il affecte M. de Valmont. Les sentimens d'estime et d'amitié que le Chevalier a pour lui, et qu'il porte jusqu'à une sorte d'enthousiasme, font désirer à mon mari de mettre à profit l'ascendant qu'il a sur son esprit, pour le ramener à une façon de penser plus sage et plus propre à le rendre heureux : mais ce n'est pas en l'éloignant qu'on peut se flatter d'y réussir. Aussi lui permettons-nous un libre accès dans la maison, en redoublant de pré-

cautions

cautions pour Julie, à qui l'habitude de le voir pourroit inspirer un secret penchant. Quoiqu'avec beaucoup de naïveté et de candeur, elle a des vues très-fines et un discernement exquis. Son jugement est aussi formé qu'il puisse l'être pour son âge. Les maximes que vous lui avez inculquées avec tant de soin, et que nous lui développons sans affectation dès que l'occasion s'en présente, forment dans son esprit un plan de conduite et de sagesse, qui la met en garde contre elle-même. C'est beaucoup, sans doute; mais ce n'est pas encore assez pour me rassurer. Elle a l'imagination très-vive, le cœur naturellement tendre, de la force et de la constance dans ses affections; tout dépend de la manière de les diriger. Autant ces dispositions nous offrent-elles un fonds inépuisable de richesses et les plus grandes ressources pour le bien; autant seroient-elles propres à nous alarmer, si Julie, oubliant un seul moment de veiller sur son cœur, y laissoit allumer le feu des passions. Aidez-nous, mon digne et respectable père, à consommer votre ouvrage. Ce ne sont pas de longues lettres que nous attendons de vous. Nous nous en rapportons à ma bonne amie de tous les détails qui vous concernent, et je me charge bien volontiers de faire, à

votre égard, presque tous les frais de la correspondance; mais du moins ne vous contentez pas de nous donner dans les lettres de notre chère Veymur quelques signes de vie *. Vous savez tout le cas que nous faisons de vos conseils : il est des circonstances, où un mot d'avis de votre part nous décideroit bien mieux que toutes les réflexions que nous pourrions faire.

LETTRE XII.

Du Marquis de Valmont à la Comtesse.

Tu me demandes des avis, ma fille; et je ne refuse pas de t'en donner : mais indépendamment des lumières que tu as acquises, quel fonds ne dois-tu pas faire maintenant sur celles de ton mari? Chère Émilie! que sa façon de penser est respectable, et que je lui sais gré de la conduite qu'il a tenue jusqu'ici! Lorsqu'il brave le crédit et la faveur, pour faire valoir les droits de l'honneur outragé; lorsqu'il se rend, à ses propres périls, le pro-

* Ceci est relatif à une lettre de Madame de Veymur que nous avons supprimée comme tant d'autres, et où il n'y avoit que quelques mots de la main du Marquis.

:ur de l'innocence, séduite par l'artifice ; ;u'en s'exposant lui-même, il conserve à e une famille ses biens, sa liberté, sa sû- ; tu trembles pour lui ? Tendre épouse, femme forte et vertueuse, ne crains, un si digne époux, que le poison des pérités et l'abus des grandeurs. Ce seroit buser sans doute, que de croire qu'elles sont données pour nous-mêmes, et non le soulagement et l'assistance des mal- :eux. Qu'il fasse donc constamment ce doit faire ; et toi, ma fille, n'oublie it la résolution que tu as formée de te trer aussi généreuse que lui. C'est à ces es sentimens que je reconnois Émilie. , ma fille ; que ton mari retombe, s'il le , dans la disgrâce ; qu'il éprouve des mal- 's plus réels que ceux qu'il a éprouvés u'ici ; il ne sera point à plaindre, tant n'aura rien perdu de ce qui le rend vrai- t grand. Si je ne le savois pas aussi armé re la séduction, qu'il l'est en effet ; ce que douterois le plus par rapport à lui, c'est le ctère, ce sont les charmes de la Vicom- , telle que tu me la peins dans ta lettre. s, quand il n'auroit pas son Émilie, il it assez fort, puisqu'il seroit défendu par eligion.

l'égard de Julie, si jeune encore, l'exem-

ple de Madame de Lausane n'est pas sans danger : cependant, ma fille, puisqu'il ne dépend pas de toi de l'y soustraire entièrement, puisqu'elle sera forcée tôt ou tard de vivre au milieu du monde, ne vaut-il pas autant que tu l'accoutumes par degrés à le voir tel qu'il est, pour en bien juger ! Deux écueils sont également à craindre pour une jeune personne, destinée à y paroître avec un certain éclat : celui d'être trop répandue, dès ses premières années, parmi ces femmes coquettes et frivoles, qui lui font prendre sans effort le ton du jour ; et celui de ne commencer à les connoître que du moment où, sortant d'entre les bras d'une mère, pour passer dans ceux d'un époux, elle se trouveroit exposée, au milieu d'elles, à la contagion des modes et des usages, des ridicules et des vices, sans avoir appris à s'en garantir. Si Julie n'avoit, pour toute société, que la Vicomtesse ou des femmes qui lui ressemblassent, sans doute elle risqueroit tout. Mais le soin que tu prends de l'environner sans cesse de celles qu'elle respecte le plus, de lui offrir en elles le spectacle des plus belles vertus, de former son jugement par des réflexions solides et par une comparaison exacte des modèles qu'elle doit suivre avec ceux qu'elle doit mépriser ; ce soin, ma fille, ne peut

que lui rendre utile un contraste aussi frappant.

Relativement au Chevalier de Lausane, quel plan dois-tu suivre? celui que les circonstances pourront te dicter. Étudie de plus en plus Julie; sonde la nature de ses sentimens les plus secrets; considère quel est le genre de mérite le plus propre à faire impression sur son cœur; attache-toi à bien connoître l'empire qu'elle peut prendre sur elle-même, et jusqu'à quel point la raison et la Religion peuvent l'aider à maîtriser ses penchans. Ce sont toutes ces nuances, si délicates, si difficiles à saisir, mais si importantes pour gouverner une ame toute neuve encore, qui légitimeront tes alarmes, ou qui te feront prendre, dans le caractère de ta fille, une juste confiance. Qu'elle ne soit pas sans bornes néanmoins; car la sagesse est d'une foible ressource, quand elle n'est pas éclairée par l'expérience et mûrie par les années. Étudie avec autant de soin le Chevalier. Ce que tu m'en as écrit, m'inspire, comme à toi, le plus tendre intérêt. Tout en lui m'annonce un naturel heureux, qui ne demande qu'à être formé par un ami tel que Valmont. Il mérite bien, par cela même, tout le zèle de ton mari; et je me repose sur lui des moyens qu'il doit employer pour le ramener

à la sagesse et à la Religion. Observe, de ton côté, comment il se comporte à l'égard de ta fille. L'idée de la Vicomtesse, toute folle qu'elle te paroît, n'est pas sans fondement; et je t'avoue que si le Chevalier devenoit un jour ce que je désirerois qu'il fût, je ne voudrois pas d'autre époux à Julie. Quel plus sûr moyen de réunir nos deux familles, que cette heureuse alliance ! Mais avec des vues si sages, approfondis celles de Lausane. Il est aisé de lire, dans une ame telle que la sienne, et d'y distinguer un sentiment pur et honnête, des passions qui, jusqu'ici, ont pu l'égarer. Adieu, ma fille; j'attends avec empressement toutes les nouvelles que tu auras à me donner; puissent-elles répondre à mes espérances !

LETTRE XIII.

De la Comtesse au Marquis.

J'ai différé, mon père, de vous écrire, pour avoir plus de choses intéressantes à vous apprendre. Les unes pourront affliger votre cœur; mais il en est d'autres qui lui feront éprouver la plus douce satisfaction.

Madame de Lausane n'a que trop réalisé

mes craintes, en fournissant chaque jour un nouvel exercice à la vertu de mon mari. Cette jeune femme, si remplie d'attraits, mais si ardente, si vive et si légère, s'est passionnée pour le Comte. Peu capable de ménagemens, ses sentimens ne sont plus un mystère. Elle les déguisoit dans les premiers tems, sous les dehors de l'estime et de la confiance, pour mieux séduire Valmont. Elle avoit sans cesse de nouveaux conseils à lui demander. Faisant naître à son gré des circonstances toujours plus embarrassantes et plus critiques, se servant adroitement des prétextes que lui fournissoient la conduite et les infidélités du Vicomte, affectant toutes les vertus qu'elle croyoit les plus propres à lui concilier le cœur de mon époux, elle prenoit à ses yeux toutes les formes; elle employoit les expressions les plus naïves d'une amitié tendre et ingénue. Valmont se défioit trop de ses artifices et de ses charmes, pour s'y laisser surprendre; il se défioit encore plus de lui-même. Jamais il ne l'entretenoit qu'en ma présence, quels que fussent les secrets dont elle vouloit lui faire part, et les avis qu'il croyoit avoir à lui donner. Pour tout ce qui concerne l'intérieur d'une maison, lui disoit-il quelquefois, vous puiserez dans Madame de Valmont des lumières beau-

coup plus sûres que les miennes. Je n'ai d'ailleurs rien de secret pour elle, comme elle n'a rien de caché pour moi. Tant de réserve ne faisoit qu'irriter sa passion. Elle prit enfin le parti de ne plus se contraindre. Elle se rencontroit par-tout sur les pas de mon mari. A la faveur de son rang et de son crédit, elle savoit se ménager un accès dans toutes les sociétés où on avoit coutume de le voir. Elle profitoit de mon absence et de toutes les occasions favorables, pour lui faire les aveux les plus flatteurs. Le Comte feignant toujours de ne pas l'entendre, elle se détermina à lui écrire. Je ne puis vous rapporter les termes de sa lettre : tout ce que je sais, c'est qu'un jour que nous étions seuls, Valmont la lui a remise devant moi, en la conjurant de ne plus lui en écrire de semblables. Ce seroit bien en vain, Madame, lui a-t-il dit, que je voudrois taire devant ma femme les sentimens dont cette lettre est remplie : vous les rendez trop publics pour que personne puisse les ignorer. Permettez-moi cependant de vous faire faire quelques réflexions, puisqu'aussi bien vous m'y contraignez. Vous savez que mon cœur est à Émilie ; de quel droit prétendriez-vous le lui dérober ? Je vous ai entendu plus d'une fois vous plaindre des *infidélités* de votre mari ; combien plus n'au-

.- il pas à se plaindre de vous, si vous l'i-
iez? Et quels que soient ses torts en effet,
ıvez-vous penser que toutes choses, à cet
rd, soient absolument égales entre vous*?
.ujourd'hui les mœurs sont si dépravées
: tout semble permis, croyez-vous cepen-
ıt qu'on regarde du même œil une femme
se respecte elle-même et celle qui ne res-
:te plus rien? Dans un certain monde,
veugle et si corrompu qu'il soit, l'honneur
ne femme sans reproche n'est-il plus un
n, et le monde lui-même, si indulgent
ır le crime, ne fait-il pas encore une loi
bienséances? Une conscience pure et
nquille n'est-elle d'aucun prix? Vous
yez à la Religion; vous méprisez même,
:o un juste fondemeut, ces femmes pré-
dues philosophes, qui se font un faux
ıneur de protéger une secte d'hommes si
ı sages, et de se rendre l'écho de leurs bi-
res et monstrueuses opinions: mais la Re-
on se borne-t-elle à régler notre croyance?
devons-nous pas trembler de la contre-
e par nos mœurs? Il semble, Madame,
ə ce ne seroit point à moi à vous tenir un
:eil langage; et dans la classe ordinaire
ı esprits licencieux et frivoles, il n'auroit

Voyez ce qu'a si bien dit Rousseau sur ce sujet; di-
ıus, T. II, p. 89 et suivantes.

d'autre effet, j'en conviens, que celui de me rendre souverainement ridicule. Mais accoutumé à mépriser également leurs critiques et leurs éloges, j'ai cru devoir vous parler le langage de la vérité, en faisant usage, pour votre propre intérêt, du droit que vous m'en avez donné.

Pendant que le Comte s'exprimoit ainsi, je vous avouerai, mon père, qu'en admirant le courage et la sagesse de Valmont, je souffrois cruellement pour Madame de Lausane. Je ne pouvois jeter quelques regards sur elle sans lire, dans ses yeux et dans tout son maintien, sa confusion et son embarras. Mon cœur s'ouvroit, en sa faveur, à la tendresse et à la pitié, quoique, dans la situation où je la voyois, rougissant, pâlissant tour à tour, tremblante, incertaine, suspendue, entre le dépit et l'amour, jamais peut-être elle ne m'ait paru si remplie de charmes, si dangereuse et si aimable. Il se fit entre nous un long silence. Je ne savois que lui dire; elle n'avoit pas la force de parler. Je pris enfin ses belles mains entre les miennes: Madame, lui dis-je, soyez ma sœur, mon amie. Sachez gré à mon mari des avis qu'il vous donne; fuyez-le, et transportez, s'il se peut, à son épouse, tout l'attachement que vous ressentez pour lui..... Le fuir! reprit-elle; le pour-

rai-je ? Ah ! qu'il vous est aisé de me donner des conseils ; mais que votre sagesse à tous deux est cruelle !... Monsieur, ajouta-t-elle, en s'adressant à Valmont, souffrez du moins que je m'accoutume par degrés à ne plus vous voir ; et permettez-moi, l'un et l'autre, de vous importuner quelquefois. Vous honorerez ma femme, répondit le Comte ; mais ce sera donc moi qui vous fuirai : d'ailleurs, Madame, le public a les yeux sur vous. Votre mari lui-même s'offenseroit avec raison de visites trop assidues. Ma fille est presque toujours avec sa mère ; et vous vous observez si peu, que votre exemple ne peut être une leçon pour elle. Souffrez que Madame de Valmont aille vous voir. Barbare, s'écria la Vicomtesse, vous voulez que je vous haïsse autant que vous hait mon mari ; vous osez presque me défendre l'entrée de votre maison. Non, madame, repris-je à l'instant, effrayée des suites que pouvoit entraîner son dépit ; non, je vous reverrai toujours avec la plus tendre amitié et le plus vif intérêt. Si votre honneur et votre repos étoient moins chers à mon époux, il ne vous parleroit pas ainsi. Mais je vous le demande ; si, dans toute autre que moi, vous aviez une rivale, si une autre femme à la Cour avoit les mêmes sentimens que vous, pourriez-vous blâmer

la conduite de M. de Valmont? A cette question, la Vicomtesse resta interdite. Après un moment de trouble et d'incertitude : Que vous êtes séduisante, me dit-elle! Mais après tout, vous êtes moins inhumaine que votre mari. Laissez-moi donc apprendre de vous à triompher de mon propre cœur. A ces mots, elle se leva ; mon mari fut contraint de lui donner la main pour descendre, et elle le fixa de nouveau avec des yeux si tendres, qu'elle nous laissa persuadés que de pareilles leçons ne la corrigeroient pas. Ah ! qu'il est malheureux, pour une femme bien née, de se laisser ainsi aveugler par sa passion, et de se trouver réduite à oublier tout ce qu'elle se doit à elle-même !

Depuis ce moment, le Comte évite avec le plus grand soin de la rencontrer. Elle vient cependant aux heures où elle croit le trouver ; mais il fait si bien qu'il n'y est jamais pour elle. Ce sera bientôt une ennemie de plus, et l'ennemie la plus à craindre. Que ne peut en effet dans une femme l'amour méprisé, lorsqu'il se change en fureur ?

Mes craintes se sont au moins dissipées par rapport à Julie ; et je n'ai, à son égard, que les choses les plus satisfaisantes à vous dire. Vous savez, mon père, que son espèce d'attachement pour Madame de Lausane me fai-

›it trembler. Je craignois que ce sentiment eu réfléchi n'influât par la suite sur sa maière de penser, n'affoiblît ses principes, et ı'altérât insensiblement ce sens droit, cette agesse de discernement qu'elle fait paroîre. Julie m'a heureusement détrompée. Dès ıue la Vicomtesse a fait éclater avec trop peu de ménagement sa passion pour Valmont, ma fille s'est refroidie par degrés, et n'a plus montré, à son égard, qu'une sorte d'indifférence. Je lui en ai demandé la raison, dans un moment où, causant ensemble en toute liberté, j'admirois en elle ce mèlange singulier de finesse et de naïveté que vous lui connoissez. Elle m'a répondu, avec sa franchise ordinaire : Tant que Madame de Lausane ne m'a paru qu'enjouée, et même un peu légère, je lui ai fait grâce de sa légèreté, en faveur de la confiance qu'elle sembloit vous témoigner, ainsi qu'à mon papa, et des agrémens qu'elle sait répandre dans son langage et dans ses manières : mais je n'ai pas tardé à m'appercevoir qu'elle mettoit trop d'art dans toute sa conduite, et pas assez de décence. Elle aime mon cher papa ; et il n'a pas tenu à elle qu'elle n'en fût aimée. Elle connoissoit bien peu les avantages que vous avez sur elle, et ce qu'elle doit à son mari. Mais si mon papa avoit été de caractère

à se laisser surprendre, elle auroit donc été la cause de votre malheur; et après tout, elle se seroit rendue malheureuse elle-même. Car enfin, tout ceci m'a fait naître bien des réflexions, et m'a rappelé toutes celles que mon grand papa m'avoit fait faire. N'est-il pas vrai, ma chère maman, qu'une femme qui oublie son devoir, et qui, par-là même se rend méprisable, ne peut pas être aimée long-tems! On doit s'en dégoûter aussi facilement qu'on a pu l'aimer; et il ne lui reste plus alors qu'à dévorer sa honte et son chagrin. Ajoutez à cela que sa honte devient publique; est si elle n'a pas rougi de s'afficher elle-même, elle a du moins furieusement à rougir de se voir abandonnée. Pour moi, je sens que j'en mourrois de dépit.

Mais, ma fille, lui ai-je dit, que penserois-tu d'une femme, qui, sauvant les apparences, ménageroit tellement sa passion, qu'elle épargneroit aux autres le scandale, et s'épargneroit à elle-même l'opprobre et le mépris qu'entraîne le défaut de conduite? J'entends, ma chère maman, reprit Julie; vous ne me demandez pas, si, au scandale près, cette femme seroit également coupable; la réponse est toute simple: mais vous me demandez, si elle seroit également à plaindre. Hélas! oui; elle le seroit beaucoup. Sans nous au-

ter sur le mécontentement qu'elle auroit
'elle-même, n'est-il pas vrai, que, pour
endre son intrigue secrète, elle sera tou-
ours forcée de se confier à quelqu'un ? elle
ura beau se mettre en garde contre la cu-
iosité naturelle des gens qui l'environnent,
e qui est déjà pour elle une source d'inquié-
udes, il faudra bien qu'elle fasse entrer
quelqu'un dans son secret : c'est une femme
le chambre, par exemple ; mais qui l'assu-
rera que cette femme, qui est capable de
rahir sa conscience, n'est pas également
capable de trahir, par crainte ou par inté-
rêt, le secret qu'elle lui confie ? D'ailleurs,
en s'en remettant à la discrétion d'une do-
mestique ou de toute autre personne, elle
se met dans sa dépendance, et n'est-ce pas,
maman, qu'il n'y a rien de si triste, que de
dépendre de quelqu'un dans la vue de faire
le mal plus librement ? O qu'il est bien plus
sage de respecter son honneur, son devoir,
et d'aimer tendrement son mari ! Aussi, ma
chère maman, j'espère bien que celui que
vous me donnerez, aura assez de mérite
pour que je n'aye pas trop de violence à me
faire pour l'aimer. — Nous ferons en sorte,
ma fille, de ne pas tromper ton espoir. Mais
dis-moi sur cela tout ce que tu penses. Tu
sais combien ton bonheur nous est cher ; quel

que fût ton mari, tu conviens qu'il seroit de ton devoir de l'aimer, et tu sens assez que nous ne voudrions pas te rendre ce devoir pénible. Quelles seroient donc les qualités que tu désirerois en lui, pour qu'il ne t'en coûtât rien de lui être attachée? T'es-tu formé en ce genre quelque modèle de perfection?—Oh! non, maman, mon grand papa m'a si bien dit qu'il falloit se mettre en garde contre son imagination, que pour toutes ces choses-là je ne veux rien imaginer. Vous concevez, ma chère maman..... je me ferois un modèle; et si, après cela, je trouvois quelqu'un qui me parût en approcher, je pourrois m'y attacher insensiblement avant qu'il fût mon mari, et s'il ne le devenoit jamais, premièrement, j'aurois mal fait de m'y attacher, et de plus, je serois malheureuse. J'attends donc que vous choisissiez pour moi, puisque vous savez mieux que moi l'époux qu'il me faut; il sera tems ensuite de l'aimer. — Tu as bien retenu, ma chère enfant, les leçons de ton grand-père, et tu m'en deviendrois plus chère encore, si tu pouvois me l'être davantage. Mais, sans que tu te sois formé précisément un modèle, tu pourrois bien me dire, à peu près, quel est le genre de mérite qui seroit le plus propre à t'intéresser. — Eh bien, maman, je

voudrois qu'il eût une belle physionomie, comme celle de mon papa. — Tu voudrois donc un bel homme? — Ah! vous êtes méchante, ma petite maman; ce n'est pas-là ce que je dis. Il y a tant de beaux hommes qui ne sont capables que de rendre une femme malheureuse, comme M. le Duc de...... par exemple. — Il ne faut pas nommer, ma fille. — Oh! maman, c'est entre nous. — Eh bien, tu voudrois une belle physionomie? — Oui; c'est-à-dire, une physionomie ouverte, prévenante, et qui annonçât une belle ame. — Que dirois-tu de celle du Chevalier? — De mon jeune frère? — Non, non, de celle du Chevalier de Lausane, par exemple. — Ah! maman, il ne faut pas nommer. — Ah! petite fille! — Bon, bon, petite fille, à près de quinze ans! N'est-ce pas, maman, qu'à mon âge, on n'est plus un enfant? — Pas trop assurément. Mais la physionomie du Chevalier? — Elle me reviendroit assez; il a un air noble, affable, point avantageux; il a l'air de penser finement: mais il n'a point encore assez de justesse dans l'esprit; et j'en juge par la manière de penser de mon papa. Ce qui m'en plaît, c'est qu'il ne tient point à ses idées. — Tu veux donc une physionomie qui annonce une ame noble? — Oui, je veux de la no-

blesse dans les sentimens, un esprit juste, beaucoup de Religion ; car c'est tout cela qui fait qu'on agit bien, et qu'on rend une femme heureuse. Ah ! que j'aurois aimé un homme comme mon cher papa ! — Mais si la folie qui passoit il y a quelque tems par la tête de la Vicomtesse de Lausane eût été dans le cas de se réaliser, et qu'on t'eût proposé le Chevalier ? — Vous voyez bien, ma petite maman, qu'il n'a pas assez de Religion ; et c'est ce qui fait qu'il n'a pas l'esprit juste. Avec des hommes tels que ceux-là, il me semble qu'on ne peut compter sur rien. Eh ! qui sait d'ailleurs si je ne viendrois pas à penser comme lui ? — Tu as raison, ma fille, lui ai-je dit en l'embrassant de tout mon cœur ; et je te promets, que nous ne te donnerons jamais un mari sans t'avoir consultée.

Voilà, mon père, une grande conversation entre ma fille et moi. Je n'ai pas craint de vous la rapporter toute entière ; parce qu'elle vous fera connoître, comme à moi, les sentimens et le cœur de Julie. Cette aimable enfant ne m'inquiète plus. Elle a trop bien profité de vos avis et des exemples de son père, pour que je ne me repose pas, sur sa sagesse, des dispositions où nous devons toujours désirer qu'elle soit. Il ne me

este plus qu'à vous instruire de celles du hevalier; et comme j'ai encore besoin de uelques éclaircissemens, permettez-moi e remettre à une autre lettre cet article i intéressant.

LETTRE XIV.

De la même.

J'AI eu tant d'occasions d'étudier à son tour le Chevalier de Lausane, je l'ai observé avec tant de soin, que l'état de son cœur n'est plus un mystère pour moi. Il aime Julie plus qu'il ne le croit lui-même, et il devient de jour en jour plus digne d'elle. Ses sentimens n'ont pris une sorte de consistance, si je puis parler ainsi, qu'en passant par des degrès presque insensibles. Dans les premiers tems de sa liaison avec mon mari, ivré à toute la fougue de ses passions, il n'avoit d'ardeur que pour le plaisir; des amours sans discernemens et sans choix, de criminelles intrigues, dont il se lassoit presque aussitôt qu'il les avoit formées, amusoient son loisir, étouffoient en lui ce naturel heureux qui ne demandoit qu'à se dévelop-

per, et lui donnoient ce caractère indécis, cet esprit souvent faux et volage qu'il faisoit paroître. Il vit Julie comme un enfant aimable, et ne se douta point des impressions qu'elle pouvoit faire sur son cœur. Son respect; son attachement pour mon mari ne lui permettoient pas de prendre, vis-à-vis de sa fille, le ton de la galanterie, que d'ailleurs elle ne lui eût pas souffert plus que nous. Il se contentoit de converser avec elle, comme avec une jeune personne sans conséquence; et s'étonnoit cependant de ce rare assemblage de simplicité et de finesse qui brilloient dans ses reparties, ainsi que de la justesse de ses idées. Julie, sans qu'il s'en apperçût, l'accoutumoit à penser, et les réflexions que mon mari lui suggéroit l'ont enfin accoutumé à penser juste. Dès qu'il a pu, par des entretiens réitérés, qui devenoient de jour en jour plus sérieux et plus graves, s'assurer du mérite de Julie, je l'ai vu aussi devenir plus timide, et plus circonspect. A un air d'estime et de bienveillance ont succédé les plus grands égards et le ton de l'admiration et du respect. Je le surprenois quelquefois les yeux fixés sur ma fille, et dans l'attitude d'un homme qui rêve et qui contemple. Julie levoit-elle les yeux? il détournoit les siens et paroissoit interdit

distrait. S'il lui arrivoit, en conversant
›c mon mari, de tenir quelque propos peu
léchi, il la regardoit à l'instant, et rou-
soit. Si elle paroissoit avoir fait quelque
.ention à ses discours légers, il se repre-
it, s'embarrassoit, et rougissoit encore.
aintenant s'il lui adresse la parole, ce qu'il
mble toujours avoir envie de faire, et ce
'il ne fait néanmoins que très-rarement;
n'est jamais sans cet air de trouble et
embarras, qui le trahit en dépit de lui-
ême. Il étoit autrefois vif, étourdi, sur-
ut vis-à-vis des femmes, qu'il agaçoit sans
sse, et qu'il traitoit assez cavalièrement;
ıjourd'hui il est froid vis-à-vis de toutes,
oli, mais réservé, et n'a d'attention un peu
arquée que pour Julie, sans même pré-
ndre en avoir. Ainsi, mon père, autant il
étoit montré jusqu'ici peu susceptible d'un
ttachement délicat et sincère, autant il a
ris tous les caractères d'un amour tendre,
onnête, respectuenx, et qui ne ressemble
n rien aux folles passions qui l'avoient
garé.

Le Comte n'a pas tardé à deviner son se-
ret, et n'en a pas été effrayé. Si quelque
hose, me disoit-il, est capable de ramener
e Chevalier à une conduite plus sage, et de
ui faire prendre de meilleurs principes,

c'est la pureté des sentimens qu'il
pour Julie. Ce n'est pas seulement
beauté qu'il est épris, c'est sur-tout d
lités vraiment estimables qu'il décou
elle ; c'est de sa sagesse, de son di
ment, de sa candeur, de son aimab
plicité. Je remarque avec joie, que la
de l'ame est dans Julie le plus puiss
tous ses attraits. Celui-là seul lui att
pour toujours le Chevalier. En la com
à tout ce qu'il a cru aimer jusqu'ici,
gira des penchans qui l'ont rendu vici
inconséquent. Il viendra à aimer la v
la vertu ; et si, comme j'aime à m'en
il devient un jour tout ce qu'il doit êtr
fixer mon choix, je n'aurai pas de
plus doux que celui de le donner pour
a ma fille.

Le croiriez-vous, mon père? ce qu
mari ne faisoit encore qu'espérer, s'e
réalisé en partie. Le Chevalier de La
n'est plus le même homme ; et c'est n
ses secrètes dispositions qu'aux soins
mitié, et au zèle de Valmont, qu'il d
heureux changement. Pour ne vous
rien à désirer sur cet objet, je vais vo
mettre sous les yeux comme un pré
ses entretiens avec le Comte, tels que
avois retenus, et tels que je les ai écrit

. l'instant où je sortois de les entendre *.
; y verrez comment il a passé, d'une
. de penser très-peu réfléchie, très-peu
, aux principes les plus propres à le ren-
olidement et constamment vertueux.
vous avoue, disoit-il un jour à Val-
:, que votre exemple m'impose. Depuis
reux moment qui m'a si bien appris à
connoître, et qui a triomphé de tous
ressentimens, je n'apperçois en vous
ne manière d'agir toujours uniforme;
n systême suivi, de raison, de conduite,
vertu, que je ne puis m'empêcher d'ad-
r; qu'un plan de religion, qui sert de
: et de mobile à toutes vos actions (1).
ois que dans les occasions les plus cri-
s vous ne vous déconcertez jamais, que
ne donnez aucun signe de foiblesse,
u'il seroit si naturel d'être foible et de
lier soi-même; je vois qu'avec un ca-
re qui a dû être vif, bouillant, em-
é, et qui en effet l'a été beaucoup, vous

n a cru devoir ne rien retrancher de ces entretiens,
ne rapport qu'ils pussent avoir avec ce qui a été dit
es volumes précédens. Les objets, plus rapprochés,
résentés sous un autre jour, qui convient mieux à
mmes du caractère du Chevalier de Lausane; c'est-
, à ceux qui, dans un certain monde, forment la
la plus nombreuse, et qu'il importe le plus d'é-
r.

conservez une ame libre, tranquille, et que vous prenez sur vous tout l'empire qu'il est possible d'y prendre; qu'avec un cœur très-susceptible de passions, il semble que vous n'en ayez aucune, tant vous apportez d'attention et de soin à les réprimer. D'où vous vient cette force, et comment faites-vous?

Je n'ai pas, répondit Valmont, tout le mérite que vous voulez bien me prêter. Il s'en faut que je sois exempt de foiblesse; et plus je m'étudie, plus je sens qu'après tout le travail que j'ai fait sur moi, il m'en reste encore plus à faire. Mais si j'ai quelque force, c'est la religion même qui me la donne; et je ne vois pas où l'on peut en trouver loin d'elle.

La Religion! reprit le Chevalier: elle est belle dans la spéculation; mais dans la pratique, quel est l'homme qui peut la suivre? Celui qui la croit, cher Lausane, et dont la croyance est une affaire, non de routine, de préjugé, mais de sentiment et de conviction. — Cette conviction, cette persuasion intime, on ne se la donne pas. — Non, mon ami; mais on la demande à celui à qui il appartient de nous la donner. On cherche d'ailleurs à se rendre digne de son secours et de sa lumière, par la préparation du cœur, par l'étude, par la réflexion; et

cette croyance ferme et sûre, on l'ob-
nt enfin. — En attendant qu'on l'ait ob-
ue, faudra-t-il se priver de tous les plai-
, se condamner à des lectures sèches et
traites, se livrer à des méditations pro-
des, dont tout le résultat est de jeter
trouble dans l'ame et de nous empêcher
jouir tranquillement des douceurs de la
? Ce qui m'étonne, est, que vous ayez
, si jeune encore, vous occuper d'objets
érieux, et qui, après tout, ne sont propres
à faire germer sous nos pas la tristesse
l'ennui. — Et moi, Chevalier, ce qui
étonne, à bien plus juste titre, est que
us soyez si indifférent sur ce qui tient
vos plus chers intérêts. Êtes-vous bien
uré qu'il n'y ait point d'autre vie que celle
? — A Dieu ne plaise; mais je tire parti
plus que je peux du moment présent,
je ne m'inquiète point de l'avenir. —
ais s'il y en a un, il sera présent un jour;
quels regrets n'éprouverez-vous point alors
ne vous en être pas occupé! Quels re-
ets sur-tout, dans le cas où vous vien-
iez à reconnoître, mais trop tard, que
tre état en bien ou en mal devoit dépendre
ur toujours du parti que vous prendriez
-bas, et de l'usage que vous feriez de la
e! Eh, après tout que diriez-vous, si, en

comparant votre situation avec la mienne, vous veniez à découvrir, que même dans ce monde, en usant avec modération des plaisirs permis, en me refusant ceux que la religion et la raison me défendent, par ma manière de penser, j'ai été, à tout prendre, plus heureux que vous? — Quoi! en vous combattant à chaque instant vous-même, tandis qu'il ne m'en coûte à moi, que de me laisser aller? — Oui, par exemple, à des transports de colère, qui vous mettent hors de vous, et pour un accès de délire, pour un moment d'emportement et de vengeance, vous préparent des jours et quelquefois des années de repentir; à des désirs effrénés, qui vous inquiètent, vous agitent, vous tourmentent pendant long-tems, et ne vous donnent, lors même qu'ils sont satisfaits, que la moindre partie de ce qu'ils vous avoient promis; à des passions favorites, à des genres de plaisirs, qui vous suscitent des inimitiés, des querelles, un mal-aise intérieur, des dégoûts, des remords, si, avec un cœur aussi bon que l'est le vôtre, vous faites quelque retour sur vous et sur les maux que vous causez..... Pardonnez, Chevalier; c'est parce que je vous aime que je vous parle avec tant de franchise : et de plus vous me l'avez permis. Dites-moi donc, cher Lau-

sane, en suivant ainsi vos passions, êtes-vous un être bien fortuné ? — Non ; mais pouvez-vous l'être beaucoup plus en leur résistant ? — Oui, mon ami, tel est l'avantage que j'ai sur vous. Je combats quelque tems ; mais je goûte à longs traits le plaisir de m'être vaincu. Insensiblement les combats deviennent plus rares et moins pénibles. Les passions, qui ne disent jamais *c'est assez* quand on les écoute, qui prennent toujours de nouvelles forces dès qu'on s'y livre, s'affoiblissent par degrés lorsqu'on les réprime, et nous laissent jouir enfin du contentement et de la paix. Ne disiez-vous pas, il n'y a qu'un instant, qu'avec un caractère naturellement vif, ardent, et même autrefois bouillant et emporté, je ne vous laissois appercevoir aujourd'hui qu'une ame libre et tranquille ? Eh bien, mon ami, cette égalité d'ame, cette tranquillité, cette liberté, ne sont-elles pas un fruit bien précieux et une assez douce récompense des combats qu'on s'est livrés, et des victoires qu'on a remportées sur soi-même ? — O Valmont, soyez donc heureux ; pour moi, j'aurois trop à faire, si je voulois travailler aussi sérieusement que vous à le devenir. — Pas tant que vous le pensez, répondit Valmont au Chevalier, qui se disposoit à se retirer ; mais

faites-y attention, cher Lausane, le bo
heur mérite bien qu'on ne s'effraye pas
ce qu'il doit nous en coûter pour l'obtenir (

Ainsi finit ce premier entretien, qui p
de tems après fut suivi d'un autre non moi
intéressant. Mon mari faisoit la guerre
Chevalier sur sa légèreté et son peu de pr
cipes : Comment pouvez-vous vous acc
tumer, lui disoit-il, à être sans cesse en c
tradiction avec vous-même; à faire un a
de religion, que vous démentez l'instant d
près; à parler dans de certains momens co
me si vous pensiez en Chrétien fidèle,
presque au même instant, comme si vc
croyiez à peine en Dieu, ou que tout cu
lui fût égal? C'est qu'à dire vrai, je ne s
que croire, repartit le Chevalier; et que
ne serois pas fâché que tout cela fût à p
près indifférent. J'aime votre franchise,
dit Valmont; mais, mon ami, vos dés
n'ôtent rien à la nature des choses, et i
mettent rien. Ce que vous voudriez qu'el
fussent, ne fera pas qu'elles soient aut
ment qu'elles ne sont; et ne vaudroit-il
mieux les voir en elles-mêmes, et y acco
moder votre façon de penser, que de r
quer de vous tromper en ne les voyant q
d'après vos dispositions? — Je ne me trom
pas; je ne nie rien, je n'affirme rien.

laisse chacun penser comme il lui plaît ; je suis même assez porté à penser tout comme on voudra, pourvu qu'on m'épargne la peine d'y réfléchir et de penser par moi-même. — Quoi, Chevalier, cette indolence vous flatte et vous rassure ! Mais est-elle d'un esprit raisonnable ? Suffit-il de ne rien nier, de ne rien affirmer, pour faire un légitime usage de sa raison ? La vérité se contente-t-elle d'un pareil hommage ? et n'y a-t-il rien à craindre pour vous de l'avoir négligée ou de l'avoir méconnue ? Vous ne niez rien, vous n'affirmez rien ! et je vous vois nier tour à tour ou affirmer les deux contraires. Sont-ils tous deux vrais ? et n'importe-t-il en aucune manière, que vous les confondiez l'un avec l'autre ? Vous avez l'esprit orné de connoissances précieuses, et que vous n'avez pas acquises sans réflexion : je vous ai vu porter de la pénétration, et une sorte de profondeur, dans des sciences, sur lesquelles plus d'une fois j'ai rendu justice à vos lumières. Votre esprit ne sera-t-il paresseux que sur des objets qui sont de la première nécessité pour vous ? — Mais Dieu s'embarrasse-t-il de notre façon de penser ? Ici on croit d'une manière ; là on croit d'une autre : damnera-t-il les hommes pour des opinions ? — Eh s'il les a faits pour la vé-

rité; s'il les a créés pour le connoître e
pour lui rendre l'hommage qui lui est dû
s'il a daigné les instruire par la voix de l
raison, de la conscience, et de la religion
si leur culte, leurs mœurs, leurs mérit
les plus vrais tiennent à leurs opinions, ou
pour mieux dire, aux enseignemens qu
leur a donnés; si, pour ne pas faire atte
tion aux clartés qu'il nous présente, on l'o
trage par des cultes bizarres, sacrilège
ou par une coupable indifférence; croye
vous que, dans toutes ces suppositions, Di
s'embarrasse peu de notre manière de pens
et que toute croyance, tout culte, soit ég
pour le Dieu de sainteté, de sagesse, et
vérité? — Ne pourroit-on pas s'en tenir
moins à ce que la simple raison dicte ég
lement à tous les hommes? — Tel est
partie, cher Lausane, le langage que je t
nois autrefois. Mais, m'a-t-on répondu alo
cette raison leur suffit-elle? Les lumiè
qu'ils en reçoivent sont-elles assez clai
et assez précises? Aujourd'hui encore, ce
qui ne veulent point d'autre guide, savent
au juste à quoi s'en tenir, et s'accordent
entre eux et avec eux-mêmes? La rais
toute seule ne ramène-t-elle pas un esp
droit et sensé au besoin d'une autorité? I
prétendus Sages, qui, au sein du Christ

nisme, se donnent pour les partisans de la seule loi naturelle, ont-ils bien la force de la suivre? restent-ils dans un point fixe et déterminé? ne retombent-ils pas insensiblement dans l'indifférence pour tout culte, et ne vont-ils pas se perdre presque infailliblement dans le matérialisme? Quoi qu'il en soit de leurs sentimens et de leur conduite, si Dieu nous a dicté lui-même ce que nous devons croire et pratiquer pour l'honorer et pour lui plaire, nous est-il libre de le servir à notre manière, et de ne croire que ce que nous voudrons? — Mais encore une fois, Dieu ne nous a pas créés pour nous rendre malheureux. — Que conclure de là, cher Lausane? Dieu vous a créé pour le bonheur, j'en conviens: cette bonté infinie, qui fait partie de son essence, ne vous permet pas d'en douter; et il s'en est expliqué lui-même assez clairement au fond de votre cœur, par cette pente invincible qu'il vous a donnée pour la félicité. Mais ne vous a-t-il pas aussi créé libre? et dès-lors n'a-t-il pas pu vouloir que le bonheur fût le prix de votre obéissance? N'a-t-il pas dû attacher, par un juste châtiment, à la révolte de votre esprit, aux déréglemens de votre cœur, une destinée toute contraire? et si, malgré les lumières et les secours qu'il

vous présente, vous vous obstiniez à lui être infidèle, vous croiriez-vous en droit de lui imputer vos malheurs? — Non; vous commencez à m'inquiéter, et je sens combien les questions que vous me faites sont pressantes. Laissez-moi, je vous en conjure, le tems d'y réfléchir.

Quelques jours après, Valmont reprit l'entretien où ils l'avoient laissé. Eh bien, dit-il au Chevalier, où en êtes-vous de vos réflexions? — Pas bien avancé. J'ai craint que cela ne me menât trop loin. — Eh! à quoi cela pourroit-il vous mener, qu'à être plus sage et plus heureux? Pensez-vous que la vérité et le bonheur soient incompatibles? Quant à moi, je crois que l'une est nécessairement faite pour nous conduire à l'autre. — Je le crois comme vous; mais il y a des vérités qui contrarient trop nos penchans, pour qu'on soit bien tenté de s'en occuper. Il faudroit ne pas vivre au milieu du monde, pour pouvoir penser juste sur certains objets, et agir conséquemment. C'est, je vous l'avoue, ce qui, plusieurs fois dans ma vie, m'a donné de si grands désirs de retraite: j'y ai passé, par intervalles, des semaines entières; mais je ne suis pas né pour la solitude, et cependant, je jugerois volontiers que, pour se conduire selon l'esprit de la Religion, il faudroit

e en anachorète. — Vous vous trompez,
sane, et c'est la peine qu'il vous en coû-
it à vous convaincre, qui vous fait regar-
la pratique de la Religion et de la vertu
me impossible au milieu du monde. Une
ive qu'elle ne l'est pas, c'est l'exemple de
x qui vivent chrétiennement. — Le nom-
en est si petit! — Pas autant qu'il le pa-
; et je vois, en y regardant de plus près,
l n'y a point de situation si critique, de
re de vie si assujettissant, qui ne nous
ente des modèles propres à nous exciter
à nous confondre. Quand toutefois le
ibre des hommes vertueux seroit aussi
t que vous vous l'imaginez, il réclameroit
tre la lâcheté de ceux qui refusent de le
enir, et prouveroit toujours qu'il est in-
ié de se perdre avec la foule, quand on
t se sauver avec les vrais sages. Mais, cher
isane, ce qui nous égare sur les pas de la
titude, ce ne sont pas seulement les pas-
s; c'est, comme vous venez d'en conve-
, la paresse de penser, la crainte de réflé-
· trop sérieusement: et de là le défaut de
icipes, une croyance mal assurée, et
ne, tout en se disant Chrétien, une sorte
crédulité. S'il y a tant d'hommes foibles
icieux au sein du Christianisme, je vous
déjà dit, il faut s'en prendre au défaut de

persuasion. Il n'y a rien dont une foi vive
nous rendît capables; et il me paroîtroit au
difficile, à celui qui est vivement pénétré
la divinité de la Religion Chrétienne, et
toutes les vérités qu'elle nous enseigne,
prendre le parti du vice et de s'y tenir, qu
vous le paroît d'embrasser constammen
dans un certain monde, la pratique de
vertu. — J'ai prié avec plus de ferveur, d
puis notre premier entretien, et je n'en s
pas mieux disposé. — Il ne faut pas vous l
ser; les dons les plus précieux ne s'accorde
qu'à la persévérance. La vérité mérite bi
aussi que vous ne vous borniez pas à l'app
ler par vos voeux et par vos prières; mais q
vous alliez au devant d'elle, que vous la ch
chiez, que vous fassiez des efforts pour
trouver. Voudriez-vous lire l'extrait que j
fait pour vous des lettres que mon père n
écrites dans le tems où je m'étois égaré? J
tois, avant qu'il m'éclairât, plus incrédu
que vous ne l'êtes. Il n'est question, apr
tout, que d'affermir en vous la foi qui y
trop vague et trop incertaine. Pour moi, j
vois eu le malheur de la perdre, sans qu'il n
restât aucun désir de la recouvrer. — E
Valmont, pourquoi avez-vous tant tard
— Parce que vous ne me paroissiez pas ass
préparé. Vous n'aviez nulle idée de chang

t; vous aimiez les ténèbres où vous étiez
gé; le moindre travail, la moindre étude,
enre de religion, vous effrayoit. Ce n'est
après tout, qu'elle demande de grandes
ssions et des recherches bien épineuses.
a des preuves qui sont à la portée de tous,
ne faut qu'un cœur droit pour s'y rendre.
ourquoi donc y a-t-il aujourd'hui tant d'in-
ules? — Pourquoi? parce que des hommes
s et emportés par l'amour de la singula-
ont voulu se frayer une route nouvelle,
'on s'est fait un faux honneur de les sui-
3).» Comment pouvez-vous croire, disoit
Sauveur des hommes, à quelques faux
ges de son tems, vous qui vous empressez
recevoir de la gloire les uns des autres,
qui ne cherchez pas la gloire qui vient
Dieu seul * «? Un autre germe d'incré-
té, c'est la corruption des mœurs. Plus
s'altèrent, plus il est naturel que le
bre des mécréans augmente. L'Evangile,
ous éclairant, nous juge et nous con-
ne: et l'on veut pouvoir faire le mal sans
ite et sans remords. C'est encore ce que
auveur faisoit observer aux Juifs incré-
s: » La lumière est venue dans le monde,

uomodo vos potestis credere, qui gloriam ab invicem tis; et gloriam quæ à solo Deo est, non quæritis? V. 44.

» leur disoit-il, et les hommes ont mieux ai-
» mé les ténèbres que la lumière, parce que
» leurs œuvres étoient mauvaises * «. Ainsi,
l'incrédulité devient cause et effet presque en même tems, et sous différens rapports. Elle est une des sources les plus ordinaires des mauvaises mœurs ; et les mauvaises mœurs la répandent et la reproduisent à leur tour. Ainsi encore, d'après l'expérience la plus constante et la doctrine de Jésus-Christ, il y a deux causes principales de l'irréligion et de l'impiété, les vices de l'esprit, tels que la présomption, la vanité; et les vices du cœur. — Je conviens sans peine de tout ce que vous venez de me dire; et je vous avouerai, entre nous, que, si je ne me suis pas formé un plan fixe d'incrédulité, ce n'est pas que je n'aye été tenté de le faire, précisément par les raisons que vous venez d'alléguer. Mais je ne sais quel respect pour la foi de mes pères m'a toujours retenu. Tant de grands hommes l'ont chérie, l'ont révérée, dans la sincérité de leur cœur, l'ont analysée, l'ont défendue avec toute l'autorité et toute la supériorité des vrais talens et des plus pures lumières; tant d'autres l'ont professée avec

* *Lux venit in mundum, et dilexerunt homines magis tenebras quàm lucem : erant enim eorum mala opera.* Ibid. III, 19.

out l'éclat des plus hautes vertus; elle a pro-
uit autour de moi tant d'hommes vraiment
stimables, et les seuls peut-être dont le
ommerce m'ait paru vraiment sûr; que,
ıalgré la mode et le ton du jour, peu propre
ailleurs à imposer, par le caractère de ceux
ui le donnent, et la frivolité de ceux qui le
eçoivent, malgré mes passions, j'eusse rougi,
mes propres yeux, de la sotte vanité et de
petite gloire de passer pour incrédule. —
'est une vanité qui, comme toutes les au-
es, a fait bien des dupes; et je connois une
oule de gens qui auroient pu prétendre à
estime publique, et qui n'ont gagné à cette
anité-là que du ridicule et du mépris: aussi
i-je cru m'appercevoir qu'elle commençoit
passer de mode. Quoi qu'il en soit, mon ami,
ormons-nous une façon de penser indépen-
ante des opinions et des préjugés; car il en
st de plus d'une espèce; et tant de gens, qui
rétendent les combattre, sont souvent ceux
ui se soumettent le plus aveuglément à leur
mpire. — Pour achever de me prémunir
ontre les autres et contre moi-même, donnez-
noi donc, cher Valmont, dit le Chevalier en
inissant cet entretien, l'extrait dont vous
n'avez parlé. Mon mari fut le chercher à l'ins-
ant, et le lui remit entre les mains.

Voilà, mon père, où en est Lausane: dès

qu'il aura retiré de cette lecture les fruits que nous nous en promettons, je n'aurai rien de plus pressé que de vous en faire part.

NOTES.

PAGE 119.

(1) *Je n'apperçois en vous qu'une manière d'agir toujours uniforme, qu'un systême suivi, de raison, de conduite et de vertu,.... qu'un plan de religion, etc.* C'est cette uniformité de plan et de conduite qui distinguoient particulièrement M. le Comte du Muy, que nous aurons lieu par la suite de citer plus d'une fois dans ces notes. Aussi avoit-il droit de dire, en terminant une de ses lettres à M. le Comte de Maillebois : » Personne au monde » n'influe sur ma conduite ; Dieu et le Roi, voilà la » règle de mes devoirs «. *Manuscrit de famille* sur M. L. C. du Muy, par M. L. M. de * * *.

» Un des travers qui s'étoient introduits à la Cour sur la fin du règne de Louis XIV, étoit de soumettre la Religion, à ce que l'on appeloit très-improprement les devoirs de son état. Le Chevalier du Muy l'évita. Dès qu'il devoit adopter un principe, aucune considération n'étoit capable de l'en écarter. Il lui suffisoit que l'Eglise n'approuvât pas les spectacles, pour qu'il crût devoir s'en abstenir, et il osoit toujours paroître ce qu'il étoit. Feu M. le Dauphin lui permit de ne pas l'y suivre. Quand le Roi de Danemarck passa à Lille où il commandoit, il conduisit Sa Majesté à la Comédie, la plaça dans sa loge, et vint la reprendre à la fin de la pièce «.

» Le Duc de Glocester, voyageant en Flandre, passa par cette même ville. Il dina un vendredi chez le Comte du Muy, et parut étonné de ne voir que du maigre sur sa table. Le Comte s'en apperçut, et lui dit : » Notre

nous ordonne de faire maigre aujourd'hui ; si
ıettois quelquefois la faute de faire servir du
jours où il nous est interdit, je m'en abstien-
ıs celui-ci, par respect pour votre Altesse, et
faire voir que les François savent aussi obéir
ɔix «.

ę sa conduite étoit aussi exempte de foiblesse
tentation. Passant sa vie à la Cour, sa Religion
ıdoit de se montrer chez les maîtresses, et le
ıotif lui ordonnoit de garder un silence absolu
:onduite. » Il n'y a, disoit l'une d'entre elles,
Chevalier du Muy, à la Cour, qui ne fasse au-
de moi; jamais il n'en parle, et il ne me voit

t ici le lieu de publier la justice que lui a rendue
alesherbes : » Je craignois, dit ce Ministre, en
une affaire avec lui, de heurter les préjugés que
ɔposois. J'avois tort; car je ne lui ai jamais trouvé
principes «.

ertu fut bien complette, puisqu'il n'y eut per-
ıi ne se sentît forcé de lui rendre hommage, et
aréchal de Saxe, sachant que M. le Dauphin dé-
'oir le Chevalier du Muy pour son Menin, et
ant cette place pour un autre auquel il ne man-
ıcun titre, retira sa demande, et dit : » Je ne
ɔint faire le tort à M. le Dauphin de le priver
ɔciété d'un homme aussi vertueux, et qui peut
aussi utile à la France «. *Manuscrit de famille.*

PAGE 124.

*e bonheur mérite bien qu'on ne s'effraye pas de ce
t en coûter pour l'obtenir.* Oui, sans doute, et pour
e comme pour l'autre, qu'est-ce qui devroit ser-
efficacement à rappeler l'homme à la Religion,
ésir même d'être heureux ? Il porte en lui un es-
uiet, un cœur que tout agite; il ne peut se repo-

ser que dans la vérité; et il soupire après un contentement solide. D'une part, des raisonnemens et des systêmes rendent son esprit toujours plus flottant et plus incertain ; de l'autre, des biens bornés et passagers l'attirent et trompent son espoir. Des maux réels empoisonnent ses joies, et le laissent sans un contre-poids suffisant, s'il n'éprouve pas les consolations intérieures propres à adoucir son tourment. La Religion, et la vraie Religion toute seule, est le terme où ces réflexions doivent le conduire. Par la voie d'une autorité légitime, elle lui fait trouver le repos de l'esprit dans les lumières qu'elle lui présente : par l'amour du souverain bien et par la soumission qu'elle lui inspire aux volontés du Très-Haut, elle lui offre les plus douces consolations, et lui fait goûter les vrais plaisirs du cœur. Ainsi, elle s'accommode à tous ses besoins. Elle le rend heureux, en quelque sorte, par les privations et par les jouissances, par ce qu'elle lui ôte, par ce qu'elle lui donne, et par ce qu'elle lui promet. En toutes circonstances, avec le secours de la Religion, on regrette moins ce que l'on perd, et l'on jouit mieux de ce qu'on possède.

PAGE 131.

(3) *Parce que des hommes vains ont voulu se frayer une route nouvelle, et qu'on s'est fait un faux honneur de les suivre.* C'est en effet par la vanité, par la fureur du bel-esprit, par l'envie de se distinguer, que presque tout le mal a commencé. *L'espèce* d'êtres *la plus ridicule*, les petits-maîtres, les petites-maîtresses, tous les gens d'un certain ton, ont été disposés à croire qu'on cessoit d'avoir de l'esprit et d'être aimable, dès qu'on étoit Chrétien : de nouveaux Philosophes ont fait naître ou accrédité ce préjugé. De là, dans un monde frivole, la fausse honte de paroître croire à l'Évangile, et plus encore celle de paroître en observer les préceptes ; de là la contagion, l'épidémie de l'irréligion. Cependant, à en juger par le fait même, qu'y a-t-on gagné ? et depuis quand l'esprit,

, si étroitement liés avec les mœurs, se sont-ils
ɔiblis, dépravés, dégradés, que depuis le succès
ıvelles opinions ? Voyez*, dans l'empire des
, les ravages qu'elles y ont faits. Que nous y offré-
plupart du tems, que de la poésie sans chaleur et
ıges, des drames sans intérêt, des critiques sans
ement, des ouvrages d'agrément sans délicatesse,
ıutres charmes que ceux que leur prêtent l'incré-
le libertinage, et les passions ? Maintenant plus
véritable éloquence qui part du cœur, si ce n'est
elques-uns de nos Orateurs vraiment Chrétiens;
cette solidité, de cette force victorieuse de rai-
ent, qui faisoit le principal mérite des bons Ou-
lu dernier siècle; plus de cette vraie gaieté, qui
elui de tant de productions agréables. Parmi les
: Lettres des querelles indécentes, des personna-
es injures, un langage inconnu jusqu'ici dans un
tant soit peu honnête, et qui ne sembloit réservé
e classe de peuple que nous n'oserions nommer;
société, dans les entretiens, dans les livres, de
ons mots, des sarcasmes, des méchancetés, des
, le jargon des modes ou de l'impiété, un cercle
es choses, de petits riens : est-ce donc là ce qui
éritable esprit, et ce qui peut nous rendre aima-
Tels sont cependant, en tout ou en partie, les
: l'irréligion. Elle a gâté en même tems l'esprit et
, elle a tout altéré, les idées, le goût, les senti-
et les mœurs. Ah! que la religion, bien entendue,
u contraire un vaste champ à tout ce qui est beau,
vrai, aimable, et touchant! Dans ce genre, tout
on ressort. Eh! qu'y a-t-il au fond de plus propre
, à faire valoir, en bien, le cœur, l'esprit, et le

ue que, dans le commerce ordinaire de la vie, le
rétien, tel que je le conçois, tel qu'il est selon le
le esprit de l'Évangile, ne brillera pas par toutes
tes qualités déliées, futiles, mensongères, qui

naissent, pour la plupart, de la trop grande facilité à s'a-bandonner aux écarts de son imagination, ou qui sup-posent un certain goût pour les vices qu'on se pardonne si aisément dans le monde : il ne tiendra pas de ces pro-pos, qui, à la faveur d'une gaze légère, sauvent, à ce que l'on prétend, les bienséances, mais qui alarment la pudeur ; il ne se permettra pas de ces railleries, dont une ame un peu délicate est blessée, et dont l'amour-propre s'offense ; il ne déchirera pas des réputations, pour le seul plaisir d'amuser les autres ou de s'amuser lui-même ; il ne calomniera pas la religion, les mœurs ; et ne s'effor-cera pas de donner à ce qu'il y a de plus respectable l'em-preinte du ridicule, pour paroître agréable et plaisant. Mais à cela près, il aura de grandes ressources pour cap-tiver l'estime et la bienveillance : il aura l'esprit qu'il faut avoir, et le bon sens, qui vaut encore mieux que l'esprit ; il fera briller celui des autres, sans aucun retour sur lui-même ; s'il a des talens, il aura en même tems le goût du vrai, qui sert à en régler l'usage ; il n'affectera point, dans les cercles, un air de supériorité, un ton despotique et tranchant ; son amour-propre, ne rivalisant avec per-sonne, mettra tout le monde à son aise, et laissera à chacun ses prétentions ; il sera modeste, plein de fran-chise et de candeur, rempli de sagesse et de raison ; il sera affable, ouvert, officieux, prévenant, par l'effet même de la charité qui l'anime. N'en est-ce pas assez pour être aimable, et pour faire aimer et respecter la vertu ? Il y a toutefois un monde auquel ce genre de mé-rite ne plaira pas, parce qu'il n'est point fait pour appré-cier le vrai mérite.

LETTRE XV.

De la même.

x semaines se sont écoulées, avant
it été question, entre le Chevalier et
de ce qui avoit fait la matière des der-
ntretiens. Dans cet intervalle, il me
oit moins ouvert et moins gai qu'il
ordinairement : il avoit même un air
e qui lui est étranger. Nous n'osions
n expliquer avec lui, et nous atten-
u'il nous prévînt. Vous ne me deman-
s, nous dit-il un jour, ce qu'ont pro-
r moi les lettres de M. le Marquis. Ce
as, lui répondit mon mari, que nous
s intéressions vivement à l'effet qu'elles
opérer; mais nous craignons que, jeune
, et trop peu aguerri contre vos pas-
vous ne trouviez toujours trop pénible
que la Religion leur impose, quoiqu'il
au fond que le joug de la raison, et
e je vous l'ai fait observer, qu'un assu-
ment qui conduit au bonheur.
s aviez moins à craindre à cet égard,
usane, que lorsque j'ai commencé à
onnoître. J'éprouve maintenant un
ant plus raisonnable et plus doux que

tous ceux dont j'ai ressenti la violence,
qui ont causé tant de fois mes fautes et 1
malheurs. Aussi pur que l'objet qui l'a :
naître, il suffiroit, ce me semble, pour
défendre de toute autre passion. J'avou
cependant que les obligations étroites
la Religion nous prescrit, et l'espèce de c
trainte où elle nous retient, ont, pend
quelques jours, suspendu mes résoluti
Je sentois la force victorieuse des pre
qui confirment la divinité du Christianis
et, malgré cela, j'aurois voulu pouvoir d
ter encore, tant j'étois combattu par
mour de l'indépendance, et par la cra
de me trouver engagé beaucoup plus qu
ne l'aurois voulu. Ce combat a duré a
long-tems, et a été la source de l'espèc
tristesse et d'ennui que vous avez dû rem
quer en moi. J'avançois néanmoins dans
lecture qui m'intéressoit en m'éclairant
la conviction augmentoit avec les lumi
Elles amenoient par degrés le désir du cl
gement. Je reconnoissois, par ma pr
expérience, combien étoit vrai ce que
m'aviez dit, qu'il est comme impossible
nous ayons une ferme croyance de ce qu
Religion nous enseigne, et que nous co
vions une disposition constante à la dén
tir par nos œuvres. Plus j'étudiois les ca

es de la Religion Chrétienne, tels que votre père les expose, plus j'envisageois accord de toutes ses parties, cet ensemble parfait, sur lequel il insiste avec tant de ison; plus j'étois forcé de m'écrier: Non, il y a que Dieu seul qui ait pu imprimer au ristianisme ces signes de vérité, que jaais le mensonge n'eût pu contrefaire, et l'en effet on ne rencontre point dans toutes Religions inventées par les hommes. Quel as de preuves, dont chacune en particur, considérée avec attention, auroit déjà très-grand poids! que doit donc produire ur assemblage sur un esprit raisonnable? 1! Dieu ne m'en devoit pas tant pour me nvaincre; et ne m'eût-il offert que la moine partie de ces témoignages frappans, par quels il a daigné se manifester lui-même, ne devrois pas mettre de bornes à ma sousssion et à ma reconnoissance. Je ne suis s étonné, me suis-je dit enfin, des sacries que j'ai vu faire à Valmont. Risquer son édit, ses biens, ses dignités, sa vie, son nneur, s'il le faut; les immoler quand ieu l'exige, c'est beaucoup pour notre foiesse; ce n'est point trop pour celui qui a lumières et les secours que donne la Region.

Ah! cher Lausane, s'écria Valmont, en se

jetant au cou du Chevalier, cher Lausan vous voilà vraiment Chrétien.

Oui, mon ami, je le suis, grâce à vo exemple, à vos soins, et je conviendrai s peine que je ne l'étois que de nom. M maintenant que je connois mieux les fon mens de ma Religion, et qu'elle m'est de nue plus chère, je ne puis soutenir de s froid les attaques qu'on lui livre avec t d'indécence et d'acharnement. Hélas! une bizarrerie étrange, je m'amusois au fois des traits qu'on lançoit contre elle, joignois même de fades plaisanteries, railleries sacrilèges, et cependant, je vou paroître tenir encore au fonds du Chris nisme, et je désirois qu'on ne me crût pa impie. Aujourd'hui, je dois à la vérité bien autre conduite; je dois la venger insultes qu'on lui fait, et réparer, au qu'il est en moi, celles que je lui ai faites i même par mon inconséquence. Dites-donc, cher Valmont, comment vous pe qu'un homme du monde peut s'y prenc pour remplir à cet égard toute justice? J prouve votre zèle, répondit Valmont; i l'effet et la marque d'un véritable cha ment. On ne peut ni respecter, ni chéri fond du cœur son Dieu, sa foi, sans souha que les autres les respectent également. M

ni, si le vrai zèle doit être ardent et
eux, il doit encore être éclairé et cir-
ct. Loin de nous, sans doute, l'esprit
lesse, et cette tolérance pusillanime,
incrédule tire avantage pour insulter
ément aux vérités les plus saintes, et
rer, à bien dire, que le vice et l'impiété;
nous ce silence perfide, qui trahit la
le la Religion, en craignant de la dé-
: mais loin de nous aussi cet esprit de
e et d'aigreur, qui irrite au lieu de ra-
. La controverse, proprement dite,
al à un homme du monde, sur-tout
st pas suffisamment instruit; et ne fait
it, au milieu d'un cercle d'hommes lé-
t frivoles, qu'augmenter les doutes
es esprits foibles, toujours plus portés,
nstinct même des passions, à saisir des
ltés apparentes que des réponses soli-
t à adopter des plaisanteries que des
s. Je ne voudrois donc, dans bien des
i'imposer, d'un seul mot, à l'audace de
mmes pervers, qui ne font briller leur
aux dépens de la Religion, que par
et de la corruption de leur cœur *. La

me semble de cette implication et entrelassure de
ge, par où ils nous pressent, qu'il en va comme
ueurs de passe-passe. Leur souplesse combat et
nos sens, mais elle n'ébranle aucunement notre

plus simple réflexion sur leur intolé
trop réelle, et sur l'indécence de leur
pos, suffiroit souvent pour les décon
sans danger. Mais si, avec un certain for
lumières, je m'appercevois que j'eusse a
à des esprits moins présomptueux,
conservassent une sorte de droiture
leurs égaremens, je croirois devoir m'y
dre d'une autre manière.

Ou je parlerois à des hommes, qui
peu près, cher Lausane, ce que vous
il n'y a pas long-tems, des esprits in
moitié irréligieux, moitié Chrétiens
sont tour à tour l'un et l'autre; qui n
ni l'un ni l'autre, pour parler plus ex
ment: ou j'aurois en tête de véritables i
dules, pour qui l'incrédulité seroit un
pris et déterminé.

A l'égard des premiers, que je su
de caractère à daigner m'entendre,
voudrois répondre à leurs froides iron
leurs fausses allusions, à toutes leurs p
difficultés, que par quelques preuves d
ou de sentiment, sans m'attacher enc
leur développer tous les grands carac
de la Religion révélée, ce qui nous m
roit trop loin.

» créance. Hors ce batelage, ils ne font rien qui
» bas et vil «. *Montagne.*

Cro

Croyez-vous, leur dirois-je, qu'il y ait, à tout prendre, une Morale plus belle, plus pure, plus vraie que celle de l'Évangile? Comparez-la, si vous le voulez, avec celle des Marc-Aurèle, des Epictète, des Sénèque, et voyez laquelle est la plus claire, la plus simple, la moins équivoque, la plus à la portée de tous, la plus sublime cependant et la mieux liée dans toutes ses parties. Voyez quelle est celle qui parle le plus au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles (1), qui s'assortit le mieux aux besoins de tous les hommes, dans tous les états et dans toutes les conditions; celle qui renferme le plus de sagesse sans affectation de philosophie, sans faste, sans enflure; celle qui nous tient le plus sûrement dans la dépendance de l'Être suprême, et, si je puis parler ainsi, le plus immédiatement sous la main de Dieu même, en excluant tous les grands mots de nature, de nécessité, de fatalité; celle qui fait porter le courage et la fermeté qu'elle inspire, sur des motifs plus persuasifs, moins recherchés, et plus solides; celle qui donne plus de force pour se vaincre et plus de défiance de soi-même, plus de grandeur et plus d'humilité; qui présente une fin plus noble (2), et des

moyens plus efficaces pour y parvenir. Comparez et choisissez.

Oh ! si vous parliez à un homme de bonne foi, dit le Chevalier, la réponse ne seroit pas équivoque, et le choix ne seroit pas difficile à faire. J'ai lu avec attention, mais sans enthousiasme, les Sages que vous venez de citer ; et j'avoue que, si quelquefois ils parloient à ma raison, ils n'ont presque jamais rien dit à mon cœur, qu'ils ne me donnoient point ces lumières précises, qui, en éclairant l'entendement, agissent puissamment sur la volonté ; que, si j'y trouvois çà et là de grandes idées, elles ne me paroissoient pas approcher de la noblesse, de la simplicité, de la justesse, et de la beauté de celles de l'Évangile, ni de la pureté de sa Morale.

Mais, leur dirois-je encore, reprit Valmont, comment arrive-t-il que cette Morale si simple et si sublime soit le caractère propre de l'Évangile ! Qui l'a dictée à Jésus-Christ et à ses Disciples ? Comment forme-t-elle l'esprit du Christianisme ? et est-il possible de n'y pas reconnoître le sceau de la Divinité ?

Si je veux d'autres preuves de sentiment, je n'ai qu'à opposer l'incrédule avant sa con-

version, à l'incrédule converti au Christianisme: car c'est ici qu'éclatent davantage les heureux fruits de la Religion. Combien le même homme est différent de lui-même! Quel fonds de sagesse dans ses principes! quelle droiture dans ses vues! quel caractère de vérité et de franchise dans son langage et dans toute sa conduite! quelle pureté dans ses mœurs! quelle modestie, quelle douceur, quelle honnêteté dans ses procédés! quelle charité tendre et compatissante! quel assemblage de toutes les vertus, opposé au caractère de fierté, d'indépendance, de bizarrerie, d'intrigue, d'amour de la licence et des plaisirs, qu'il eut presque toujours avant son changement! Qu'on me montre, a dit quelqu'un, un incrédule, qui, pour être vicieux plus à son aise, se soit fait Chrétien; et un Chrétien, qui, pour être plus solidement vertueux, se soit fait incrédule.

Quant à moi, cher Lausane, je suis si persuadé qu'un des principaux caractères de vérité en matière de Religion, est qu'elle soit propre à perfectionner en nous l'homme moral; que, si je connoissois un plan de Religion et de philosophie, plus capable que la Religion Chrétienne, de me conduire à la vertu, de m'en inspirer la pratique, de m'aider constamment à la suivre, je ne

balancerois pas un seul moment à l'embrasser.

Si, de ce que je viens de dire, je voulois passer à un autre genre de preuves, et pousser un peu plus loin cet homme du monde, tel que je l'ai supposé; je prendrois un petit nombre de faits parmi ceux que nous offre l'Histoire de la Religion, de ces faits avérés qu'avec un peu de bonne foi il ne pourroit pas se permettre de contredire; et pour lui rendre cette preuve plus sensible, supposons, lui dirois-je, qu'à quelque distance de nous il y ait une nation, qui, posant en principes dans ses annales la dégradation de l'homme, le besoin d'une lumière plus vive et plus sûre que celle qui est commune aux autres peuples, la nécessité d'un médiateur, ait vu se succéder d'âge en âge, au milieu d'elle, des espèces d'hommes rares et singuliers, qui lui ayent annoncé pour la suite des siècles, d'une manière frappante, et au nom de la Divinité, une révolution toute semblable à celle qui a donné Jésus-Christ à la terre, avec tous les caractères que lui ont assignés les Prophètes : supposons que, les uns après les autres, ces mêmes hommes se soient accordés à confirmer cette attente, qu'ils l'ayent développée successivement, *qu'ils* ayent détaillé de jour en jour d'une

manière plus précise le tems auquel cet évènement devoit s'accomplir, la manière dont il devoit s'opérer ; que cette prédiction se vérifie dans toutes ses parties ; que, dans les circonstances qu'ils ont décrites, il paroisse un Législateur tel qu'ils l'ont promis ; que cet Envoyé signale sa venue et atteste sa mission, par des lumières, par des bienfaits, par des merveilles en tout genre ; qu'il parle, qu'il agisse, qu'il vive, et qu'il meure comme on l'avoit annoncé : ne sera-t-on pas fondé à regarder sa mission comme divine, et le langage des Prophètes qui ont prédit sa venue, comme le langage de la Divinité ?

Supposons, en second lieu, que parmi cette nation il se rencontre douze hommes de la lie du peuple, bateliers ou pêcheurs, comme on voudra les appeler, qui, devenus les Disciples de cet Envoyé, crucifié au milieu d'eux, entreprennent sans secours, sans autorité, sans crédit, sans science (3), sans richesses, et sans armes, de renouveler la face de la terre ; qu'ils changent en effet le culte et les mœurs d'une partie de leurs compatriotes, en dépit de l'aveuglement que le reste de la nation oppose aux prédictions qu'elle a entre les mains et qui se vérifient sous ses yeux ; qu'il se répandent en même tems parmi les nations les plus savantes et

les plus policées, telles qu'étoient, dans le siècle d'Auguste, les Grecs et les Romains; que, les voyant idolâtres tout à la fois de leurs Dieux et de leurs passions, ils leur prêchent cet Homme-Dieu crucifié, et osent bien se promettre de leur faire recevoir ses dogmes et sa morale: que malgré l'opposition des Pontifes, des Sages, des Princes, des Magistrats, malgré la diversité des langues et des opinions, malgré tous les obstacles et tous les intérêts contraires, de tels hommes triomphent de leur résistance et de celle du monde entier: n'aura-t-on pas raison de regarder ce prodige étonnant comme l'ouvrage de Dieu même?

Supposons enfin que, dans les commencemens de leur prédication, il se trouve quelques Philosophes semblables aux nôtres, qui, témoins de leurs premiers efforts, raisonnant sur leur entreprise selon toutes les loix de la sagesse humaine, en plaisantent et en regardent le succès comme la plus absurde chimère; mais qu'au bout de dix-sept cents ans, ces mêmes Sages puissent reparoître sur la terre, et qu'ils voyent un nouveau monde formé sur le plan que traçoient de leur tems ces hommes rustiques et grossiers; tous leurs enseignemens adoptés, de génération en génération, par les

génies les plus profonds, par les esprits les plus éclairés; leur Messie reconnu pour le Fils et l'Envoyé de Dieu; le peuple qui l'a rejeté, devenu un monument éternel des vengeances du Très-Haut, et au milieu de tous les peuples portant écrit sur son front l'arrêt de sa réprobation; la religion du Christ reçue dans les contrées les plus éloignées; son Église toujours subsistante au milieu des contradictions de presque tous les siècles; toutes les opinions des hommes, toutes les sectes philosophiques, toutes les nouveautés et les erreurs qui auront lutté contre sa croyance, se dissipant tôt ou tard à sa lumière; tous les Empires se succédant les uns aux autres, se mêlant, se confondant autour d'elle, tandis qu'elle demeure stable parmi tous ces changemens, pourroient-ils ne pas reconnoître à ces traits l'empreinte de la Divinité?

Ah! ils l'y reconnoîtroient sans doute, s'écria le Chevalier, et je conçois qu'en parlant ainsi à des hommes vrais, à des esprits raisonnables, vous n'auriez pas même besoin, pour les convaincre, de soutenir ces réflexions si naturelles et si simples de la démonstration complette qu'offrent tous les caractères et tout l'ensemble de la Religion (4). Mais comment se comporter vis-à-

vis de cette autre classe d'incrédules, à l'égard desquels il ne s'agit plus seulement de raffermir une foi chancelante, de dissiper des doutes qu'élèvent les passions, de répondre à des sophismes dont on est le premier à sentir le foible, et peut-être même à rougir en secret? Comment forcer au silence ces prétendus esprits forts, déterminés à ne rien admettre en genre de révélation, et qui font profession ouverte d'incrédulité.

Il est bien rare en effet, repartit Valmont, que cette espèce d'hommes conserve un certain fonds de droiture, qui puisse donner lieu à un entretien paisible et à de sages réflexions; mais puisque j'en ai supposé de ce caractère, et qu'il a été en quelque sorte le mien; au lieu de trancher net, comme je le ferois vis-à-vis du grand nombre, je voudrois essayer de tourner contre eux les armes dont ils se servent contre nous. Ils donnent aisément prise au ridicule, quand on sait le saisir (5); et c'est sur-tout par le ridicule qu'on réussit à les déconcerter. Ils plaisantent sur nos miracles, sur nos mystères: sans m'arrêter à leur faire voir que les miracles ne font qu'une partie de nos preuves, que celle-ci même subsiste dans son entier, et qu'ils ne sont point encore parvenus, par de solides *objections*, à en affoiblir l'autorité; je leur

pposerois, si ce sont des Matérialistes, l'ad-
nirable prodige et le mystère, non seule-
nent incompréhensible, mais absurde, d'une
énération d'êtres à l'infini, sans cause pro-
rement dite; leur débrouillement des élé-
nens de la matière, fait par nécessité ou par
asard; leurs corps organisés, d'où se for-
nent l'intelligence, les notions abstraites,
es idées méthaphysiques et morales, la con-
cience, la vertu, etc. Je plaisanterois à mon
our sur cette nouvelle philosophie, tout
ussi occulte, tout aussi profondément obs-
ure que ce qu'on a jamais pu inventer dans
e genre, et sur tous ces systêmes par lesquels
ls veulent rendre raison de la formation des
tres les mieux ordonnés, sans l'intervention
'une première cause intelligente et sage. Je
irois de cette superbe structure du monde
ntier, que dis-je? de celle d'un oiseau, d'une
nouche, formée nécessairement, ou par une
eureuse rencontre d'atômes, de molécules
rganiques; tandis que la plus misérable
haumière, le plus petit instrument, le plus
éger colifichet supposent de l'invention, du
lessein, et un ouvrier qui les a faits.

Mais, parce qu'il est peu d'incrédules qui
ffichent le Matérialisme (6), et qu'une sorte
e Déisme, de Théisme, de Naturalisme, de
'yrrhonisme, leur offre plus de ressources,

je leur demanderois, pour combattre avec eux à armes égales, que, puisqu'ils sont instruits de tous les points de ma croyance, ils daignassent au moins me faire part de la leur. Je ne serai pas alors réduit à me défendre; j'aurai, comme eux, l'avantage d'attaquer à mon tour. Je suivrai la marche indiquée dans une des lettres que je vous ai fait lire : je les opposerai à eux-mêmes, et je leur montrerai bientôt qu'ils ont peine à trouver où poser le pied, qu'ils ne savent au fond à quoi s'en tenir, que s'ils ont quelques lumières, c'est sur-tout de la révélation qu'ils les empruntent, sans y joindre, à bien des égards, la même certitude, sans en tirer, pour la conduite de la vie, les mêmes motifs ni les mêmes conséquences, et sans y porter la même justesse ni le même accord qu'elle nous présente. Je les opposerai les uns aux autres, et je leur ferai voir sur combien d'articles ils diffèrent entre eux, sans avoir, comme nous, une autorité qui puisse les réunir; je leur remettrai sous les yeux leurs variations, leurs contradictions d'ouvrage à ouvrage, de Philosophe à Philosophe, de système à système; et, s'il est permis de plaisanter sur des objets aussi sérieux que celui des mœurs et de la Religion, je doute qu'en finissant, les rieurs *soient pour eux* (7).

ue je vous sais gré, cher Valmont, reprit
ıevalier, du plan d'attaque que vous ve-
de me tracer ! Avec toute l'indifférence
j'ai eue jusqu'ici pour la vérité, je suis
éloigné d'avoir les connoissances néces-
ɜs pour le faire valoir; mais je ne déses-
pas de les acquérir. Je n'ai plus qu'une
ɘ question à vous faire. Lors même que
'e croyance est le mieux affermie, et que
a senti le plus vivement toute la force
ɔreuves de la Religion, il n'est pas impos-
; que les saillies trop ordinaires d'une ima-
ıtion ardente, que le transport d'une pas-
soudaine, que peut-être même des con-
ictions apparentes, des difficultés impré-
ı, qui s'offrent tout à coup à notre esprit,
jettent, par intervalles, quelque doute
.yant, et ne deviennent pour nous la
ce d'un nouveau danger. Quel parti pren-
ılors pour s'en garantir ?

n n'auroit jamais fait, dit Valmont, si
vouloit répondre à toutes les difficultés :
ɔmme il n'est point de vérité si solide-
t établie, qui ne soit susceptible d'objec-
s, je crois qu'une fois parvenu à la certi-
;, le plus court est de les mépriser *. Je

est nécessaire, a très-bien dit M. de Voltaire, » pour
ne Religion soit vraie, qu'elle soit révélée, et point du
qu'elle rende raison des contrariétés prétendues «.

me suis trouvé dans cette situation d'esprit dont vous parlez, sur-tout dans les commencemens de ma conversion. Je priois alors, et le calme renaissoit dans mon ame. Dans un autre moment, je proposois à quelqu'un de mieux instruit, ce qui m'avoit inquiété; et le plus souvent, je m'appercevois que je m'étois fait un monstre de ce qui, avec plus de lumières, n'eût pas mérité de faire sur moi la plus légère impression. Je me suis dit, après plusieurs épreuves de cette nature, que, sur quelque objet que ce soit, et dans quelque genre que ce puisse être, nos lumières étant trop bornées pour répondre à tout, il devoit suffire que le fond des preuves fût incontestable, que leur enchaînement fût sans réplique, pour ne pas devoir m'inquiéter de toutes ces obscurités, dont le véritable fruit, ce me semble, est d'humilier notre entendement, et de perpétuer le mérite de notre foi. Il est impossible, après tout, me disois-je encore, que dans la Religion, au milieu de cet amas de preuves qu'elle renferme, de cette correspondance admirable de toutes ses parties entre elles, il n'y ait pas quelque solution à l'argument qui m'effraie, quoique, pour le moment, je ne l'apperçoive pas. A force de raisonnemens, Chevalier, on banniroit la *raison même*; et c'est ainsi que de prétendus

Sages sont parvenus à douter de l'existence de tout ce qui les environnoit, et, en cela du moins, sont devenus vraiment foux.

C'en est assez, cher Valmont, dit Lausane, en prenant la main de mon mari, et en la pressant de ses lèvres, il ne me reste plus qu'à mettre à profit les lumières que vous venez de me donner; et je me promets bien d'en faire usage, pour réparer, jusque dans mes entretiens, les infidélités sans nombre dont je me suis rendu coupable. Puissé-je sur-tout les réparer par ma conduite! Ô mon ami! je ne me suis sauvé jusqu'ici des cris importuns de ma conscience, que par la légèreté de mon esprit et par ma frivolité. Plus éclairé que je ne l'étois, je ne vois à un homme conséquent, qui veut se livrer à ses passions, sans être à chaque instant tourmenté par ses remords, d'autre parti à prendre que celui de contredire, s'il le peut, toute vérité, et d'abjurer tous principes. Quant à moi, je sens trop le prix de ceux que vous m'avez fait adopter, pour y renoncer jamais, et pour n'en pas faire désormais la règle de mes mœurs.

Depuis ce dernier entretien, le Chevalier a tenu parole; et combien il a gagné à son changement! Il n'a plus cette sensibilité extrême qui nuisoit si fort à l'égalité de son

caractère. En reprenant sa gaîté naturelle, il a appris à la temperer par une sage réserve. Son imagination paroît moins brillante peut-être, parce qu'il ne lui permet plus les mêmes écarts; mais elle est douce, riante, et n'a rien perdu de ses charmes les plus vrais. Son esprit a acquis, par la Religion, une maturité que je n'attendois pour lui que de l'expérience et des années. Il pense aujourd'hui avec autant de justesse, qu'il a toujours eu de grâces et de facilité à s'énoncer. Sa vie n'est plus oiseuse et stérile. Son ancien goût pour les sciences exactes s'est ranimé, et lui fournit un plan d'occupations et d'études, qui remplace avec avantage les plaisirs bruyans d'un monde frivole et dangereux. Il avoue que c'est sur-tout la dissipation, l'oubli du travail, l'habitude à ne rien faire, qui l'avoient perdu. Il convient qu'il est plus heureux : mais il ajoute qu'il manque encore quelque chose à son bonheur. Comme il ne s'explique pas davantage, je parois ne pas l'entendre; et cependant, son respect, ses soins, ses attentions pour Julie, ne me laissent aucun doute sur ses plus secrètes dispositions.

Je ne sais si Julie s'en apperçoit; mais je lui vois, en présence du Chevalier, un air de réflexion et de contrainte qu'elle n'avoit pas.

Oh ! maman, me disoit-elle, il y a quelques jours, que le Chevalier est changé ! — Oui, pour la façon de penser, lui répondis-je, en souriant et en l'observant. — Mais, pour tout, maman, je ne le reconnois plus. — Est-ce que tu le trouves à présent trop grave, trop sérieux, et moins amusant qu'il ne l'étoit auparavant ? — Moi ? point du tout ; je ne demande pas qu'il m'amuse. Il a été un peu sérieux pendant quelque tems ; mais il a maintenant tout l'enjouement qui convient à un homme sage et aimable. Est-ce que vous ne voyez pas qu'il a pris tout le caractère de mon cher papa ? — Tu trouves donc qu'il a changé en bien ? — Tout-à-fait en bien. Cela est sensible. C'est mon papa qui a fait tout cela. — Il y auroit peut-être encore quelque chose à desirer. — Oh ! je ne sais.... mais s'il restoit toujours tel qu'il est à présent...— Eh bien ? — Eh bien, ma petite maman, qu'est-ce que vous lui souhaiteriez de plus ? — Des années. Il est un peu jeune. — Pas trop ; et puis, quand on pense mûrement et qu'on a de la religion, ce n'est pas un mal d'être jeune. — Tu crois donc qu'il ne lui manque rien ? — Je ne dis pas cela : mais.... — Mais encore ? — Je ne vois pas ce qui lui manque, et il est à peu près, ce me semble, tout ce qu'on pouvoit désirer qu'il fût.

Je ne poussai pas plus loin cette conve
sation. Vous pouvez juger, mon père, par l
peu qu'elle renferme, que Julie n'est p
fort contraire aux vœux du Chevalier. L
part que vous m'avez paru prendre à ce q
le concerne, ne m'a pas permis d'abrég
cette lettre. Vous ne me reprocherez pas a
moins de vous avoir épargné les détails. Eh
pourquoi aurois-je craint de vous les faire
lorsqu'ils sont si propres à intéresser votr
zèle pour la Religion; à flatter votre ten
dresse pour un fils qui, en profitant de vo
lumières, marche avec tant de succès su
vos traces; et à satisfaire à tous égards le
plus doux penchans de votre cœur ?

Le Baron vous donne des nouvelles de
toute la petite famille. Il y a long-tems que
je me propose de vous entretenir de lui plu
au long, et de vous retracer les soins que
prend Valmont, pour le former ainsi que ses
frères. Je ne tarderai pas à m'acquitter en-
vers vous sur tous ces objets. Eh ! qu'il m'est
doux d'écrire à un père si tendre, et de lui
parler de mon mari et de mes enfans !

NOTES.

PAGE 145.

yez (de la Morale de l'Évangile, ou de celle des rèle, des Epictète, des Sénèque) *quelle est celle qui us au cœur, qui lui offre des consolations plus réelles.* ois pas craint de trop multiplier les notes, ou de ıer trop d'étendue, j'aurois analysé dans celle-ne j'avois commencé à le faire, ce que disent ırèle, Epictète, et Sénèque, pour nous conso-'ènemens qui nous affligent, et pour nous aider ›orter. Il m'eût été facile de montrer, que pres-es les ressources qu'ils nous offrent, dans les ns qui ne dépendent pas de nous, sont prises, ıécessité des choses, si peu consolante en elle-quoique devenue l'idole des Philosophes de nos ı de cette fierté stoïque, par laquelle le Sage s'en-lans sa propre vertu, et se regarde comme inac-ıux coups du sort; vertu et fierté de l'ame qui ıe concentrer les peines au dedans, et ne les rend que plus sensibles.

'ois guère que le *Traité de la Providence*, où Sénè-pproche en partie des idées du Christianisme; ce doute a porté quelques Savans à vouloir faire à :e de ce Philosophe un Chrétien. Quoi qu'il en ages du Paganisme nous laissoient nos maux, nos , et nos pertes, sans rien mettre à la place qui e à nous en dédommager. Eh! quand ils eussent tat de le faire, ce n'est point au commun des qu'ils parloient. Il falloit des siècles, de l'aveu que, pour former un Sage tel qu'ils l'avoient *Rarò forsitan, magnoque ætatum intervallo inve-*

est pas ainsi de la morale de Jésus-Christ et de ses

Disciples. Elle parle au cœur de tous les hommes, en les rappelant tous aux grandes vues de la religion, et en opposant pour contre-poids à leurs maux l'attente du vrai bonheur. C'est à tous que Jésus-Christ offre ses leçons et ses exemples. C'est pour tous qu'il a dit : *Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés ! — Heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, car le Royaume du Ciel est à eux ! — Ne craignez pas ceux qui ne peuvent perdre que le corps : mais craignez celui qui peut perdre le corps et l'ame tout à la fois. — Le monde se réjouira, et vous pleurerez ; mais votre tristesse sera changée en joie.... et cette joie, personne ne pourra vous l'ôter* *. C'est pour tous que l'Apôtre a écrit : *Nous ne perdons point courage ; et tandis que ce qu'il y a en nous d'extérieur et de terrestre se détruit, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour : car nos afflictions présentes, qui sont si légères et qui ne durent qu'un moment, nous produisent un poids immense et éternel de gloire. — Jetez les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre Foi.... Pensez à celui qui a souffert tant de contradictions de la part des pécheurs, afin que vous ne tombiez pas dans l'abattement. — Ne vous lassez point de souffrir. Dieu châtie ceux qu'il aime. Il vous traite en cela comme ses enfans.... Il nous châtie autant qu'il est utile pour nous rendre capables de participer à sa sainteté : or tout châtiment, lorsqu'on le reçoit, semble être un sujet de tristesse et non de joie ; mais ensuite il fait recueillir en paix les fruits de la justice à ceux qui auront été ainsi exercés* **.

Que toutes ces paroles sont consolantes pour le Chrétien soumis et fidèle ! Ce ne sont point là de grands mots. Ce ne sont point les leçons vagues des anciens Sages ou de nos modernes Philosophes, qui nous diroient volontiers, à l'exemple de Marc-Aurèle : *Songe que, comme il seroit ridicule de trouver étrange qu'un figuier porte des figues, il ne l'est pas moins de trouver étranges les évènemens que le monde porte en abondance. C'est comme si un Méde-*

* Mat. V, 5; 10, X. 38. Joan. XVI. 20.
** 2 Cor. IV, 16, 17. Hebr. XII, 2, 3, 5, 6, 7, 10, 11.

cin et un Pilote trouvoient étranges les accidens de la fièvre et des vents contraires. Et ailleurs : *C'est folie de chercher en hiver des figues sur un figuier ; et tel est celui qui cherche partout son cher enfant, lorsqu'il ne lui a plus été donné de l'avoir.... Tout ce qui arrive est aussi ordinaire et aussi commun, que les roses le sont au printems, et les fruits des arbres en été. Telles sont les maladies, la mort, la calomnie, les conjurations ; tel est en un mot tout ce qui réjouit ou afflige les sots.... Songe combien en un instant il se passe de mouvemens divers dans le corps et dans l'ame de chacun de nous, et tu ne seras plus étonné du concours des évènemens qui se passent en beaucoup plus grand nombre dans cet être unique, et périssable, et universel, que nous appelons le monde.* Pensées de Marc-Aurèle. Trad. de M. de Joly, chap 13. ÊTRE CONTENT DE TOUT CE QUI ARRIVE.

Quelle différence de ce langage philosophique, qui n'offre aucune espèce de dédommagement, à celui de l'Évangile ! Ne soyons donc pas surpris de voir la Princesse de Bareith, sœur du feu Roi de Prusse, écrire le 12 Septembre 1757 à M. de Voltaire, dans un tems où toute cette illustre famille paroissoit accablée sous le poids de l'infortune : » Je ne me suis jamais piquée d'être Philosophe : j'ai fait mes efforts pour le devenir ; le peu de progrès que j'ai fait m'a appris à mépriser les grandeurs et les richesses ; mais je n'ai rien trouvé dans la philosophie, qui puisse guérir les plaies du cœur, que le moyen de s'affranchir de ses maux en cessant de vivre «. *Commentaire historique sur les Œuvres de l'Auteur de la Henriade.*

La mort est en effet le grand remède qu'offre à nos maux un Philosophe de nos jours, dans cette hymne, qu'il fait chanter en présence de tout un peuple, et dont voici quelques traits. » Homme destiné au travail, à la peine et à la douleur, console-toi ; car tu es mortel. Le matin tu te lèves pour sentir le besoin, tu te couches le soir, lassé, abattu de fatigue. Console-toi, car la mort t'attend, et dans son sein est le repos....

» Que ce Dieu qui anime le monde laisse échapper un souffle, c'est la vie; qu'il le retire, c'est la mort.....

» Ne trouves-tu pas que le tems est lent à s'écouler? C'est que le tems amène la mort, et que la mort est le terme où tend la nature inquiète et impatiente de la vie. Quel homme ne désire pas être à demain? C'est qu'aujourd'hui c'est la vie, et que demain c'est la mort.

» S'il étoit un Dieu assez inexorable pour vouloir désespérer l'homme, il le condamneroit à ne jamais mourir. Le dégoût, la tristesse affligeroient son ame; et la nécessité de vivre, semblable à un rocher hérissé de pointes aiguës, l'écraseroit incessamment; le signe de la réconciliation entre le Ciel et l'homme, c'est la mort «.

Eh quoi! la mort! Est-ce donc là tout? et le vrai Philosophe lui-même ne voit-il rien au delà? Heureux, heureux à moins de frais, celui dont toute la philosophie est celle de l'Évangile!

IBID.

(2) *Quelle est celle qui présente une fin plus noble, et des moyens plus efficaces pour y parvenir?* » Une des choses qui distinguent le plus la Religion Chrétienne de toutes les institutions humaines, politiques et philosophiques, c'est le but que cette divine législation nous présente. Se conformant à la nature de l'homme, au désir illimité qu'il porte en lui de l'existence et du bonheur, au genre de mérite ou de démérite que comportent ses facultés, elle ne lui fait envisager cette vie, que comme un état d'épreuve, qui doit servir à le rendre digne d'un plus heureux séjour.

» Il est bien vrai que quelques Philosophes de l'antiquité païenne ont fait valoir jusqu'à un certain point les idées naturelles d'un état à venir; mais leurs notions à cet égard étoient confuses et mêlées de beaucoup de doutes et d'incertitude. Les législateurs ont aussi pris soin d'entretenir, dans l'esprit des peuples, la croyance des récompenses et des châtimens après cette vie; mais tout

sein étoit de donner par-là une sanction suffi-
leurs loix, et de mieux assurer, par la considéra-
ne vie future, la pratique de la vertu pour le bon-
s hommes dans la vie présente, de manière que ce
le principal objet, le but essentiel du Christia-
n'étoit, dans leur plan, qu'un objet accessoire et
nné.

là il est aisé de concevoir combien toute la morale
eligion Chrétienne, relative à ce grand principe,
z avant toutes choses le royaume de Dieu et sa jus-
st plus pure que la leur; combien les vertus qu'elle
ont plus d'étendue et de perfection, que celles
nt célébrées; combien elle procure plus efficace-
que toute leur doctrine n'eût pu faire, le bonheur
nme dans cette vie et son bonheur dans l'autre,
roposant celui-ci comme sa fin directe, et tout ce
Religion lui enseigne en genre de culte et de
, comme autant de moyens qui doivent l'y con-

réflexions sont extraites, quant au fonds, d'un
uvrage qui a paru à Londres il y a quelques an-
t qui a pour titre : *A view of the internal evidence of*
istian Religion, By Soame Jenyns, Esq. Lon-
6. M. le Tourneur en a donné une traduction,
titre : *Vue de l'Évidence de la Religion Chrétienne,*
ée en elle-même.

ouvrage, fait par un membre du Parlement, et
d'idées neuves, mais quelquefois fausses, erro-
t trop souvent hasardées, a produit en Angleterre
sation très-vive ; et il la mérite à certains égards.
n plan est renfermé dans ces quatre propositions :
ièrement, qu'il y a un livre, actuellement exis-
i a pour titre le *Nouveau Testament.*

ndement, que de ce livre on peut extraire un sys-
religion absolument neuf, tant à l'égard de son

objet qu'à l'égard de sa doctrine, et non seulement infi
niment au-dessus, mais même très-différent de tout c
qui étoit tombé jusque là dans l'esprit de l'homme.

Troisièmement, que de ce livre on peut extraire ég
lement un système de Morale, dans lequel tous les pr
ceptes fondés sur la droite raison sont portés à un pl
haut degré de perfection, que dans aucun autre systèm
des plus sages Philosophes de l'antiquité; dans lequel a
contraire tous ceux qui ne portent que sur de faux prin
cipes sont entièrement omis, et où se trouvent d'ailleu
des préceptes nouveaux, qui correspondent particuliè
ment au nouvel objet que cette religion nous propos
(Dans cette troisième section, qui renferme d'ailleu
d'excellentes vues, l'Auteur a dit des choses très-p
exactes sur quelques préceptes moraux, qu'il préten
faussement que l'Évangile a omis comme n'étant p
fondés sur la raison).

Quatrièmement, qu'un tel système de Religion et d
Morale n'a pu être l'ouvrage d'aucun homme, ni d'au
cune secte d'hommes, bien moins encore de ces homm
obscurs, ignorans, sans Lettres, qui l'ont mis au jou
et fait connoître à l'univers, et qu'ainsi, il a été form
nécessairement par l'intervention de la puissance divin
de la divine sagesse; c'est-à-dire, en un mot, qu'il tir
son origine de Dieu même.

PAGE 149.

(3) *Douze hommes, qui, sans autorité, sans crédit, san
science, etc.* Voici ce que dit à ce sujet l'Apôtre des na
tions, en s'adressant aux premiers Chrétiens: » Il es
écrit: Je confondrai la sagesse des Sages, et je rejetter
la science des Savans. Que sont devenus les Sages? qu
sont devenus les Docteurs de la Loi? que sont devenu
les esprits curieux des sciences de ce siècle? Dieu n'a-t
il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde? Ca
voyant que le monde, avec toute la sagesse humaine

›it point connu dans les ouvrages de sa propre sa-
il lui a plu de sauver, par la folie de la prédica-
:ux qui croiroient en lui. Les Juifs demandent des
s, et les Gentils cherchent la sagesse : pour nous,
êchons Jésus-Christ crucifié, qui est un scandale
fs, et une folie aux Gentils ; mais qui est la force
ı et sa sagesse même, à ceux qui sont appelés,
ifs, ou Gentils. Car ce qui paroît en Dieu une folie
; sage que toute la sagesse des hommes, et ce qui
:n Dieu une foiblesse est plus fort que toute la force
mmes. Considérez, mes frères, qui sont ceux
vous qui ont été appelés à la Foi. Il y en a peu
:s selon la chair, peu de puissans, et peu de
. Mais Dieu a choisi les moins sages, selon le
, pour confondre les sages ; il a choisi les foibles
ɜ monde, pour confondre les puissans ; il a choisi
; vils et les plus méprisables selon le monde, et
ı'étoit rien, pour détruire ce qu'il y avoit de plus
, afin que nul homme ne se glorifiât devant lui.
›ar cette voie que vous êtes établis en Jésus-
, qui nous a été donné de Dieu pour être notre
:, notre justice, notre sanctification, et notre
›tion : afin que, selon qu'il est écrit, celui qui se
:, se glorifie dans le Seigneur «. *Cor.* I. v. 19

t d'après ces grandes vérités que l'Apôtre a dit ail-
» Prenez garde que personne ne vous surprenne
.e vaine et fausse Philosophie, selon la tradition
nmes, selon les élémens d'une science mondaine,
selon Jésus-Christ «. *Coloss.* 2, 8.

PAGE 151.

Je conçois qu'en parlant ainsi à des hommes vrais, à
rrits raisonnables, vous n'auriez pas même besoin,
s convaincre, de soutenir ces réflexions, si naturelles
nples, de la démonstration complette qu'offrent tous

les caractères et tout l'ensemble de la religion. Cet ensemble, comme on a pu le voir dans les volumes précédens, où l'on a développé les principaux caractères de la Religion chrétienne, n'est point un système d'imagination, dans lequel, d'après un plan arbitraire, et quelque espèce de similitudes plus ou moins éloignées, on rapproche des idées ingénieuses, mais qui n'ont rien de solide. Il est établi sur des faits, qui tiennent les uns aux autres, qui se prouvent réciproquement, et qui aboutissent à un centre commun.

Posez seulement quelques-uns de ces faits, connus et avoués par tous ceux qui n'ont pas perdu tous principes et toute bonne foi, le reste suit et s'enchaîne naturellement. Dans le tems où a paru J. C., centre unique de tous les grands faits de la Religion révélée, les Juifs attendoient-ils un Messie? Avoient-ils entre les mains des livres qui l'annonçassent? Ces livres, en nous donnant des notions suffisantes de la dégradation de l'homme, du besoin d'une lumière plus abondante, de la nécessité d'un Réparateur, peignent-ils le peuple d'Israël comme un peuple choisi pour conserver la promesse qui avoit été faite aux hommes d'un Médiateur, et pour en perpétuer l'attente parmi eux? Ce sont là de ces choses sur lesquelles il est aisé de répondre, et qui ne laissent point de doutes à quiconque est vrai et n'élève pas à plaisir des nuages contre l'évidence.

Ces faits une fois donnés, consultez ce qu'ont dit ces mêmes livres sur le Messsie; lisez Isaïe, Daniel, et tout ce qui a un rapport direct à l'Envoyé de Dieu, au Désiré des Nations, au Christ, à la Victime qui doit être immolée par son peuple pour les péchés des hommes *; remontez d'âge en âge, revenez à J. C.; comparez et jugez. De l'avènement du Sauveur, descendez à l'établissement de sa religion, à la manière dont il s'est opéré, à la nature de cette religion, au châtiment des Juifs qui devoient

* Voyez ci-dessus, tom. II, Lettre 39.

cesser

esser d'être son peuple, à leur dispersion, à la perpéuité de l'Église; et voyez si le Messie qui avoit été prélit, n'est pas venu dans le tems où les Juifs l'attendoient; 'il n'a pas paru avec tous les signes qui devoient être ropres à un règne tel que le sien, au règne spirituel de a grâce, de la vertu, de la paix, et de la charité; s'il 'a pas employé, pour y soumettre les esprits et les cœurs ous les moyens qui convenoient à sa mission; s'il n'a as donné au Christianisme tous les caractères qu'il deoit avoir; si le refus de le reconnoître pour le Fils et Envoyé de Dieu n'a pas eu les suites qu'il devoit enaîner après lui; si le Christ n'a pas dû établir, pour onserver le dépôt des vérités qu'il venoit enseigner aux ommes, une autorité visible et permanente; s'il ne l'a as promise, et s'il n'a pas effectué sa promesse.

PAGE 152.

(5) *Ils donnent aisément prise au ridicule quand on sait le aisir.* Il est sans doute bien permis de tourner, contre s partisans de l'erreur et du mensonge, ces armes tranhantes du ridicule dont ils se servent avec tant d'art ontre la vérité. Mais il faut avouer, que n'en ayant point e meilleures dont ils puissent faire usage, ils sont en énéral, dans ce genre d'attaque, mieux exercés que ous. A combien de traits néanmoins, semés de toute art dans leurs discours et dans leurs écrits, ne pourroitn pas appliquer ce mot si sage, *Risu inepto nihil inepius* *? Quoi qu'il en soit, c'est à la plaisanterie qu'ils oivent une grande partie de leurs succès; par elle ils ont u donner un tour neuf et piquant à des objections suannées; c'est d'elle qu'ils savent si bien tirer parti pour ouvrir la foiblesse et la mauvaise foi de leurs raisonneaens: ce sont les railleries sacriléges sur les objets de

*On sait la réponse ingénieuse d'une jeune femme de la Cour à un rand Philosophe. » Nous avons depuis quelque tems, disoit-il battu bien du bois dans la forêt des préjugés «. *C'est pour cela*, eprit-elle, *que vous nous faites tant de fagots.*

notre culte, qui ont fait parmi nous tant de *menus I losophes*, selon l'expression d'un ancien Sage, et ce d'incrédules sur parole, qui croient bonnement que religion est sans preuves, et que, pour avoir de la foi faut commencer par faire taire la raison.

PAGE 153.

(6) *Mais parce qu'il est peu d'incrédules qui affichen Matérialisme, etc.* L'illustre élève d'un grand Maître demandoit un jour ce qu'il pensoit du Théisme. » pense, répondit-il, que c'est un masque pour les vie Philosophes, et une ressource pour les jeunes. A m âge, on n'en a plus besoin que pour ne pas effaroucher commun des hommes : du reste, ne s'embarrassant pl de rien, on est bien aise de vivre sans gêne et de mou sans inquiétude. Mais jeune, comme vous l'êtes, croyance d'un Dieu vous est encore nécessaire : sa elle le feu de votre imagination s'éteindroit, la ver poétique seroit en vous sans force et sans enthousiasm et la nature, muette et dépourvue d'attraits, ne dire plus rien à votre cœur «.

PAGE 154.

(7) *Je doute qu'en finissant les rieurs soient pour eu* Que ce seroit une histoire intéressante que celle de philosophie et des Philosophes de nos jours ! Elle offr roit tout à la fois la meilleure réfutation de leurs sy têmes, le plus sûr préservatif contre leur fausse sagesse et la plus forte apologie de la Religion. Chaque jou nous fournit des matériaux plus abondans. Encore u petit nombre de faits dans le goût de ceux que les ge un peu instruits ont été à portée de recueillir ; et que c choses dignes de risée, d'indignation quelquefois, et pl souvent de pitié, on pourra transmettre à la postérité Un Prince trop respectable pour être cité, mais qu'o ne citera jamais qu'avec éloge, a déjà proposé po

cadre à ces Mémoires, l'idée du *Don Quichotte Philosophe :* le sujet est tout neuf, et les originaux sont sous nos yeux.

On dira sans doute que la tourbe philosophique est devenue trop méprisable, pour qu'il soit nécessaire de s'en occuper plus long-tems. Les excès de ces prétendus Philosophes, la partie systématique de leurs ouvrages, leur aveuglement, leur folie en genre de principes, leurs manœuvres, leurs intrigues en genre de conduite, de petits intérêts si secrètement et si plaisamment liés à leur grande réputation, leur petite guerre entre eux, leur inquisition civile et littéraire les ont assez décriés.

Malgré l'air de réflexion que présentent ces vérités, j'oserois croire que tant qu'ils crieront au fanatisme et à la persécution, lorsqu'il n'y a plus qu'eux en effet qui soient persécuteurs et fanatiques, il ne sera pas absolument inutile de crier au Philosophisme, si redoutable, si imposant autrefois, et si avili de nos jours. Ceux qui penseront que la victoire est décidée depuis long-tems en faveur de la Religion, que le Philosophisme est aux abois, que le masque dont il se couvroit est tombé pour toujours, auront beau regarder nos efforts comme tardifs et superflus ; je ne craindrai pas de le répéter d'après un de nos Sages : *Il faut prendre le tems où les eaux sont basses, pour travailler aux digues.*

LETTRE XVI.

Du Comte de Valmont à son P

Ce que vous avez fait pour moi, ô l
leur de tous les pères ! porte les plı
reux fruits dans la personne du Ch
de Lausane. Émilie vous a marqué so
gement : après Dieu, c'est à vous
est redevable. Ce sont les lumières q
m'avez données, c'est le précis des
que vous m'avez écrites, qui ont
l'éclairer. Quel dommage, si, avec u
aussi bon que l'est le sien, et un auss
fonds de droiture et de sentiment
été perdu pour la vérité ! Il ne l'a
entièrement abjurée; mais que le cu
lui rendoit étoit peu digne d'elle !
d'hui il la voit dans tout son jour, et l
par toute sa conduite. L'aimable jeu
me ! il ne lui falloit que plus de
pour développer en lui le germe d
les vertus. Il m'est devenu cher dès
ment où je l'ai connu; il me l'est l
vantage, depuis qu'une nouvelle f
penser ajoute, à tous ses agrémens
rite le plus vrai et les qualités les

Aussi fait-il à mes yeux partie de
ımille; et quelque tendresse que j'aye
mes enfans, j'aurois peine à dire s'ils
éressent plus que lui. Jugez donc, mon
de la joie que me causent les dernières
rtures qu'il m'a faites.

matin, après avoir assisté ensemble
ver du Roi, il m'a demandé si je voulois
avec lui un tour de promenade. J'y
nsenti; et dès que nous nous sommes
és en liberté, il s'est répandu de nou-
en témoignages expressifs de sa re-
oissance sur ce qu'il croyoit me devoir.
mmence, a-t-il dit ensuite, à goûter
paix que vous m'avez fait espérer, et
cherchois en vain dans l'oubli de moi-
et dans le tumulte de mes passions.
combien n'aurois-je pas à craindre le
r de mes anciennes foiblesses, si vous
aidiez à vaincre ma légèreté naturelle,
choix d'un objet digne de toute mon
e et propre à me rendre heureux! Ma
e me presse depuis long-tems de con-
r un engagement, que j'ai abhorré
ici. Il s'en faut bien que j'en aye main-
t la même idée que j'en avois conçue.
on si tendre qui règne entre vous et
me de Valmont, cette confiance ré-
que qui en fait le charme, cette com-

plaisance, ces égards mutuels, cette conformité de goûts et de sentimens, qui ne laissent appercevoir dans tous deux qu'un même esprit et une même volonté, me font considérer un mariage bien assorti, comme la source la plus pure des agrémens de la vie. Mais, cher Valmont, où trouver aujourd'hui cet assemblage de qualités rares, qui, en rendant une femme vraiment estimable, lui méritent la confiance, la tendresse d'un mari, et assurent en commun leur bonheur pour toujours? Je jette les yeux autour de moi, et je ne vois, dans des conditions semblables à la nôtre, que de jeunes personnes sans principes, inspirées par la vanité, uniquement occupées du désir de plaire, élevées par des mères peu sages dans tout le manège de la coquetterie, et toujours avides de nouveautés et de plaisirs. Je vois qu'une si mauvaise éducation effraie à juste titre tout homme sensé, et le contraint à s'abstenir, autant qu'il le peut, de faire un choix : je vois qu'au milieu de tous les risques que l'on court, l'intérêt seul a la force de déterminer presque tous les mariages; et que le repentir, l'oubli des bienséances, le déshonneur des deux *parts*, des divisions intestines, ou quelquefois des ruptures éclatantes, en sont les suites

les plus ordinaires. Mon ami! sauvez-moi d'un tel malheur. Je ne veux prendre une épouse que de votre main et de celle de Madame de Valmont; je veux une épouse qu'elle ait formée; qui, dans un âge tendre, ait déjà la noble empreinte de son caractère et de ses vertus; qui relève toutes les grâces de la figure, tous les charmes de la beauté, par un attrait plus puissant encore, celui de la décence et de la modestie; qui, à l'ingénuité et à la candeur d'une ame simple et belle, joigne toute la justesse d'un sens droit et toute la délicatesse du sentiment. Cher Comte, c'est un chef-d'œuvre, c'est Julie que je vous demande.

Le Chevalier n'a pu prononcer ces derniers mots sans la plus vive émotion. Il avoit les regards fixés sur moi; le feu brilloit dans ses yeux; il sembloit attendre son sort de la réponse que j'allois faire. Vous balancez, m'a-t-il dit, et vous m'aimez. Julie me haïroit-elle? Non, mon ami, lui ai-je répondu, soyez tranquille. Je sais que Julie ne vous est point contraire; elle a remarqué avec joie le changement qui s'est introduit dans votre façon de penser; elle partage notre amitié pour vous; et trop sage pour se permettre à elle-même de faire un choix, elle agréera sans peine en votre faveur celui

que nous aurons fait pour elle. Mais vous avez une famille ; et il est dans l'ordre..... Mon ami, mon père, s'est écrié le Chevalier, je vous en conjure, ne faites pas dépendre mon bonheur de mon frère. Quoique mon aîné de quelques années, il n'a point de droits sur moi. J'ai un oncle, qui, comme vous le savez, m'a tenu lieu de père, et qui m'aime comme son fils : parti depuis dix-huit mois pour l'ambassade à laquelle le Roi l'a nommé, il n'a pu vous voir depuis votre retour ; mais tout ce qu'il a entendu dire de vous, tout ce que je lui en ai écrit, lui inspire pour vous la plus haute estime. Il vous chérit, il vous révère, il s'honore de votre alliance, et vient de m'envoyer le consentement le plus formel. Voici la lettre qu'il vous adresse, et qu'il me charge de vous remettre de sa part.

J'ai ouvert, en présence du Chevalier, cette lettre que je vous envoie, et qui renferme, dans les termes les plus honnêtes, la demande que le Marquis de.... fait de ma fille pour son neveu, en se servant du motif de la réunion des deux familles.

Ce n'est point, cher Lausane, ai-je repris après cette lecture, pour assujettir notre amitié réciproque à des formalités, qui ont *toutefois* un fondement raisonnable, que j'ai

paru balancer un instant sur la proposition que vous m'avez faite. Je vous aime, je dirois presque, autant que j'aime ma fille; et je vous crois nés pour être heureux l'un par l'autre : mais votre frère, étant l'aîné de votre famille, mérite quelque considération. Lui avez-vous du moins parlé de cette alliance, que je désire autant que vous? Ne m'obligez pas, a répondu le Chevalier, à entrer dans de certains détails sur mon frère. Je n'ignore pas ce qu'il vous doit; sa femme m'en a instruit : vous lui avez sauvé la plus horrible injustice; et il s'en est fait un nouveau motif pour vous haïr. Il voudroit que je ne visse en vous que le meurtrier d'un frère, dont il sait cependant tous les torts; et je n'y vois, avec toute l'effusion d'un cœur sensible, que celui qui m'a arraché à ma propre fureur, et qui a fait briller à mes yeux la plus pure lumière. Le Vicomte vous considère, d'ailleurs, comme un rival dangereux auprès du Prince. Ce matin encore, il s'est plaint à moi de ce que la Reine avoit demandé pour vous une place aussi distinguée par le titre que considérable par le revenu, qui est devenue vacante par la mort d'un de nos plus proches parens, et à laquelle il se croyoit en droit de prétendre.

Je le sais, ai-je dit au Chevalier; je sa-

vois aussi que le Vicomte ne m'aime pas; et comme c'est à moi à vaincre son ressentiment, j'ai supplié la Reine de se désister de la demande qu'elle avoit daigné faire pour moi, et de faire porter ses bontés sur votre frère. (Car c'est ainsi, mon père, que j'ai cru devoir mettre à profit, dans une occasion si importante, les leçons de désintéressement que j'ai reçues de vous).

Eh, quoi! s'est écrié le jeune Lausane, vous faites donc bien peu de cas des distinctions et des richesses, puisque vous les abandonnez si aisément à vos ennemis? — Je ne les estime, cher Lausane, que par l'usage qu'on peut en faire; et quel plus bel usage, selon la pensée d'un grand Roi, que celui de les employer à fléchir ses ennemis mêmes, et à s'en faire des amis? Ah, puisse mon frère, reprit vivement le Chevalier, se rendre digne d'être un jour le vôtre! Mais vos enfans? — J'espère qu'ils penseront un jour comme moi, et, pour ce qui les concerne, ils seront toujours assez riches, assez grands, s'ils sont vertueux. Si, par malheur, ils ne l'étoient pas, plus de grandeur et de richesses ne serviroit qu'à les rendre plus vils et qu'à en faire de plus illustres *misérables*. — Que je crains que mon frère ne vous tienne pas compte du sacrifice que

vous lui faites ! — En ce cas, cher Lausane, je l'aurai fait pour moi-même. — Et attendrez-vous encore son consentement ? — Il faut, avant tout, que mon père lui-même ratifie cette alliance ; et je désire au moins que Julie n'entre pas dans la famille de votre père malgré lui. Je ne vous demande au reste que jusqu'au retour de la campagne prochaine, pour que sa mère achève de la former.

Tel est, mon père, l'entretien que je viens d'avoir avec le Chevalier. Sa demande, que je pressentois depuis quelque tems, m'a comblé de joie, dans l'idée qu'elle feroit la même impression sur vous. S'il se passe quelque chose de nouveau avant votre réponse, je m'empresserai de vous en faire part, toujours disposé, mon tendre père, à suivre les conseils que vous voudrez bien me donner, et à régler sur vos intentions toutes mes démarches.

LETTRE XVII.

De la Comtesse au Marquis.

Je vous ai promis, mon père, des détails sur le Baron et sur la conduite de mon mari à l'égard de ses enfans. J'y joindrai tout ce qui concerne l'intérieur de sa maison ; et en vous offrant dans Valmont le spectacle touchant des vertus qu'il fait éclater au sein de sa famille, je ferai en sorte de charmer l'ennui que me cause votre éloignement et celui que vous fait éprouver notre absence.

Je crois vous avoir marqué que, depuis que mon fils n'étoit plus avec vous, il me paroissoit moins gai et plus rêveur qu'il ne l'étoit autrefois. Une sorte de mélancolie s'étoit emparée de lui, et sembloit avoir éteint le feu de son caractère. Constamment appliqué à l'étude, assidu auprès de ses frères, l'obéissance pouvoit seule le distraire de ses occupations, et l'arracher pour quelques heures à cette vie sédentaire. Sans qu'il portât dans le monde un air timide et emprunté, il ne falloit que le connoître un peu, pour s'appercevoir qu'il n'y étoit point à son aise, et qu'il n'aspiroit qu'au moment de se retrouver en liberté. En vain les sociétés

plus aimables, les jeunes personnes les
is remplies d'attraits daignoient-elles l'ac-
eillir avec bonté, et quelquefois même
ec un air de préférence; loin d'en être
is porté à se répandre et plus jaloux de
montrer, il cherchoit l'occasion de s'é-
ipper, dès qu'il étoit libre de le faire sans
sser les bienséances. Souvent nous lui en
ons fait la guerre, mon mari et moi, en
erchant à lui arracher un secret qu'il ne
us étoit pas difficile de pénétrer. Nous
ions au devant de ses craintes; nous sou-
gions, autant que nous le pouvions, son
ibarras: et, quoique plein de confiance
nous, il n'osoit encore s'expliquer.

Un jour que, par de tendres reproches
r la réserve dont il usoit à notre égard,
us facilitions les épanchemens de son
eur, il nous dit avec une rougeur aimable
avec tous les charmes de l'innocence et
la franchise, qu'il ne se connoissoit pas
i-même; que jamais il n'avoit prétendu
us faire un secret de l'état de son ame;
ais que, ne pouvant tirer de ses réflexions
icune lumière, son incertitude étoit l'uni-
ie cause de son silence. Je sens, ajouta-
il, que je n'éprouve de satisfaction que
iand je suis seul avec vous, ou que dans
s *douces rêveries* qui amusent mon loisir.

Si quelque chose est capable de les suspendre ! ce sont mes occupations à l'égard de mes frères, et les études auxquelles je me livre pour moi-même. Mais, mon fils, lui dit M. de Valmont, quel est l'objet de ces rêveries si séduisantes, qui t'engagent à quitter pour elles toute autre société que la nôtre ? Plus je les examine, répondit le Baron, et plus je m'y perds. Mon imagination me ramène sans cesse aux lieux que nous habitions avant que de venir à la Cour. Elle me rappelle ces tems heureux, où, loin des cercles brillans d'un monde qui m'est à charge, nous ne faisions avec toute la maison de M. de Veymur qu'une même famille, au milieu de laquelle régnoient la simplicité, la paix, et la joie la plus pure; où j'envisageois Madame de Veymur comme une seconde mère, sa fille comme une autre sœur; où, presque toujours ensemble, nous faisions notre bonheur du plaisir de nous voir, et nous ne nous quittions, pendant l'intervalle des dernières campagnes, qu'avec l'espérance prochaine et un désir plus ardent de nous revoir encore. Le souvenir de nos entretiens, l'image toujours renaissante de nos amusemens et de nos jeux, les conseils de mon grand-père, les caresses de celle *que j'appelois* ma petite maman, l'amitié

d'Hortense, les projets d'union que vous formiez entre nous, tout cela, je vous l'avoue, me suit partout, et m'affecte malgré moi : de toutes les personnes que nous avons quittées, je ne puis dire quelle est celle que je regrette le plus, elles me sont toutes infiniment chères; mais je m'apperçois que je ne pourrois m'accoutumer à l'idée de ne plus voir Hortense. Je la compare avec les objets les plus aimables ; et parmi les jeunes personnes de son âge, si j'en excepte Julie, je n'en vois point d'aussi aimable qu'elle. Le Baron s'arrêta à ces mots ; et après un moment de silence : Vous voyez, nous dit-il, qu'il m'est impossible de me définir. Pas absolument, lui répliqua Valmont ; et il me semble, mon fils, que tu te définis beaucoup mieux que tu ne penses. Il eût été à souhaiter pour toi que tu ne te fusses pas si fort occupé du penchant qui t'attache à la fille de Madame de Veymur. Souvent, mon ami, je t'ai engagé à te mettre en garde contre ton imagination et la sensibilité de ton cœur. Heureux celui qui sait conserver un cœur libre et maître de soi ! il en est plus fortement lié à ses devoirs, et risque moins de s'en écarter. Ne crains pas cependant que je te fasse un crime d'un attachement, que dès *l'âge le plus* tendre l'habitude a fait naî-

Si ...constances fortifioient cha-
cl. ...ui, heureusement pour toi,
... un objet qui mérite toute ton
... nom que Madame de Veymur a
... égard, et que notre amitié pour
... nous permettoit pas de lui disputer,
...ets d'union entre sa fille et toi, trop
...ent répétés, et sur lesquels il ne nous
...venoit pas de lui imposer silence, ne
...ont pas toujours paru sans danger. C'est
...ainsi que se préparent insensiblement des
...mitiés trop vives, et qui, par les obstacles
qu'elles rencontrent, suffisent quelquefois
pour empoisonner tout le cours de la vie.
J'espère qu'il n'en sera pas ainsi des sentimens que tu as conçus pour Hortense. Modère-les néanmoins, ne permets pas qu'ils te captivent au point de te rendre un jour moins sensible au plaisir d'être avec nous; ne les laisse pas, par des pensées oiseuses et stériles, par de vains souvenirs, dégénérer en une passion ardente, qui t'emporteroit au delà des principes que tu t'es faits. Tu n'es pas encore dans l'âge de penser à un établissement; et c'est, avant tout, à des parens qui t'aiment si tendrement, à y penser pour toi. Ils ne te refuseront pas, mon *fils*, ce qui peut faire ton bonheur; ce n'est *point* d'après les vues de l'intérêt et de l'am-

bition qu'ils régleront ton choix : Hortense est digne de toi ; travaille de jour en jour à te rendre plus digne d'elle. J'aime mieux, après tout, te voir un attachement honnête et légitime (1) pour lequel je puisse être le confident de tes pensées et le soutien de tes espérances, que d'avoir à craindre que tu ne t'égares dans ces honteuses et criminelles intrigues, où tant de jeunes gens perdent tout à la fois leur santé, leur réputation, leur fortune et leurs mœurs.

Le Baron, transporté de joie, s'est jeté aux genoux de son père, et les tenant embrassés : » O le meilleur, ô le plus tendre » de tous les pères ! lui disoit-il, ne craignez » pas que j'aye jamais d'autre confident que » vous, et d'autre volonté que la vôtre. Si » je désire de mériter Hortense, je suis encore plus jaloux du bonheur de vous plaire ; » et quel que soit mon attachement pour » elle, j'ose me flatter qu'avec le secours de » vos bontés et de vos lumières, il me sera » toujours moins cher que mon devoir «.

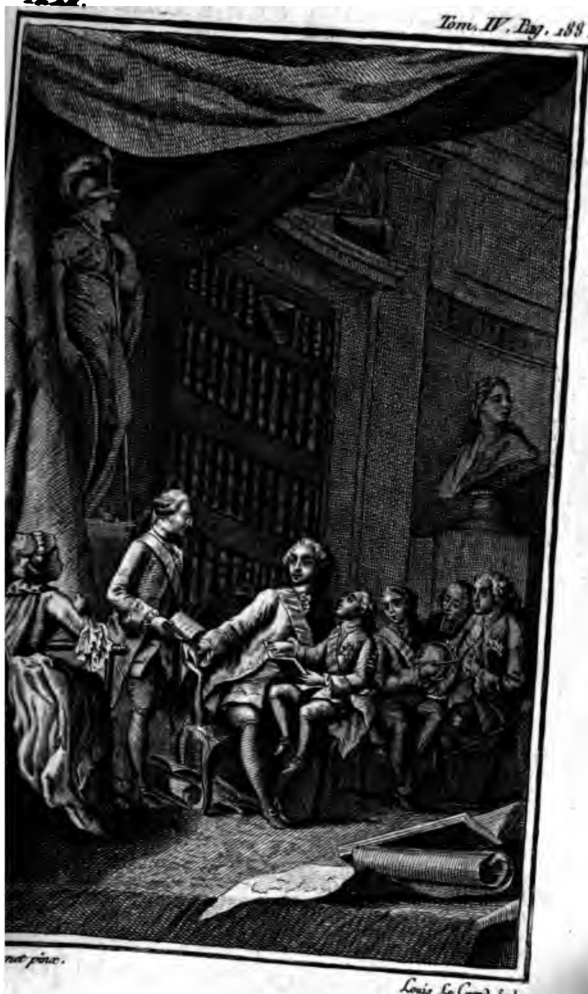
Je n'entreprendrai pas de vous exprimer combien ce mèlange de sagesse et de bonté d'une part, de naïveté, de confiance et de respect de l'autre, m'ont intéressée. J'étois aussi émue que mon fils, et je partageois en mère la tendresse que lui témoignoit mon

Il s'est réservé le soin de leur apprendre par lui-même ce qu'il regarde comme le plus essentiel de leur éducation après la Religion, la science du Droit Naturel, Civil, Politique ; c'est-à-dire, en un mot, toutes les parties de la Morale. Mon mari me fait l'honneur de m'admettre avec Julie à cette partie de leurs études. C'est en conversant avec eux qu'il les instruit *. Par la manière

* Ce tableau intéressant d'un père instruisant ses enfans, est celui qu'un Prince, si cher à notre mémoire, offroit tous les jours aux personnes qui avoient le bonheur de l'approcher de plus près ; celui qui nous rappelle les vertus d'un Monarque formé par de tels soins ; celui enfin dont M. le Duc de la Vauguion a voulu nous conserver l'image en chargeant M. le Monnet de peindre un si beau sujet. C'est d'après l'original, que ce même Peintre a fait le dessin de l'estampe qu'on a mise ici. On y voit M. le Dauphin servant lui-même d'Instituteur aux jeunes Princes. Madame la Dauphine étoit présente ; M. l'Évêque de Limoges et M. de la Vauguion y assistoient assis, comme le vouloit M. le Dauphin, non [illegible] sur un pliant, mais dans un fauteuil. Quelle école pour les pères, et quel fonds d'espérances pour toute [illegible] nation !

Voici la lettre qu'écrivoit ce digne Prince, ce [illegible] père, au Roi Stanislas, qui l'avoit félicité sur la naissance de M. le Comte d'Artois. » Monsieur, mon frère et [illegible] » cher grand-père, je suis infiniment sensible à la [illegible] » que vous prenez à ma joie, qui, je vous l'avoue, [illegible] » sauroit être plus grande. Je me vois quatre garçons ; » tout ce que je souhaite à présent, c'est que Dieu les » *conserve*, et qu'il les fasse ressembler à leur bisaïeul.

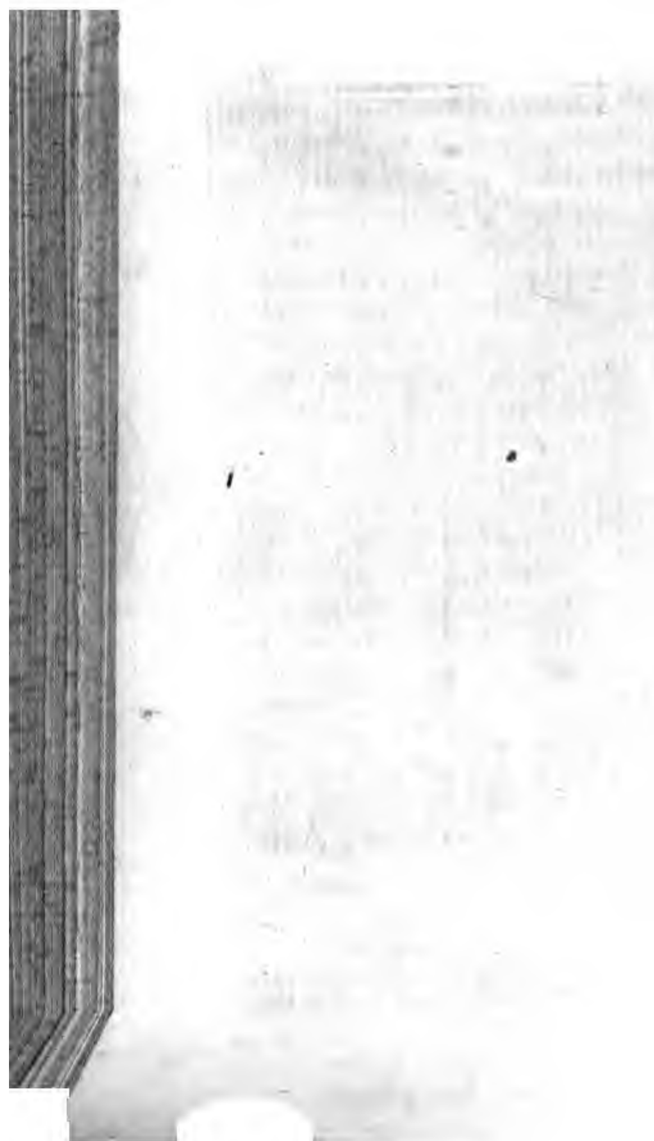
Pl. XI.



...net pinx.

Louis Le Grand Sculp.

Quelle école pour les pères!



nt il leur présente les objets, et par les :estions qu'il leur propose, il a l'art d'éclair- : d'avance les choses les plus difficiles; il 'épare leurs réponses et les rend presque ujours justes et précises, en les condui- nt de principes en principes, en les aidant mettre de la suite dans leurs idées, en ne ur laissant rien adopter légèrement, ni en établir qui n'ait son fondement dans : qui précède. Chacun d'eux dit son avis, : moi et ma Julie aussi bien qu'eux. Il rec- fie ce qui n'est pas exact, et les ramène un même sentiment par les nouvelles lartés qu'il leur présente. Le Baron est hargé de faire le précis de chaque confé- ence. Il en résulte un code de Morale que ıous regardons tous comme notre ouvrage. Ah! mon père, que ne pouvez-vous être présent à ces entretiens! Quel enchante- nent ne seroit-ce pas pour vous, de voir :oute cette petite famille conversant, cau- sant avec gaieté sur les objets les plus im- portans, et s'instruisant en croyant se ré-

» Ils n'auroient pas besoin d'autre recommandation pour » être aimés et respectés, pour faire le bonheur du pays » qu'ils habiteront : pardonnez-moi cette vérité; elle a » échappé au sentiment qui me pénètre et à la tendre » amitié avec laquelle je suis, de Votre Majesté, le très- » respectueux petit-fils, LOUIS «.

créer; de voir un père tendre, qui
ronné de ses enfans, fixe sur lui to
regards, qui les interroge avec bon
les écoute tour à tour, tandis que
autres imitent son attention et att
leur rang pour parler; qui les enc
en leur inspirant la plus douce con
et qui en même tems, par une sage
et toute la fermeté nécessaire, se
de leur part le plus profond respec
ne puis-je vous peindre l'art avec le
les intéresse, tantôt par des traits d'l
qu'il rapproche * et qu'il développe,
comparaisons naturelles et sensible
des exemples frappans; tantôt par le
chemens de son ame et par l'expres
sentiment, quelquefois en excitant leu
lation par une louange adroite; quel
aussi en la réveillant par une plais
fine, qui les corrige sans les décon
Que ne puis-je vous dire, commen

* C'est à la faveur d'un pareil rapprochemen
rassemblant sur le même objet les principaux t
y ont un rapport marqué, que, par de simples ré
on pourroit donner à la jeunesse les leçons les p
pres à l'intéresser et à l'éclairer ; de même qu
l'Histoire Naturelle, la méthode la plus instru
la seule vraiment sûre, est de rassembler beau
faits, sur lesquels on puisse asseoir des obser
exactes et précises.

r rendant la science aimable, il s'attache
ı leur rendre utile; comment il les ra-
ıe sans cesse à la Religion et à la vertu;
omme il forme tout à la fois leur esprit et
r cœur!

'armi tous les soins qu'il prend en leur fa-
ır, un de ceux qui l'occupent davantage,
de les mettre à portée de bien discerner
at auquel la Providence les appelle. Ne
yez pas, disoit-il en dernier lieu au Com-
ndeur et au Chevalier, que la croix que
ıs portez, et les avantages qui y sont
ıchés, soient pour vous un motif de la
ter toujours. Ce n'est pas parce qu'elle
ıt vous former par la suite un établisse-
nt aussi utile qu'honorable, sans vous
dre à charge à votre famille, que vous
rez la regarder comme un engagement
e vous ne puissiez rompre. Elle n'oblige
s seulement à être de braves Chevaliers,
ins de sentimens et d'honneur: c'est là
entiellement le fait de tout Gentilhomme;
vous n'êtes point nobles, si vous n'avez
s ces qualités. Mais elle impose encore
m d'autres devoirs: elle vous lie à la Re-
ion d'une manière toute spéciale: elle
ut que vous en deveniez, si je puis ainsi
rler, les hérauts au milieu du monde par
s discours et par vos actions; que vous

soyez les défenseurs des foibles et des o
primés, les protecteurs de l'innocence; qu
vraiment hospitaliers, vous ayez pour l
malades et pour tous les affligés, un cœ
compatissant; que vous ne pensiez pas q
les pieuses donations de nos pères ayent
pour objet, de vous faire couler des jou
stériles au sein de la mollesse, et de vo
donner de grands revenus sans profit po
les malheureux; que vous ne supposiez p
qu'une partie des richesses de l'État, dev
nue votre héritage, ne vous laisse, comm
citoyens, aucun service à lui rendre: ell
veut que, formant un jour des Religieux dan
toute la rigueur du terme, et liés par de
vœux solennels, vous ne vous croyiez pa
dispensés de les remplir; car ce n'est pas
ainsi, mes chers enfans, qu'en jugent encore
aujourd'hui tant de dignes Chevaliers, si
utiles et si chers à leur Ordre, à la Patrie,
à la Religion dont il font l'ornement.

Je respecte fort cet état, dit, avec beaucoup
de vivacité le Chevalier; mais vous savez,
mon père, qu'il en est un que j'ambitionne
davantage, et qu'il y a une autre croix que
je serois encore plus jaloux de porter.

Je vous ai déjà assuré, reprit avec bonté
mon mari, que j'étois bien éloigné de m'op-
poser à vos désirs, lorsqu'ils auroient été suf-
fisamment

ıamment éprouvés ; mais vous êtes trop
une encore pour que nous prenions ensem-
e une résolution sur un objet si important.
serois au comble de mes vœux, si je voyois
ıelque jour un bon Prêtre, un digne Ministre
la Religion, un saint Évêque, au nombre de
ıes enfans. Mais, mon fils, si, dans le choix
e cet état, tu te trompois sur les motifs; si tu
éprisois, dans un degré inférieur, les au-
ıstes fonctions du ministère et les Ministres
ıbordonnés; si tu n'ambitionnois que d'être
vèque, et non d'en avoir les vertus; si, en
disposant à un état si relevé, tu en connois-
ois mal les obligations et les charges; si tu t'en
rmois des idées fausses; si tu y prenois du
ıste pour de la grandeur, de la hauteur pour
e la dignité, de la naissance pour du mérite,
e l'emportement et de l'opiniâtreté pour du
èle, de la suffisance et de la présomption
our des talens; si, n'ayant pas essayé tes
rces et comptant trop sur ta sagesse, tu
ourois le risque affreux de déshonorer la Re-
gion par tes mœurs; si, désirant la gloire
es hommes, et te laissant subjuguer par la
ıanie du siècle, tu prenois une façon de pen-
r équivoque, et qui fît presque douter....
! mon fils, sous tous ces rapports, quelle
ıche pour toi-même! quel scandale pour
ous les Fidèles! quels maux pour l'Église!

Car c'est sur-tout de ses Ministres, et plus encore de ceux qui, par l'éclat de leur titre et de leurs fonctions, fixent davantage les regards, que dépend son triomphe, et que dépendra même un jour la conservation de la Foi parmi nous. Crois-moi, mon fils, avec le nom que tu portes, tu n'as pas besoin d'être Évêque, pour être quelque chose dans le monde; et je ne vois rien de si petit que celui qui, dans un état vraiment grand, ne sait pas en prendre l'esprit, en soutenir dignement le caractère, et en remplir les devoirs.

Ah! mon cher papa, répondit le Chevalier, je ne voudrois être Évêque que pour ressembler à M. l'Archevêque de...., que l'on respecte tant, et à notre parent l'Évêque de C...., dont vous faites vous-même tant de cas. A ce prix, mon fils, lui dit Valmont, que rien ne t'arrête; redouble de zèle et d'ardeur pour les études qui conviennent au choix que tu veux faire; mais garde-toi d'abandonner celles qui peuvent te mettre en état d'en faire un autre, si ce n'est pas pour celui-là que le Ciel t'a fait naître.

C'est ainsi que mon mari éclaire ses enfans pour le bien de l'État et de la Religion, et pour leur véritable bonheur. Il donne à son aîné, relativement aux circonstances, des

avis encore plus précis. Il l'arme, à son entrée dans le monde, contre tous les dangers de la séduction. Il le prémunit contre l'exemple contagieux des Grands; et lui fait tirer, de quelques scènes avilissantes, qui se sont passées sous nos yeux, toutes les leçons qu'elles lui offrent contre le vice, et de nouveaux motifs d'encouragement pour la vertu. Il insiste à son égard sur ce qui forme la vraie noblesse, le véritable héroïsme, la vraie grandeur; et le pénètre tellement des sentimens dont il est pénétré lui-même, que j'oserois bien répondre que son fils ne compromettra jamais le mot sacré de l'honneur, et que le nom de Gentilhomme, si cher à nos Rois eux-mêmes, ne sera jamais pour lui un vain nom.

Vous concevez, mon père, que ce n'est pas seulement par des discours que mon cher Comte s'attache à former ses enfans. Il joint l'exemple et l'usage aux préceptes, en saisissant toutes les occasions de leur faire pratiquer sous ses yeux, et conjointement avec lui, des actions nobles et vertueuses. Il ne se passe presque point de jour qu'on n'ait recours à mon mari, pour en obtenir des services essentiels, qu'on ne pourroit attendre de tout autre. Sa générosité, son affabilité, sa bonté sont si connues, qu'on ne craint pas

de les mettre sans cesse à de nouvelles é] ves. Attentif à ne point se laisser surprei il ne néglige aucune des précautions n saires, pour ne pas risquer de mal empl son crédit, et de ne pas placer comme il ses bienfaits : mais quand il s'est assur c'est à juste titre qu'on réclame son sec il n'y a rien de si difficile à quoi il ne se] pour obliger; et il le fait de si bonne g qu'il semble que ce soit lui qu'on ob quand on lui fournit l'occasion de fai bien. C'est là, selon sa façon de pense seul plaisir ici-bas qui soit pur et sans lange. Ses refus mêmes, lorsqu'il est d'en faire, ont quelque chose de si hon ils sont accompagnés de manières si p nantes, qu'on ne se retire jamais d'aupr lui chagrin ni mécontent. Parmi cette de secrets qu'on lui confie et de services lui demande, il est bien des choses d peut sans indiscrétion faire part au Bar le met alors de moitié dans ses démarch l'accoutume ainsi à devenir chaque jou humain et plus sensible; il en est d'a dont il se repose sur moi et sur ma fille; n'ai pas besoin de presser Julie. Elle compatissante et si tendre, que je me tr forcée quelquefois de modérer son zèle tempérer sa sensibilité.

Il n'est pas jusqu'à de petits détails, pour l'intérieur de la maison, que mon mari ne fasse servir à exercer ses autres enfans. C'est souvent par leur canal que les domestiques demandent des grâces et les obtiennent. Il leur suggère pour ceux-ci de petits soins et des attentions qui leur font sentir qu'ils ont affaire à des hommes (2). Les domestiques eux-mêmes semblent faire partie de sa famille. Il veille sur leur conduite; il en exige par dessus toutes choses, de la religion, de la sagesse et des mœurs; il assigne à chacun d'eux le genre d'occupations qui lui convient, et ne permet pas qu'il y en ait un seul d'inutile et de désœuvré. Il les récompense à proportion de leur travail et de leur fidélité; il consent volontiers qu'ils se marient, s'intéresse à tout ce qui les concerne, et s'informe de leurs besoins. Dans leurs maladies, il est le premier à les visiter, il les traite en père, les soutient, les console, et a le plus grand soin qu'il ne leur manque rien. Il s'est formé par-là d'excellens serviteurs, dont il est adoré. Sous ses auspices, tout présente ici l'image de l'ordre, de la bienfaisance, de la religion et de l'humanité.

Quel contraste, mon père, entre une vie si bien employée, et celle de tant d'agréables fainéans, qui, en parlant plus que d'autres

d'humanité, de bienfaisance, ne savent que séduire l'innocence, tyranniser leurs gens ou les dépraver, aller à la chasse, fouler leurs vassaux, jouer la comédie, mettre une partie de leur fortune sur trois cartes, manger le reste de leur bien avec des actrices, s'amuser avec des histrions, et qui croient encore qu'il n'y a rien de mieux à faire !

Le plaisir que tant de gens trouvent à se livrer à des amusemens honteux, à former d'injustes projets, à nourrir des idées criminelles et des habitudes vicieuses ; mon mari le fait consister tout entier à se pénétrer d'amour pour ses semblables, à méditer leur bonheur et à le procurer, autant qu'il est en lui. Autant ceux-là semblent jaloux de nuire, de perdre et de détruire ; autant Valmont paroît l'être de créer en quelque sorte et de vivifier.

C'est là ce qui occupe, ce qui maîtrise son ame ; et en lui, ce goût, ce désir du bien, c'est la Religion, c'est la charité qui l'a fait naître.

Pour satisfaire un penchant si digne de lui, le Comte est sagement économe de son tems et de ses revenus. Il ne soupe presque jamais dehors. Il se lève de grand matin ; et c'est surtout dans la matinée qu'il trouve le moyen de remplir ses nobles fonctions. Il fait rendre

ı compte exact à ses gens d'affaires ; ne se
ermet aucune dette ; et les regarde comme
ne bassesse ou une injustice, toutes les fois
l'on peut se dispenser de les contracter, ou
u'on fait languir des créanciers, qu'à force
e retranchemens et d'économie, on devroit
empresser de payer (3). Cet esprit d'ordre
ii procure les moyens de faire face à tout,
t d'avoir toujours des fonds en réserve, pour
arer à tous les évènemens. Sa dépense est
églée sur son état et sur les biens dont il
ouit. Sa table est servie comme il convient,
nais sans profusion. Son habillement est sans
aste, mais d'un goût exquis dans sa simpli-
ité même. Il réunit dans sa personne les
grâces et la dignité. Chéri, révéré au dehors,
omme il l'est dans sa propre maison, on le
roit partout également doux, affable, mo-
leste, et toujours le plus vertueux et le plus
imable de tous les hommes.

Je ne sais, mon père, si j'ai pu avoir, dans
certains tems de ma vie, quelque bonne opi-
ıion de moi-même ; mais il me semble du
noins que, s'il m'en restoit encore, je la per-
lrois bientôt, en me comparant avec lui.
Non, je n'ai plus d'autre orgueil à craindre
que celui qu'on peut ressentir, en pensant
qu'on est l'épouse de Valmont.

» également comme Chrétiens. C'est qu'en effet, sous
» ces deux rapports, qui forment en vous ce qu'il y a
» de plus grand, tous les hommes sont vos égaux «.

PAGE 199.

(3) *Il ne se permet aucune dette ; et les regarde comme une bassesse ou une injustice, toutes les fois, etc.* J'aimerois à penser que ce siècle de bienfaisance n'est plus ce même siècle, où l'on se faisoit un honneur d'avoir des dettes et de mourir insolvable ; où celles du jeu, il est vrai, devenoient sacrées, mais où l'on croyoit de sa dignité de laisser languir de misérables Artisans, qui se ruinoient à faire des avances dont il n'étoient pas payés ; où le salaire des Domestiques, retenu pendant bien des années, ne passoit pas pour un véritable larcin : pourquoi faut-il que cette idée, qui me seroit si chère, soit démentie à chaque instant par des traits qui font gémir l'humanité !

Il y a quelque tems qu'un pauvre Citoyen, s'étant amassé quelque argent, l'avoit employé à s'établir dans un des fauxbourgs de cette Capitale. Au bout de six mois, il fut réduit à la mendicité par un incendie. Un très-grand Seigneur lui devoit une somme qui eût suffi pour le relever. Le malheureux, dans un si pressant besoin, implore sa bonté ou plutôt sa justice. Bagatelle ! misère ! répond durement ce Grand dont on vantoit la générosité. — C'est peu pour vous, Monseigneur, mais c'est tout pour moi. — Misère, encore une fois ! Cocher, à l'opéra ; et vîte, car je suis pressé.

Grand du monde, qui que vous soyez ! quels traits de bienfaisance pourroient couvrir un trait comme celui-là ?

LETTRE XVIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

n'ai pas cru, mon père, devoir attendre
e réponse, pour vous faire part de tout
ui peut intéresser votre tendresse pour
;. Le Chevalier de Lausane a supplié
eine de favoriser ses vœux par rapport
a fille, et de lui obtenir pour cette al-
ce l'agrément du Vicomte, à qui le Roi
oit d'accorder la place, pour laquelle
croyoit en concurrence avec moi. La
ne a saisi cette ouverture avec un excès
ie, qui peignoit vivement toute la bonté
on cœur. Elle a passé à l'instant chez
oi; et après lui avoir dit que c'étoit à
ollicitation, qu'elle avoit demandé pour
icomte la grâce qu'elle souhaitoit si ar-
ment pour moi-même, elle a exposé
Majesté les désirs du Chevalier, et l'es-
e de répugnance que son frère avoit à
atisfaire. Qu'il sache, je vous en con-
, a-t-elle ajouté, que c'est au Comte
l doit la protection que je lui ai accor-
, et la faveur dont vous venez de l'ho-
er; qu'il oublie tous les sujets de ressen-

timent qu'il peut avoir; et que le mariage du Chevalier avec Mademoiselle de Valmont confonde à jamais les intérêts des deux familles. Le Roi a applaudi à cette alliance, et en a parlé le jour même à M. de Lausane, qui s'est vu forcé de me faire son remercîment d'un service, pour lequel je n'en attendois pas lorsque je le lui ai rendu. Il m'a en même tems demandé Julie pour son frère, en joignant, m'a-t-il dit, sa demande à celle que son oncle m'avoit déjà faite. Malgré le contentement et l'air de franchise qu'il affectoit, la contrainte perçoit à travers ses démonstrations; et il étoit aisé de voir, que l'autorité avoit plus de part à sa démarche que le penchant. Je n'ai pas voulu paroître m'en appercevoir, ni écouter à ce sujet une fausse délicatesse, qui m'eût fait manquer à ce que je devois aux bontés de Leurs Majestés, aux vœux du Chevalier, et au bonheur de ma fille, qui ne peut qu'être heureuse avec lui. J'ai remercié à mon tour le Vicomte de l'honneur qu'il me faisoit. Je lui ai dit que, quoique je me fusse fait une loi de ne point disposer de mes enfans, et de ne rien résoudre d'essentiel sur tout ce qui les concerne sans votre agrément, je croyois toutefois pouvoir lui être garant que vous vous feriez, ainsi que moi, un hon-

ır et un devoir de vous conformer aux entions de Leurs Majestés : que je désis seulement que, l'ouverture de la camgne devant se faire dans très-peu de tems, ma fille étant si jeune encore, on vou. bien différer ce mariage jusqu'à mon reır, dans l'espérance qu'il ne vous seroit s impossible d'y assister. M. de Lausane a paru très-satisfait de ce délai. Puissel ne pas avoir dessein de le faire servir ompre une union, dont je sens plus que nais tout le prix !

LETTRE XIX.

u Marquis au Comte et à la Comtesse.

JE craignez pas, mon fils, que je désaue les projets que vous aurez formés. Deıis long-tems nos vues, nos sentimens sont ; mêmes ; et vous ne pouvez plus rien vouir, que je n'aye désiré le premier avec aunt d'ardeur que vous. J'ai déjà marqué à nilie le tendre intérêt que je prenois au ıevalier. Je n'ai pas craint de lui dire, mbien, s'il devenoit un jour plus conséıent et plus sage, il me seroit doux de voir l'époux de Julie. Recevez donc, mes

chers enfans, tous mes pouvoirs, et
les benédictions d'un père, qui ne c
rendre grâces au Ciel de lui avoir dor
enfans tels que vous.

LETTRE XX.

Du Comte de Valmont au Marq

Je n'ai point perdu de vue, mon p
conseil que vous m'avez donné dans
vos lettres, de me faire, s'il se po
un ami, qui, vivant dans le mond
y tenir, n'ayant par sa situation ni l
jugés des Grands ni ceux des riches
noissant assez les hommes pour pouvc
être utile et voulant bien l'être, ma
prétentions pour lui-même, conten
état médiocre, et s'estimant heureux d
point obligé d'en sortir, me fît part
des circonstances critiques, de son
rience, de sa sagesse et de ses lumièr
montrât la vérité dans tout son jour,
toutes les préventions qui tendent
en écarter, vous suppléât en quelqu
à mon égard dans bien des momens,
s'il étoit nécessaire, me suppléer un jo
près de mes enfans.

Je sentois le besoin d'un tel ami depuis ue j'avois le malheur d'être éloigné de vous. [ais des amis de ce caractère se rencon-ent si difficilement ! Je craignois d'y être ompé ; d'avoir à me défendre, par la suite, e l'orgueil secret et des vues personnelles e celui dans lequel j'aurois placé ma con-ance. Je craignois qu'après l'avoir choisi ans une condition inférieure à la mienne, puisqu'autrement il ne pouvoit remplir u'une partie de l'objet que je me propo-sis), il ne se fît de mon amitié un trafic 'intérêt ou de vanité. Dans cet état de per-lexité, j'examinois, j'étudiois tous ceux ui sembloient avoir quelque rapport à mes ues. Je n'en trouvois pas qui y répondissent omme je le désirois : je n'appercevois, dans ι plupart, ni une façon de penser assez oble, ni un discernement assez exact, ni es principes sur lesquels je pusse faire un ssez grand fonds. Leur langage n'avoit point e ton de franchise et de vérité, cet air mâle t ferme, qui promet dans un ami une cri-ique sévère de nos défauts, et assez de cou-age pour ne pas se lasser de nous les dire. ouvent aussi, avec un caractère de droi-ure et des principes de religion, il leur ıanquoit cette connoissance profonde du œur humain, que le seul usage du monde

ne donne pas, qui ne s'acquiert point sans beaucoup de réflexion, et sans laquelle cependant presque tous les conseils portent à faux, ou ne prennent pas sur notre esprit assez d'autorité et de crédit pour nous engager à les suivre. Plus souvent encore je ne remarquois point en eux cette aménité, ce charme de la douceur et de la bienveillance, qui nous rend la vertu aimable, en nous rendant cher celui qui nous en offre les leçons. C'étoit sur un militaire, plus que sur tout autre, que je voulois fixer mon choix, espérant y puiser plus de ressources pour moi, pour mes enfans, et en particulier pour le Baron.

Après bien des recherches, et lorsque je commençois à me rebuter de leur peu de succès, une Providence attentive à mes besoins a daigné enfin seconder mes intentions. Dans le Corps où est mon fils, et dans sa Compagnie, est un ancien Officier, nommé Verzure, généralement estimé pour toutes les qualités de l'esprit et du cœur qu'il possède au plus haut degré. Dans une visite qu'il est venu rendre au Baron, je l'ai vu, je l'ai entretenu; et dès le premier instant je n'ai pas eu de peine à le juger. Son abord simple, noble, et aisé; son air affable et prévenant, sans avoir rien de trop vif ni

le trop empressé; ses discours sans apprêt et sans art, mais pleins de justesse et de précision; toutes ses manières, aussi naturelles, aussi vraies que ses pensées et ses expressions, peignoient le fond de son ame, et confirmoient à mes yeux la vérité des éloges qu'on lui prodiguoit. Je crois qu'avec les sentimens d'estime et de confiance qu'il m'inspiroit, je me serois ouvert à lui dès le premier entretien, comme à un second M. Dorval, si, lorsqu'on m'avoit vanté son mérite, on ne m'avoit pas ajouté, que, quoique né pour la société, dont il eût pu faire les délices et l'ornement, il en étoit séparé, autant que son état et les bienséances pouvoient le lui permettre, et n'avoit plus de liaison intime avec personne. Ce caractère particulier, que tout le monde lui connoissoit, et qui ne diminuoit en rien le respect qu'on avoit pour lui, m'étonnoit par le contraste qu'il formoit avec cet extérieur engageant et facile qu'il faisoit paroître; je n'osois m'avancer, par la crainte même de l'éloigner davantage, et je remis à un autre moment à sonder ses dispositions les plus secrètes.

Je fus le voir avec mon fils. Son séjour ordinaire est à la campagne. Une petite maison à quelques lieues de Paris, un enclos

assez vaste, et au dehors quelques arpens de terre, forment en bien-fonds tout son domaine. Une ancienne Gouvernante, un valet jeune encore, qu'il traite avec bonté, et qui paroît le servir avec autant d'affection que de respect, un vieux jardinier qui en est le père, composent tout son domestique. Il donne lui-même tous les jours quelques heures à cultiver les fleurs et les fruits de son jardin. Près de sa maison, qui est à quelque distance du village, est une grande ferme, appartenante à l'Abbaye de..... et plus loin un petit bois qui en dépend, et où il va chercher dans les beaux jours de l'été de l'ombre et de la fraîcheur. Autour de lui sont des côteaux rians, dont l'aspect borne d'assez près son horizon, sans que sa retraite en paroisse moins agréable. Les bustes de quelques grands hommes, tels que ceux de Turenne, de Fabert, de Catinat, de Fénélon; des estampes et des tableaux des meilleures écoles, qui retracent, ou des jeux champêtres, des fêtes de village, les travaux de la campagne, ou des traits d'humanité et de bienfaisance, ou des exemples attendrissans de piété et de religion; une bibliothèque peu nombreuse, mais au choix de laquelle le goût, la sagesse et les mœurs ont présidé, sont l'unique ornement

e cette demeure, et en font toute la ri-
hesse. Cette maison est celle d'un Sage,
; rappelle, moins encore par sa petitesse *
ue par les dispositions de celui qui l'habite,
souvenir de la maison de Socrate.

M. de Verzure vint au-devant de nous
ès qu'il nous apperçut, et avec ce ton de
mplicité et de noblesse qui lui est propre,
nous fit l'accueil le plus obligeant. En-
ouragé par cette réception, je lui deman-
ai, après un entretien que je souhaitois
e prolonger, la permission de venir inter-
ompre quelquefois sa solitude, et de lui
mener le Baron. Monsieur, me répondit-il
n me prenant la main, comme si nous
ous fussions connus depuis long-tems, je
e vous dirai pas que la demande que vous
ne faites m'honore; je sens assez la valeur
es termes, pour ne pas me servir de celui-ci
is-à-vis d'un homme qui pense comme
I. de Valmont : mais je ne craindrai point
e vous dire que l'estime dont j'étois pré-
enu à votre égard, n'a pas eu moins de
art à la visite que je vous ai faite, que
obligation de rendre à M. le Baron celle

* On faisoit un reproche à Socrate de ce qu'étant dans
cas de recevoir les citoyens les plus considérables
Athènes, il avoit une si petite maison : *Plût au Ciel*,
pondit-il, *que je la visse remplie de vrais amis !*

que je lui devois. Il y a trop de conformité dans nos sentimens, pour que je ne désire pas d'être lié plus étroitement avec vous. On vous aura parlé de mon goût pour la retraite. Ce goût n'est point en moi l'effet de la misanthropie : il est le fruit d'une longue et tardive expérience, et de l'horreur que j'ai toujours eue pour le vice et pour l'imposture. La vérité et la vertu sont si rares parmi les hommes ! La présence de M. votre fils ne m'empêchera pas de vous ouvrir mon cœur : à son âge, il ne peut que gagner au récit que je vais vous faire.

Privé de ma mère, presque au sortir de mon enfance; élévé, au fond d'une Province, sous les yeux d'un père, qui n'avoit d'autre soin que celui de me former lui-même à la Religion, à la probité, et à tous les principes du véritable honneur, ne connoissant d'autre société que celle de quelques vieux militaires, retirés comme lui, et qui avoient son même caractère de bonté et de droiture, je ne me figurois pas que le monde pût être différent de ce qu'il étoit autour de moi. Je lisois peu, et ne réfléchissois pas assez pour tirer, de mes lectures, des lumières qui pussent me détromper d'une si douce erreur. Le peu de livres qui me tomboient entre les mains, étoient d'ailleurs de nature à m'y confir-

ier : ils ne m'offroient, pour la plupart, que
s coutumes et les mœurs de l'ancienne Che-
alerie. Quelques exercices convenables à
n Gentilhomme, remplissoient une partie
e ma journée. Après eux, la chasse étoit
ion occupation la plus ordinaire, et toutes
ies leçons de morale consistoient dans les
vis d'un père tendre, et dans le bien que je
oyois faire. Cette vie innocente et paisible
e fut pas de longue durée. Mon père mou-
at avant que j'entrasse au service. A cette
poque, tout changea pour moi. Un oncle,
ui devenoit mon tuteur, et qui, n'ayant
oint d'enfans, se proposoit, depuis long-
ems, de m'adopter pour son fils, vint me
hercher et m'emmena à Paris. Il étoit écuyer
lu Prince de.... dont il avoit su gagner la
onfiance, et dont il partageoit en courtisan
es intrigues et les plaisirs. Il me présenta à
ui, comme un jeune homme qui ne deman-
loit qu'à être formé, et dont il pourroit un
our tirer parti. Le Prince s'amusa beaucoup
le ma naïveté et de ma franchise. Satisfait
cependant de quelques saillies qui annon-
çoient en moi de la vivacité et une sorte d'es-
prit, me trouvant une taille avantageuse,
une figure assez noble ; et content d'ailleurs
le ce que ma physionomie sembloit lui pro-
nettre, il me recommanda aux soins de mon

oncle, qui prétendoit se faire honneur auprès de lui du nouveau genre d'éducation qu'il alloit me donner. Il commença par me choisir les maîtres les plus propres à me former le goût, et à me faire acquérir, en peu de tems, les connoissances qui m'étoient le plus nécessaires. Mes progrès à cet égard parurent répondre à son attente; mais elle fut cruellement trompée sur tout le reste. Il s'étoit chargé de m'instruire lui-même dans ce qu'il appeloit la science du monde. Ses leçons, présentées d'abord avec assez de ménagement pour ne pas alarmer ma délicatesse, mais devenues moins équivoques de jour en jour, contrarioient toutes celles que j'avois reçues de mon père. Une complaisance envers les Grands, qui devoit aller jusqu'à la servitude; une déférence aveugle à leurs volontés et à leurs caprices; l'attention à prévenir sans scrupule tous leurs désirs; l'art de charmer leur ennui, de flatter leur amour-propre, de nourrir leurs passions, ou de les faire naître au gré de mes intérêts; la dissimulation la plus profonde; l'éloignement de toute vérité; l'oubli de tous principes; une très-bonne opinion de moi-même, qui fit valoir à leurs yeux mes talens, mes ressources et mes lumières; un ton de confiance qui me mît en état de les maîtriser sans qu'ils s'en

apperçussent ; un manège adroit ; une politique sourde ; de longs circuits, qui les ramenassent sûrement à mes vues, lorsque j'aurois l'air d'entrer le plus servilement dans les leurs ; pour le dire en un mot et sans adoucissement, un mèlange de bassesse et d'orgueil : tel étoit le plan qu'on me traçoit pour que je parvinsse à jouer un rôle auprès d'eux, et sur-tout auprès du Prince dont je devois briguer la faveur.

Ces leçons me remplissoient d'étonnement et d'horreur ; et j'étois trop ouvert et trop franc pour déguiser l'impression qu'elles faisoient sur moi. Non, Monsieur, dis-je un jour, avec un air d'indignation, et d'un ton ferme et assuré : non, jamais cette morale ne sera la mienne ; elle répugne trop à mon cœur ; elle est trop opposée à celle de mon respectable père. Si je pouvois l'adopter un seul moment, je croirois entendre son ombre plaintive s'élever contre moi, et me demander compte des principes et des exemples qu'il m'a donnés. Jeune homme, repartit mon oncle, en riant de ma simplicité, l'ombre de ton père pense bien à toi. J'ai pitié des préjugés dont il a bercé ton enfance. Sois donc un être bizarre et inutile dans la société ; reste confondu dans la foule des imbéciles et des misérables ; va languir dans ta noble chau-

mière, sans fortune et sans gloire. Ah! plutôt, m'écriai-je, plutôt mille fois y retourner, sans nom, sans crédit et sans richesses, que de les acheter par le vice et par l'imposture; plutôt y passer le reste de mes jours, obscur et ignoré, plutôt n'être rien que de ramper honteusement pour m'élever, que de devenir un homme important, en cessant d'être honnète et vrai, et en me rendant méprisable! Ces réponses libres et tranchantes eussent indisposé pour toujours mon oncle contre moi, s'il n'eût été retenu par un secret penchant pour l'unique reste de sa famille.

Le Prince, de son côté, cherchoit à s'assurer par lui-même de l'effet que produisoit en moi cette éducation tant vantée qu'on s'étoit flatté de me donner. Il m'admettoit, par intervalles, à des parties de chasse, où je pouvois me montrer tel que j'étois, sans gêne et sans contrainte. Il m'adressoit souvent la parole, il me questionnoit; et j'en profitois pour lui représenter les vœux et la misère des pauvres paysans, les vexations qu'on leur faisoit éprouver en son nom, les pertes innombrables qu'on leur faisoit supporter, le joug dur et tyrannique qu'on imposoit à tant d'hommes, pour satisfaire au plaisir d'un seul homme. Le Prince, étonné de ce langage,

me

me regardoit; il sembloit quelquefois sourire à ma sincérité. Mais trompé à l'instant même par les flatteurs qui l'environnoient, il prenoit en dédain mes prétendues rêveries, et vouloit bien me faire grâce, en faveur de mon oncle, de la hardiesse que j'avois eue de plaider devant lui la cause de l'humanité. Lassé enfin de ce qu'il appeloit la sauvagerie et les algarades de son neveu, il me bannit de sa présence, en lui disant que l'unique parti qu'il eût à prendre, étoit de me faire entrer dans la Gendarmerie, et que, par considération pour lui, il voudroit bien m'y protéger. Le Prince ne tarda pas à être obei, et en effet on m'avança au bout de quelques années.

Un mariage très-avantageux pour moi étoit sur le point de se conclure. J'aimois la personne que je devois épouser, et je croyois en être aimé. Elle se flattoit que le crédit de mon oncle me mèneroit beaucoup plus loin; mais il encourut la disgrâce du Prince, et en mourut de chagrin. Un ami, sur lequel je comptois autant que sur moi-même, se mit sur les rangs, pour solliciter en son nom une Compagnie qui m'avoit été promise; il l'obtint, et fit réussir en sa faveur le mariage que je me croyois au moment de contracter. Je me vis ainsi trahi tout à la fois sur les deux objets qui m'intéressoient le plus vivement,

sance qu'il a du cœur humain, rend ses avis toujours sûrs et son commerce vraiment utile. Le Baron a conçu pour lui la plus grande estime et le plus tendre attachement. Il lui communique ses réflexions, ses études; il lui a même fait part des secrets de son cœur. Un tel confident ne peut que servir à épurer de plus en plus ses sentimens, et à fortifier son goût pour la vertu.

Tout se prépare pour l'ouverture de la campagne. M. le Maréchal de.... va commander en Al..... Deux autres corps de troupes sont destinés à garder nos frontières. Le dernier, le moins considérable des deux, sera placé à quelque distance de l'autre, de manière qu'il puisse s'en rapprocher aisément, si leur jonction devenoit nécessaire, ou prêter les mains à la grande armée, si nous nous trouvions moins en forces de ce côté-là. Il n'est pas décidé si je continuerai à servir sous le Maréchal : c'est ce qui pourroit m'arriver de plus favorable, par l'amitié qu'il a pour moi. Les deux autres Généraux ne sont point encore nommés, ce qui occasionne bien des intrigues et des mouvemens à la Cour.

Les ennemis paroissent vouloir faire les plus grands efforts pour réparer les mauvais succès qu'ils ont eus dans la dernière cam-

pagne, et nous forcer à une paix moins avantageuse que celle à laquelle nous avons droit de prétendre.

LETTRE XXI.

Du Marquis à son Fils.

Je n'ai pas voulu différer, mon cher fils, à te marquer la joie que je ressens du don inestimable que le Ciel a daigné te faire, dans la personne de M. de Verzure. Tel que tu me le dépeins, il est l'ami qu'il te falloit; et quel honneur pour toi, qu'il t'ait jugé digne d'être le sien! C'est maintenant que tu trouveras au besoin un censeur exact et fidèle, qui, persuadé de ton amour pour le vrai, fera briller à tes yeux la lumière, lors même qu'elle viendroit à contrarier tes penchans; qui, peu occupé du soin de plaire, n'ambitionnera auprès de toi d'autre avantage, que celui de t'être utile; qui, t'aimant pour toi-même, se croira payé de son attachement et de ses services par le bien qu'il te verra faire. Si cependant, comme j'ai lieu de m'en flatter, M. de Verzure ne peut avoir par la suite rien d'essentiel à te dire, que ton cœur généreux et sincère ne t'ait dit

avant lui ; ah ! du moins il te confirm
dans tes résolutions ; il te soutiendra dans
nobles projets, et t'inspirera le courage
cessaire pour les bien remplir.

Je fonde sur lui les mêmes espéranc
et de plus grandes encore, par rappor
ton fils. Tu ne seras pas toujours le ma
de l'avoir à tes côtés, sur-tout à l'arm
c'est là toutefois que se rencontrent, p
la conduite et les mœurs d'un jeune hom
les plus grands périls. C'est là qu'en bien
de tems ses principes s'altèrent, que
caractère se dément, qu'une répétition c
tante de fausses maximes change inse
blement sa manière de penser, que la c
tinuité des mauvais exemples et la cra
du ridicule deviennent pour lui une séd
tion de tous les momens, si, dans son co
il n'a pas, pour soutien et pour guide, q
qu'un dont la réputation soit bien étab
dont l'âge, dont la vertu, long-tems ép
vée, inspirent une sorte de vénération
qui couvre de son ombre le disciple co
à ses soins. Eh ! pour le Baron, quel plu
gne soutien, quel plus sage Mentor,
M. de Verzure.

La petite maman est enchantée, par r
port au Baron, qu'elle appelle toujours
fils, de la découverte que tu viens de fa

En lisant avec moi la dernière lettre qu'Émilie m'a écrite, elle s'est presque fâchée de l'espèce de critique que tu semblois faire, des projets d'union dont elle nous a entretenus tant de fois, et qui flattent si sensiblement son amitié pour nous. Elle étoit tentée de croire que la nouvelle perspective qui s'ouvroit devant toi, te faisoit ambitionner pour ton fils, un autre parti que sa chère Hortense. Voilà les gens de Cour, s'est-elle écriée dans un premier mouvement de dépit ; et elle a laissé tomber quelques larmes. J'ai continué à lire. Le sombre nuage qui s'étoit répandu sur son front, s'est bientôt dissipé ; la joie a brillé dans ses yeux ; elle s'est accusée elle-même de trop de vivacité, et en m'embrassant, elle s'est réconciliée avec toi.

Je ne puis d'ailleurs qu'approuver ta façon de penser. Ce ne sont point ces alliances que forment la politique des pères et leur fausse prévoyance, qui font pour l'ordinaire le bonheur des enfans. Combien n'as-tu pas vu, cher Valmont, de ces mariages si propres à flatter l'orgueil des familles, n'offrir dès les premiers jours que des caractères discordans, que des cœurs mal assortis ; et au lieu des avantages qu'on s'en promettoit, n'enfanter que des scandales, des

divisions, et des haines ! Il faut sans doute qu'il n'y ait pas trop de disparité entre les conditions, ni peut-être même trop de disproportion entre les fortunes ; mais lorsqu'après tout les familles se conviennent, le plus ou moins de décoration et de richesses ne doit pas balancer, ce me semble, la convenance des inclinations, des caractères, et des mœurs. Tu n'ignores pas qu'Hortense est par son père d'une Maison très-ancienne ; que par sa mère elle tient à celle d'Émilie ! que sa fortune s'est accrue des grands biens qu'avoit acquis M. Dorval. Hortense a été formée sous nos yeux ; elle a été élevée avec ton fils ; leurs cœurs paroissent faits l'un pour l'autre ; et je crois, Valmont, que toutes ces circonstances réunies ne peuvent faire qu'un heureux mariage. Celui du Chevalier de Lausane avec Julie a quelque chose de plus favorable dans les idées d'un certain monde ; mais il ne sauroit me flatter davantage, et je les désire tous deux avec un égal empressement.

LETTRE XXII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

J'ADMIRE, mon père, la modeste et sage tranquillité de mon mari, dans un moment où tout s'agite, où tout fermente autour de lui. Tandis que ceux qui se sentent appuyés par leur crédit ou par leur naissance, quoiqu'ils soient les moins distingués par l'éclat ou par l'ancienneté de leurs services, briguent à l'envi l'honneur du commandement; Valmont, que les plus vieux Militaires en jugent digne, et que le Maréchal lui-même a désigné comme celui qui méritoit le mieux d'y prétendre, s'éloigne de tout ce qui pourroit le lui procurer. Il fait moins assidument sa cour, depuis qu'il sait qu'il pourroit être question de lui. Il fréquente moins ceux, qui, dans le Conseil, seroient le plus disposés à lui accorder leur suffrage. Lorsqu'on lui parle des titres qu'il s'est acquis, il rejette ses succès sur l'expérience et les lumières du Maréchal, qui dictoit ses opérations, et ne craint pas d'avancer qu'il n'a point appris assez long-tems à obéir, pour se croire en droit de com-

mander. Il ne conçoit pas, me dit-il entre nous, comment on peut prendre sur soi le sort de tant d'hommes, et peut-être celui de tout un Empire, sans y être forcé par l'autorité.

Cependant la Vicomtesse, qui ne laisse passer aucune occasion de se faire valoir auprès de lui, s'intrigue et agit fortement en sa faveur. Beaucoup plus constante dans ses goûts, que je ne l'aurois cru et qu'il n'eût été à désirer, elle semble s'être fait un point d'honneur d'enchaîner Valmont, qui met tous ses soins à l'éviter. Dans un dernier entretien qu'elle a su se ménager avec lui, quoiqu'en ma présence et sous un prétexte assez plausible pour qu'il lui fût impossible de s'y refuser, elle employa auprès de lui l'amorce la plus flatteuse pour un cœur qui ne seroit pas aussi bien préparé que l'est le sien. Vous bornez trop vos vues, lui dit-elle. Eh ! pourquoi tant d'indifférence pour des honneurs qui vous sont dûs? Le choix dont on s'occupe si sérieusement à la Cour, ne doit tomber que sur vous. La plus saine partie du Conseil est dans vos intérêts. Que dis-je? Il dépend de moi de vaincre le seul obstacle que vous ayez à surmonter. C'est M. de Lausane qui empêche que vous ne soyez nommé : c'est lui qui, par son cré-

dit, arrête tous les effets de la bonne volonté que le Roi vous a témoignée jusqu'ici. Je me flatte de conserver sur l'esprit du Vicomte assez d'empire, pour changer encore sur cet article ses dispositions à votre égard, comme je me félicite de l'avoir fait par rapport au mariage de son frère avec Mademoiselle de Valmont. Il me suffit aujourd'hui, cher Comte, pour vous ouvrir la carrière la plus brillante, de consulter mon cœur. Votre sort est entre mes mains. Tant pis, Madame, lui répondit Valmont avec un sang froid auquel elle ne s'attendoit pas. Tant pis, reprit-elle d'un air déconcerté!..... Oui, Madame, je ne craindrai pas de le répéter. J'honore votre sexe : de grands exemples m'apprennent, qu'il peut commander avec succès et régner avec gloire. Mais quand la Providence ne l'appelle pas à gouverner, ce n'est point lui qui doit nous donner des Généraux, ou des Ministres, qui doit les faire ou les défaire à son gré ; et nous serions trop à plaindre, si de petites intrigues de Cour, des liaisons de goût et de caprice, de petites vues étroites et bornées, devoient fixer le choix qui nous importe le plus. C'est sur un bon Général, sur un sage Ministre, que reposent la sûreté et le bonheur d'un Etat ; c'est donc aux plus dignes qu'il convient

d'en accorder les fonctions et les honneurs, et non à ceux qui réussiront le mieux à vous intéresser et à vous plaire. — Mais, Monsieur, si nos goûts sont d'accord avec le mérite? — Il faut, Madame, en laisser le discernement à ceux qui sont faits pour en juger. Sous un Prince tel que le nôtre, et sous des Ministres aussi éclairés, le vrai mérite se produira assez de lui-même. — Cependant, Monsieur, est-il impossible que le Prince se laisse prévenir ? Malgré la sagesse de ses lumières, le crédit de M. de Lausane, par exemple, ne peut-il pas influer sur ses déterminations ? Ne peut-il pas nuire au vrai bien que nous devons tous nous empresser de procurer ? — Il y nuira moins, Madame, que vos empressemens, beaucoup moins que les préventions auxquelles vous vous livrez ; et puisqu'enfin il est question de faire tomber le choix du commandement sur ceux qui le méritent le plus, M. de Lausane ne sauroit-il trouver parmi tous nos Officiers Généraux quelqu'un qui y prétende à plus juste titre que moi ? — Ce langage, Monsieur, est digne de vous ; il prouve mieux que tout ce que je pourrois dire, que nos goûts sont quelquefois raisonnables, et que notre choix n'est pas toujours une affaire de préjugé. Mais, cher Comte, par-

as avec une entière franchise ; si mon goût t à vos yeux une foiblesse, n'est-elle pas en pardonnable ? aux yeux d'une épouse ıssi tendre que l'est Madame de Valmont, porte-t-elle pas son excuse avec elle ? et ›tre propre délicatesse devroit-elle si fort en alarmer ? Ah ! je vois trop ce qui vous rête. Lorsque vous refusez le service que veux vous rendre, convenez-en de bonne i, c'est que vous ne voulez rien devoir à ıon amitié pour vous. — Vous n'ignorez as, Madame, quelle est ma façon de penser ; et y eût-il encore plus à perdre ou à agner pour moi, je ne la trahirois pas. Il st vrai que trop de bonté de votre part me eroit craindre de me trouver engagé à trop e reconnoissance. Ce n'est pas qu'un sentiment si doux pût jamais être à charge à non cœur ; mais j'aime mieux en effet qu'il e vous doive rien, que de vous laisser la noindre idée que vous puissiez quelque jour en rien attendre de plus. J'ajouterai, pour ıchever de m'expliquer avec vous sans détour, que, bien loin de souhaiter le commandement que vous m'offrez, je le redoute ; et que je m'estimerai trop heureux, d'apprendre encore à servir sous quelqu'un de plus instruit que moi. Voilà, Monsieur, reprit la Comtesse avec dépit, un langage

bien singulier! Il faut que ce soit vous, pour que je puisse croire à tant de modestie et de désintéressement. Eh! quel est l'homme qui ne saisît avec empressement une si belle occasion de faire valoir ses talens, et de servir avec honneur? A vous entendre, vous refuseriez aussi le bâton de Maréchal de France, si je pouvois en disposer. — Oui, Madame; et la première raison que j'aurois de le refuser, c'est que je ne l'ai pas mérité. — Et la seconde, Monsieur? — Dispensez-moi de vous la dire. — En effet, d'après ce que vous m'avez déjà dit, elle est facile à deviner. En vérité, Monsieur, vous avez juré de me rendre votre plus cruelle ennemie. Ah! ma petite maman! ajouta-t-elle en se levant, quel homme sauvage vous avez pour mari! Eh bien, Monsieur, reprit-elle en acceptant sa main pour descendre, j'aurai l'esprit mieux fait que vous; je vous servirai malgré votre refus; et il viendra peut-être un jour où vous ne craindrez pas d'avouer tout ce que vous me devez. Elle lui serra la main, et descendit avec lui.

Quelles moeurs! grand Dieu! et quel siècle que le nôtre! Voilà ce que sont, dans les conditions les plus relevées, tant de femmes dont on vante les charmes! Et quels charmes peuvent s'allier avec si peu de décence? Eh

ıoi ! elles ne savent donc plus ce qui est
ı à leur sexe, ce qu'elles se doivent elles-
êmes ? Elles se chargent de toutes les
ʳances, elles qui sont si peu nées pour en
ire, et qui se rendent déjà si coupables,
s qu'elles souffrent qu'on leur en fasse im-
ınément. Quoi ! rien n'est donc un frein
ur elles ! L'union la plus sainte, les en-
ıgemens les plus sacrés, ne disent plus
en à leur esprit ni à leur cœur. La présence
ême d'une tendre épouse, d'une mère de
mille, ne leur imprime aucun sentiment
respect. O ma Julie ! puisses-tu n'être
mais liée avec des femmes d'un semblable
ractère ! Hélas ! si elles savoient du moins
mbien elles se dégradent, un reste de
rté les défendroit peut-être de tant d'avi-
sement et de bassesse.

Aussi, mon père, ce ne sont point leurs
raits que je crains pour mon mari. Je ne
ains pas même pour lui ces offres sédui-
ntes, dont l'appât est si dangereux pour
s ames vulgaires: la sienne est à l'épreuve
l'enchantement des richesses, des titres
des honneurs. Mais ce que je ne cesse de
aindre pour les suites, ce sont les excès
la vengeance dans un cœur vicieux et
ıssionné, où la haine la plus violente tient
si près à l'amour. Je ne porte qu'en trem-

blant mes regards sur l'avenir. J'y vois une femme artificieuse et hautaine, se livrer à tout le ressentiment d'une passion méprisée, faire jouer tous les ressorts de l'intrigue, employer peut-être toutes les noirceurs de la calomnie pour perdre l'homme juste qu'elle n'aura pu vaincre, unir sa haine à celle de son mari, maîtriser cette ame foible dont elle sait si bien plier à son gré toutes les volontés, et, abusant de son pouvoir, faire payer à Valmont, par une chaîne de malheurs, tous les rebuts qu'il lui aura fait essuyer. Tristes pressentimens, qui me forcent à la ménager, lorsqu'elle me paroît si peu digne de condescendance et d'égards! Mon père! joignez vos prières aux miennes. Que le Ciel, en changeant son cœur, la préserve elle-même de tous les maux qu'entraînent les passions; et que, devenue plus heureuse et plus sage, elle laisse Valmont jouir en paix du fruit de ses vertus!

LETTRE XXIII.

De la même.

MADAME de Lausane, en vantant son
rédit, n'a point trop présumé de son pou-
oir. Elle a su triompher de la répugnance
lu Vicomte, et l'a forcé de se déclarer pour
non mari : tant il est aisé, à une femme
droite et remplie d'attraits, de subjuguer
in époux trop facile, malgré la contrariété
les sentimens et toute la résistance qu'il
eut faire ! Le comte est nommé pour com-
nander en chef les deux corps de troupes,
ur lesquels doit rouler une partie des opé-
ations de la campagne, et dont l'un sera au
noins de vingt mille hommes effectifs ; et
'autre de huit mille. Le moins considérable
les deux aura son Commandant sous les or-
lres de Valmont. La Reine, qui ne cesse de
'honorer de ses bontés, et dont le cœur sen-
ible et bienfaisant se plaît à faire retomber,
ur mon mari et sur moi, les marques obli-
geantes de l'estime et de l'amitié qu'elle a
oujours eues pour vous, a été la première
à lui faire son compliment. Tous les Cour-
isans s'empressent d'y joindre le leur. Quant

aux militaires, moins accoutumés à se contraindre, leur joie est aussi sincère que l'étoient auparavant leurs vœux et leurs éloges. Il n'en est aucun, si l'on en excepte le Marquis de L....., qui ne se fît un plaisir de servir sous lui. Ce Lieutenant Général, de même date que mon mari, mais ancienne créature de Lausane, et qui, avec un caractère assez semblable au sien, possède toute sa confiance, espéroit que le Vicomte feroit porter sur lui un choix qu'il croyoit seul avoir mérité. Il se plaint hautement d'une préférence qui lui paroît injuste; tandis que le Comte, par un sentiment tout opposé, voudroit pouvoir lui céder un honneur qu'il n'accepte qu'à regret. Le Roi, en lui donnant ce témoignage si flatteur de l'opinion qu'il a de ses talens, ne lui a laissé d'autre parti à prendre que celui de l'obéissance. Dois-je me réjouir ou m'affliger d'un évènement si favorable en apparence à Valmont, mais en effet si contraire à ses désirs? Je ne lui connois que la noble ambition de se rendre utile; et pourquoi faut-il qu'il redoute si fort ce qui va le mettre plus que jamais à portée de le devenir? Si c'est une vertu d'être modeste, si une sage défiance de soi-même est le propre du vrai mérite, n'est-ce pas aussi un excès dangereux de ne pas sen-

· tout ce que l'on est capable de faire? O, on père! je chéris trop, j'honore trop mon ari, pour lui chercher un défaut! mais je i voudrois, ce me semble, un peu plus d'es- ne de lui-même, lorsque je vois que tout le onde l'estime et le révère autour de moi. ırdonnez la chaleur de mon zèle; s'il m'é- re, il prend du moins sa source dans la ute idée que j'ai de Valmont. Il y a des ins- ns où je voudrois le voir dans les places plus éminentes, parce qu'il en est digne; je voudrois le voir commander à l'uni- rs, parce qu'il en feroit le bonheur. Je ne is assez vous dire combien sa gloire m'est ère. J'y tiens un peu trop peut-être; et qui it si le Ciel ne m'en punira pas?

LETTRE XXIV.

Du Marquis à la Comtesse.

'ADORE, ma chère Émilie, les desseins la Providence à l'égard de ton mari; et je désire autre chose, sinon que dans l'élé- tion comme dans l'abaissement, dans les ccès comme dans les revers, il réponde gnement aux vues qu'elle a sur lui. Quant toi, ma fille, je me bornerai pour le mo-

ment à t'éclairer sur ce zèle si ardent que tu fais paroître pour sa gloire. J'en loue le principe, et ne veux qu'en corriger l'excès. Il part sans doute de l'estime que tu as conçue pour ses vertus : crains toutefois, mon Emilie, les vœux inconsidérés qu'il t'inspire. Je ne te dirai pas que nous nous retrouvons tout entiers, sans le vouloir, dans ceux qui nous appartiennent et qui nous sont chers; que leur gloire ne nous intéresse si vivement, que parce qu'elle devient en quelque sorte la nôtre; et qu'il arrive ainsi, par un raffinement de vanité, que nous désirons pour eux un éclat que nous craindrions pour nous-mêmes : des avis si utiles pour tant d'autres, ne sont pas faits pour toi. Mais songe que cette gloire, que tu ambitionnerois pour Valmont, n'est pas sans danger; que, sans parler des soins qu'elle entraîne, des contradictions, des vicissitudes auxquelles elle nous expose, nous ne saurions trop appréhender l'ivresse à laquelle elle nous conduit. Heureux donc et vraiment sages, ceux qui lui préfèrent les avantages plus réels et plus sûrs d'une douce et tranquille obscurité! Plus sage encore est celui, qui sait, comme Valmont, apprécier cette fumée de gloire, ce vain éclat de renommée, envisager de sang froid les dangers

u'il nous fait courir, et les affronter cepen-ant lorsque le devoir l'exige ! J'aime bien ɪieux, après tout, que la gloire vienne le hercher et le contraigne à la recevoir, que 'il alloit au devant d'elle. Dans les trans-ɪorts de ton admiration pour lui, tu con-lamnes cette défiance de lui-même qu'il te 'ait paroître. Je n'ignore pas, ma fille, que lans le langage du monde, on traite ce sen-iment de pusillanimité et de foiblesse : mais e sais aussi que tous les hommes vraiment grands, vraiment dignes de nos hommages, ont eu cette sage défiance en partage : je sais que les grandes fautes sont nées presque toutes de la trop grande confiance dans nos forces ; que, pour l'ordinaire, les hommes médiocres en tout genre sont présomptueux ; et que, comme tu l'observes si bien, le vrai mérite est toujours modeste.

Eh ! quand je serois forcé de convenir, d'après des exceptions assez rares, que quel-ques-unes de ces qualités qu'on appelle hé-roïques, se sont souvent rencontrées avec une opinion avantageuse de soi-même et un secret sentiment de sa supériorité ; qu'ont-elles produit alors, qu'une ambition déme-surée, presque toujours aussi funeste à ces prétendus héros dont elles ont signalé les exploits, que fatale au genre humain qui les

a si follement admirées? Avec moins de confiance et de présomption, ils eussent été des citoyens utiles et bienfaisans; et ils se sont montrés, pour la plupart, des sujets rebelles, des tyrans au sein de leur patrie, ou des conquérans homicides.

Laisse donc, ma chère Émilie, laisse à ton mari sa modestie, son humble défiance. Cette vertu ne dégénère que dans des ames foibles; parce qu'y étant portée à l'excès, elle devient en elles un manque de générosité et de courage: mais dans Valmont elle ne fera que tempérer son amour si vif pour le bien, par la sagesse et la prudence.

LETTRE XXV.

Du Comte de Valmont au Marquis.

ÉMILIE vous a marqué, mon père, l'emploi que la Cour daignoit faire de moi; il me reste à vous apprendre les évènemens qui ont suivi la lettre qu'elle vous a écrite. Le Vicomte, en cédant à des sollicitations trop importunes et que je n'ai pas été le maître d'empêcher, avoit cru sans doute pouvoir se dédommager de la violence qu'il se faisoit, en me suscitant des embarras dont il me

it difficile de me tirer; et peut-être en
., sans M. de Verzure, l'appréhension
vive des risques auxquels il m'expose,
it-elle entièrement découragé.
orsque le Roi m'eut contraint d'accepter
tre dont il m'honoroit, M. de Lausane
urut aussitôt pour m'en féliciter. Il ne
dissimula pas que c'étoit à lui que je le
ois, et il me parla assez clairement des
ts qu'il croyoit avoir à ma reconnois-
:e *. Par respect pour les ordres du Prin-
je ne voulus pas insister sur la nécessité
m'avoit été imposée, ni me montrer in-
érent au service que le Vicomte se flattoit
n'avoir rendu. Je me contentai de le re-
'cier, et de lui témoigner l'empressement
j'aurois à saisir toutes les occasions de
être utile. Il se retira, sans s'expliquer
antage; et peu de jours après, m'abor-
t avec tous les dehors de l'amitié et de
:anchise : Je viens, me dit-il, vous offrir
lus sûr moyen de vous acquitter envers
i; mais n'ayant à vous parler que d'af-
es qui nous sont personnelles, j'exige
re parole d'honneur que vous me gar-

M. de Lausane trouve sans doute plus commode
blier ce qu'il doit au désintéressement de M. de
nont; et celui-ci paroît assez modeste pour ne pas
souvenir.

derez sur tout ceci un secret inviolable. Je crus, d'après ce qu'il m'annonçoit, ne rien risquer en le lui promettant. Ce secret étoit cependant un premier piége qu'il me tendoit. Nos deux familles, reprit-il ensuite, vont bientôt n'en faire qu'une : ce que je viens vous demander pour mon frère, je vous le demande pour l'époux de Julie, pour vous-même; et je vous en aurai néanmoins la même obligation, que s'il n'étoit ici question que de mon propre intérêt.

Ce début, fait avec tant d'art, m'alarma de la part d'un homme tel que Lausane. Je ne lui laissai rien entrevoir de mes craintes, et il continua ainsi : Le Roi n'ayant point encore nommé celui qui doit commander le second corps de troupes qui sera à vos ordres, c'est sur le Chevalier que je désire que vous fassiez tomber un choix si propre à l'avancer. Il ne me convient pas de le demander; et c'est à vous seul que je veux qu'il en soit redevable. Prenez sur vous le soin de solliciter cette grâce sans qu'il le sache; et je vous suis garant qu'elle vous sera accordée. La Reine, qui a si fortement appuyé l'alliance que nous devons contracter, est prévenue de la démarche que vous allez faire; elle l'attend de vous, et m'a chargé de vous en instruire.

Ici, mon père, peignez-vous, s'il se peut, mon étonnement et ma douleur. C'est une injustice que M. de Lausane exigeoit de moi : et c'est la Reine, aussi sage, aussi équitable que bonne, la Reine, qui, dans tout le cours d'une si belle vie, n'a jamais rien voulu qui ne fût autant un acte de justice qu'un acte de bienfaisance ; c'est elle que le Vicomte osoit en quelque sorte associer à ses vues en la trompant, en lui déguisant tout ce qu'avoit d'odieux le plan qu'il s'étoit formé. Car enfin, quelque tendresse que j'eusse pour le Chevalier, je ne me faisois point illusion sur son mérite. Il en a sans doute ; mais pas encore assez pour lui donner droit de prétendre à un pareil grade ; il n'a point encore rendu des services assez importans pour lui servir de titres ; le sang dont il sort, quelque illustre qu'il soit, n'est point tel qu'il puisse faire oublier ce qu'on doit à des Officiers Généraux beaucoup plus anciens que lui.

Il n'en est point qui ne s'offensât avec raison d'une semblable préférence, elle ne paroîtroit que l'ouvrage de la brigue et de la faveur : et voilà ce que le Vicomte n'avoit pas permis à la Reine d'appercevoir ; voilà ce qu'il vouloit faire retomber sur moi, et la première sorte d'épreuve par laquelle il

vouloit me faire passer. Si je cédois, je devenois complice d'une injustice, et je me rendois injuste moi-même. Si je résistois, je fournissois contre moi des armes au Vicomte, je risquois de déplaire à la Reine, prévenue comme elle l'étoit par M. de Lausane, à ma bienfaitrice, pour qui je sacrifierois mille vies si je les avois, mais jamais ma conscience; je devois craindre d'aliéner l'esprit du Chevalier, qui m'intéresse par tant d'endroits, dont l'union avec ma famille fait ma plus douce espérance, et auprès duquel le Vicomte, en m'obligeant au secret, se réservoit le moyen le plus facile d'empoisonner mes intentions.

Toutes ces réflexions se présentoient en foule à mon esprit, tandis que M. de Lausane me parloit; et il avoit tout dit, qu'occupé de tant de pensées diverses, je paroissois l'écouter encore. Feignant d'être étonné de mon silence : Vous vous taisez, me dit-il; trouvez-vous quelque difficulté à ce que je vous propose? Oui, mon cher Vicomte, lui répondis-je; il en est une qui me paroît insurmontable. Jugez de ma peine par l'extrême désir que j'aurois de vous obliger, et par tous les motifs qui me porteroient à le faire. — Quel est donc cet obstacle si difficile à vaincre? — C'est que je ne saurois

ermettre ce que je ne crois pas équi-
? et l'est-il que je sollicite pour le Che-
:, ce qui est dû à tant d'autres avant
— Mais n'y a-t-il point d'exemples...
y en a peu ; et je suis persuadé que,
nais on ne surprenoit la religion du
:e par de faux exposés, il n'y en au-
nême pas, à moins de services bien
lés. Au reste, le Roi est le maître ;
ordonne ; il peut compter sur notre
sance : mais il ne le fera pas, pour peu
l'éclaire, et ce ne sera point moi qui
ai à le tromper. — Et la Reine ? —
leine, Monsieur ! vous la connoissez
bien que moi, elle ne peut vouloir
:e qui est juste. — Ce que je vous de-
le de concert avec elle, je l'ai cru tel,
le le croyoit aussi. Mais ne craignez
cher Vicomte, qu'en la désabusant je
de rien qui puisse vous compromettre.
éflexions que je lui ferai faire à ce sujet
tront venir de vous ; et en excusant
amitié pour un frère, en citant même
cemples que vous pourriez alléguer en
veur, je lui dirai quelles sont les rai-
qui vous déterminent à ne pas vous
révaloir. Faisons mieux, reprit M. de
ane ; puisque je ne puis vaincre en vous
ouveau genre de scrupule, assez sin-

gulier pour un Courtisan, laissez-moi le soin de me désister de ce projet auprès de la Reine, et qu'il ne paroisse pas que je vous en aye parlé. Souvenez-vous du secret que je vous ai demandé; c'est sans réserve que vous me l'avez promis. Vous l'étendez beaucoup trop loin, lui ai-je dit, si vous prétendez m'obliger à l'égard de la Reine, comme à l'égard du Chevalier. N'importe, je vous le garderai; et en cela du moins vous reconnoîtrez jusqu'à quel point vous pouvez compter sur moi. Mais, à votre tour, ne me compromettez pas. — Vous défiez-vous de moi? — La méfiance, cher Lausane, s'allie difficilement avec la franchise; mais observez que, si l'on savoit que je vous ai refusé, et que l'on prît mal ce refus, vous ne me laissez aucun moyen pour me défendre. — Soyez tranquille, Monsieur, vous n'en avez pas besoin : et il me quitta, d'un air assez peu satisfait pour me laisser tout à craindre.

Ce que je prévoyois ne tarda pas à se vérifier. Je me hâtai d'aller faire ma cour à la Reine : elle me reçut avec une sorte d'indifférence, qui, sans rien expliquer, ne m'apprenoit que trop qu'elle croyoit avoir à se plaindre de moi. Cette froideur si marquée sembloit se répandre jusque sur mon épouse. Émilie n'osoit lui en demander les

raisons : et me trouvant si réservé, elle n'osoit me les demander à moi-même. Je souffrois, et ne pouvois parler. Je devinois assez sous quels traits on avoit su me peindre aux yeux de ma bienfaitrice, aux yeux de celle dont la bienveillance et l'estime m'étoient plus chères que tous ses bienfaits. Il m'étoit aisé de comprendre que le Vicomte avoit rapporté notre entretien, et la réponse que je m'étois cru obligé de faire; mais en la modifiant à son gré; en déguisant les motifs de mon refus; en me faisant considérer comme un faux ami, sur lequel on ne pouvoit compter, comme un mauvais cœur, insensible à toutes les avances du Vicomte, à toutes les bontés de la Reine, et qui se mettoit peu en peine d'entrer dans ses vues et de satisfaire ses désirs. Pour tout dire enfin, je ne pouvois me dissimuler que M. de Lausane avoit manqué essentiellement à ce que j'avois droit d'attendre de lui. Peut-être même, selon la façon de penser la plus commune, son infidélité m'autorisoit-elle à rompre le silence. Un mot eût suffi pour me justifier : mais je me l'étois interdit par la promesse que j'avois faite; et si j'en appelois à un tribunal plus sévère que celui de l'opinion, le manque de parole de la part du Vicomte ne me dis-

pensoit pas de garder la mienne *. J'aimois donc mieux, quel que fût mon tourment, passer pour ingrat, que de me rendre parjure, et paroître coupable, que de le devenir.

Pour mettre le comble à ma peine, le Chevalier ne se présentoit plus chez moi; il me donnoit tout lieu de penser qu'il m'avoit oublié; qu'il avoit oublié Julie; et ma fille, toute raisonnable qu'elle est, n'y étoit pas insensible : en quelque lieu qu'il me rencontrât, il craignoit de m'aborder, et je craignois presque autant les questions qu'il eût pu me faire. Voilà donc, me disois-je à moi-même, tout ce que devoit produire cette exactitude si scrupuleuse à garder ma promesse! Voilà ce que le monde, en croyant me faire grâce, traiteroit de simplicité! Je perds l'estime de la Reine et ses bontés; je perds, dans la personne du Chevalier, celui que je désirois pour époux à ma fille; je perds en lui un ami sur lequel je comptois pour moi-même : et tel est l'avantage que le Vicomte sait tirer de ses artifices et de ses ruses, pour l'accomplissement de ses desseins; tel est l'art, telles sont les intrigues

* Voyez plus haut le trait de M. de Turenne, note (9), Lettre VI.

des Cours, et les jeux des Courtisans ! Mais qu'importe, me disois-je ensuite ? dès que je n'ai rien à me reprocher, l'avantage est encore pour moi. Ah ! plutôt que de cesser d'être ce que je suis, que de manquer à ce que je me dois, plutôt mille fois être dupe, et n'en faire jamais ! Si je perds tout ce qui me flattoit le plus ; la fidélité, la droiture, le véritable honneur ne méritent-ils pas bien de pareils sacrifices ?

Quels sacrifices cependant ! qu'ils me paroissoient pénibles ! et je ne pouvois pas même les confier à M. de Verzure, ni m'en consoler avec Émilie. J'étois dans cette situation pénible, lorsqu'on m'annonce le Chevalier de Lausane. Il se jette à mon cou, et me serrant entre ses bras, mon ami, s'écrie-t-il, mon respectable ami ! qu'il m'en a coûté de vous taxer de dissimulation, de déguisement, de vous croire faux et trompeur ! Le Vicomte.... Ah ! mon cœur le lui pardonnera-t-il jamais ? Le perfide ! il m'avoit fait entendre que, pour mieux s'assurer de votre amitié pour moi, et ayant de trop justes raisons de la suspecter, il vous avoit demandé en ma faveur, et au nom de la Reine, un service essentiel qui ne tenoit qu'à une démarche de votre part ; mais que, craignant d'user votre crédit auprès du Roi,

douceur à les lui pardonner ! En excusant sa trop grande facilité à en croire son frère, que je lui savois gré, sur tout le reste, de sa façon de penser ! Avec quels transports j'ai reçu ses aveux ! par quelles tendres caresses j'ai payé son retour ! Eh ! pourquoi, s'écrioit-il, en me prodiguant les siennes, pourquoi m'avez-vous permis d'être injuste à votre égard ? pourquoi ce silence obstiné ? Cessez de m'interroger à cet égard, lui ai-je répondu, et soyez persuadé que j'ai souffert plus que vous.

On vint nous avertir que la Reine m'attendoit, ainsi que le Chevalier. Cher Comte, me dit-elle dès qu'elle m'apperçut, c'est aujourd'hui que j'apprends mieux que jamais à vous connoître. En refusant de vous prêter à ce que je croyois juste et qui ne l'étoit pas, vous m'avez rendu un service que je n'oublierai de ma vie. Je suis d'ailleurs informée de la cause de votre silence, et elle ajoute à mon estime pour vous. Je ne faisois que l'entrevoir ; je viens de forcer le Vicomte à me la dire. Il vous avoit demandé le secret sur un entretien qu'il auroit dû me communiquer tout entier ; et vous le lui avez gardé. Il vous avoit promis de se désister auprès de moi du projet qu'il avoit conçu ; et il ne l'a pas fait. Il s'est reposé sur votre fidélité pour oser noircir..... La Reine s'arrête à ces mots

Il se repent, continue-t-elle, après un moment de silence; il a honte de son procédé; quelle réparation attendez-vous de lui? Moi, Madame, lui répliquai-je, en lui baisant la main, qu'elle me tendoit avec bonté, je ne demande à votre Majesté qu'une grâce, c'est qu'elle daigne lui pardonner, comme je lui pardonne moi-même. Qu'on appelle M. de Lausane, dit-elle aussi-tôt. Il parut au même instant; et elle lui adressa ce peu de mots: Mon intention, Monsieur, étoit d'instruire le Roi de tout le manége odieux que vous venez d'employer. Vous brouilliez M. de Valmont avec votre frère; après avoir consenti à l'union de sa fille avec le Chevalier; vous me déguisiez les vrais motifs de son refus; vous me compromettiez moi-même; et il me prie de vous pardonner. Je cède à ses instances; mais ne perdez jamais le souvenir de ce que vous lui devez. Nous nous embrassâmes en présence de la Reine, dont je ne pouvois me lasser d'admirer les vertus; nous lui fîmes nos remercîmens, de concert avec le Chevalier, qu'elle avoit voulu instruire par une semblable leçon; et je crus presque avoir triomphé de l'inimitié du Vicomte. Hélas! que devois-je attendre d'un cœur tel que le sien?

Le même jour, tandis que je me félicitois,

au sein de ma famille, du retour du Chevalier, lorsque je me flattois d'avoir fait naître dans M. de Lausane des sentimens plus vrais et des dispositions plus favorables, j'apprends qu'il a fait donner le commandement du second corps de troupes qui devoit agir conjointement avec moi, au Marquis de L...., le seul de tous les militaires que j'eusse à redouter.

Cet Officier, recommandable par son expérience et par ses talens, mais reconnu pour être d'un caractère inquiet et ombrageux, a été fait Lieutenant-Général en même tems que moi. Ami du Vicomte, sur le crédit duquel il comptoit pour son avancement, ne doutant pas qu'il ne fût choisi préférablement à tout autre pour commander en chef, il n'a pu voir ses espérances trompées, sans se livrer au plus vif ressentiment. Moins habile que M. de Lausane dans l'art de dissimuler, c'est contre moi qu'il dirigeoit ses plaintes les plus amères; il ne parloit que de projets de vengeance; et maintenant qu'il va courir la même carrière que moi; maintenant que le Vicomte m'oppose en lui un concurrent jaloux, fier et intraitable, concevez, mon père, tout ce que je dois craindre d'un pareil choix.

C'est ici, je l'avoue, que, sans M. de Verzure, j'eusse donné peut-être les plus grandes marques de foiblesse. Effrayé de la perspec-

tive affligeante qui s'ouvroit devant moi, j'allai trouver ce digne ami. Je viens, Monsieur, lui dis-je en l'abordant, m'appuyer de vos conseils, et chercher auprès de vous la force dont j'ai besoin. Je lui exposai à l'instant le sujet de mon trouble et de mes alarmes; je lui fis comprendre les risques que j'allois courir, les piéges qu'on alloit me tendre. Toutes mes démarches seront présentées sous le jour le plus odieux; au lieu de pouvoir concerter mes opérations avec le Marquis, je ne dois me promettre de sa part qu'une entière opposition de sentimens, que de continuelles entraves et des obstacles insurmontables. Si je n'avois à craindre que pour ma propre gloire, aidé de vos conseils et de vos lumières, je pourrois espérer de parvenir à m'oublier moi-même. Mais le service du Prince en souffrira; les ennemis tomberont séparément sur nous; ou, malgré la jonction de nos troupes, ils vaincront à coup sûr des Généraux divisés. Plus cette campagne est importante pour le succès de nos armes, et pour forcer tant d'ennemis à la paix, plus une telle division nous sera funeste. Si vous l'approuvez, mon parti est pris: je vais porter ma démission au Roi. Si j'y suis forcé, je ferai entendre mes plaintes à la Reine, qui a déjà été instruite des dispositions du Vicomte; je lui dévoilerai tout

l'objet et tout le plan de cette nouvelle intrigue; je la prierai.... Mon Général, s'écria M. de Verzure, en m'interrompant; modérez ces transports; considérez de sang froid la position où vous êtes, et la nature des mouvemens qui vous agitent; les plaintes ne sont pas faites pour vous. Le service du Roi n'est ici qu'un pretexte; et quelque spécieux qu'il soit, il vous déguise dans ce moment la passion qui vous fait parler. Le dernier trait de M. de Lausane vous aigrit et vous déconcerte; il prend sur votre caractère, sur celui du moins que la Religion vous a donné.

Ce peu de mots, prononcé d'un ton de vérité et d'intérêt, plus persuasif que tous les discours, me fit rentrer en-moi-même. Je me rendis plus maître de moi; et M. de Verzure, me voyant disposé à l'écouter, reprit en ces termes: Je sens comme vous, Monsieur, les conséquences du coup qu'on a prétendu vous porter. Connoissant si bien M. de Lausane, vous auriez pu vous y attendre, et il eût été plus sage de le prévenir. Votre confiance, après tout, est celle d'une belle ame, qui a toujours peine à soupçonner le mal qu'elle est incapable de faire. Mais ne croyez pas que ce mal soit sans rémède. Des inconvéniens qu'il nous est aisé de prévoir, seront aussi bien plus faciles à parer. Je puis déjà

vous être garant que tous les militaires sont pour vous. Ils observeront toutes les démarches du Marquis. Vous êtes en chef; et, dans les circonstances les plus importantes, il ne vous en coûtera, pour le service du Prince, pour l'intérêt de l'État, que de vous armer de constance et d'une noble fermeté. Le Roi est juste, plein de sens et de lumières; il a dans son conseil des Ministres éclairés; vous lui enverrez vos plans bien développés, et vous forcerez M. de L.... à s'y conformer. Vous avez la confiance des Officiers et des soldats : tout autre, dont le Marquis ne seroit pas moins jaloux, vous remplacera-t-il mieux? D'ailleurs, les ordres du Roi à votre égard sont précis. De nouvelles représentations de votre part, l'éclat que vous feriez, ne serviroient qu'à envenimer les haines, qu'à vous ôter le mérite de la modération, aux yeux des Courtisans, et qu'à vous donner, aux yeux du Prince, un air de désobéissance et d'humeur, qui ne s'accorde point avec vos principes.

Eh bien, Monsieur, lui répondis-je, vaincu par ses réflexions, je ne remercierai pas; je ne suivrai pas ce premier mouvement, où il entroit trop de passion, j'en conviens, et dont vous m'apprenez à rougir : mais je de-

manderai à commander sous les ordres du Marquis.

Je vous reconnois à ce projet, s'écria M. de Verzure; et cet effort est digne de vous. Mais il vous est dicté par un zèle ardent pour le bien, plus qu'il ne l'est par la prudence. C'est alors que M. de L....., devenu l'instrument des passions du Vicomte, vous écraseroit, sans ressources pour vous-même, et sans fruit pour le service du Prince. Les défaites, les revers seroient pour vous, et les succès seroient tout entiers pour lui. Il vous est d'ailleurs bien permis de croire le Marquis aussi propre que vous à commander en chef; mais ce ne sera pas l'avis de tous les militaires. Ce que vous avez fait, dans la dernière campagne, laisse tout espérer de ce que vous ferez dans celle-ci; et personne n'a la même confiance dans M. de L....., quelque mérite qu'on lui suppose. Je ne prétends pas au reste que les arrangemens secrets du Vicomte et la jalousie du Marquis ne puissent rendre vos opérations plus difficiles, retarder ou diminuer vos succès; mais ce que j'ose vous garantir, c'est que les choses en iroient moins bien, si de vous-même, vous vous portiez à les changer. — Il faudra donc me résigner à tout évènement? — Oui, mon cher Comte,

ıt attendre de celui qui dirige les évène-
à son gré, et qui sait mettre un prix
re obéissance.

l a été, mon père, mon entretien avec
: Verzure. En mêlant à ses sages con-
les choses trop flatteuses sans doute, et
: voudrois mériter, il m'a éclairé sur ce
stoit en moi de mes anciennes foiblesses.
pétuosité de mon caractère, retenu en
e par l'heureux frein que vous avez su
ttre, n'est donc pas encore éteinte! Mes
ons, plus comprimées, il est vrai, plus
aintes par la Religion, ne sont pas en-
lomptées! Et que faudroit-il pour les
ıer? Ah! qu'un véritable ami est pour
une ressource bien nécessaire contre
-mêmes! Combien, sans lui, on risque
garer, en donnant au dépit, au ressen-
ıt, à la passion, ce qu'on croyoit don-
la raison!

LETTRE XXVI.

Du Marquis à son Fils.

Je suis trop content, cher Valmont, de la conduite que tu as tenue à l'égard du Vicomte, et de ta docilité à suivre les conseils de M. de Verzure, pour ne pas te pardonner aisément des transports trop vifs et des irrésolutions d'un moment. En refusant à M. de Lausane ce que tu ne pouvois lui accorder sans injustice, en ne cédant ni à l'intérêt, ni à l'amitié, ni à des considérations plus puissantes encore; tu as soutenu, comme tu le devois, le caractère de force et de courage que j'ai tant désiré de former dans mon fils. C'est cette force, Valmont, qui donne une consistance réelle à toutes les vertus. Elle te devient plus que jamais nécessaire; et on peut dire du siècle où nous vivons, que jamais elle ne fut plus rare. J'ai vu dans le monde, parmi les Grands, des hommes estimables par bien des endroits; mais j'en ai peu vu qui eussent une ame assez virile, pour conserver dans les occasions importantes cette fermeté inébranlable, qui fait seule le vrai juste. Je les ai vus, pour la plupart, remplis d'équité dans le cours

inaire de la vie, plier tout à coup leur
iture et leurs principes aux circonstan-
, lorsqu'il étoit question pour eux de ce
ls regardoient comme de grands intérêts.
es ai vus, couvrant leur foiblesse du vain
texte de la nécessité, excuser en eux ce
ls eussent hautement condamné dans les
res, et ce que, dans une position moins
arrassante, ils n'eussent pas cru pouvoir
ardonner à eux-mêmes. Un refus sem-
le au tien, dans des cas, où l'ordre, où
ègle étoient violés plus ouvertement en-
, eût sauvé une tache à leur vertu; et
e se sont pas senti assez de courage pour
ire. Une simple représentation, un mot
suffi quelquefois pour inspirer d'autres
s, pour déconcerter d'odieuses manœu-
, d'injustes projets; et ils n'ont pas osé
ire. La crainte de se trop avancer, le
ue de se compromettre, faisant taire en
le cri de la vérité, ils ont autorisé enfin,
leur exemple ou par leur suffrage, ce
ls n'avoient pas eu d'abord la force de
tredire; et ils se sont trouvés complices
out le mal qui s'est fait, et qu'ils auroient
empêcher. Avouons, mon fils, d'après
els exemples, qu'on n'est pas solidement
tueux, quand on ne sait pas tout hasar-
, tout sacrifier pour le devoir.

Ce n'est pas, cher Valmont, et ta conduite le prouve, que la vertu, tout austère qu'elle est, soit incompatible avec les attentions et les égards; mais de tous les ménagemens qu'elle peut mettre en usage, elle ne se permet que ceux qu'il lui convient de prendre. Elle adoucit, par la sagesse des motifs qu'elle expose, la dureté du refus qu'elle est obligée de faire; elle en compense les désagrémens par des services d'un autre genre, dès qu'elle est à portée de les rendre; si elle est forcée de dire des vérités qui puissent déplaire, ce n'est jamais de ce ton de supériorité qui offense ou qui humilie; elle tempère le vif éclat d'une lumière importune, par la manière dont elle la présente; en se déclarant contre les abus, elle ne s'élève point contre l'autorité; et sans flatter les vices, elle sait respecter les personnes.

Avec un semblable caractère, que de maux ne prévient-elle pas! Sa fermeté impose aux cœurs les plus pervers, et s'en fait admirer. Sous les yeux d'un Prince plein de droiture, et qui ne demande qu'à être éclairé, elle est un frein contre l'audace des hommes puissans et corrompus. Tôt ou tard sa marche, constante, invariable, triomphe des plus grands obstacles. Plus elle se soutient sans altération, sans mèlange, plus son

re s'affermit, plus son crédit augmente. st rien qu'elle ne pût vaincre, si jamais e se démentoit elle-même; et quand elle ɜroit quelque disgrâce, elle a de quoi onsoler aisément par l'estime publique r son propre témoignage.

je te rappelle, mon fils, ces importantes ɛs, lors même que tu en parois le plus nent pénétré, ce n'est que pour t'ani-oujours plus fortement à les suivre, et t donner dans la pratique toute l'éten-dont elles sont susceptibles. Car il ne pas, cher Valmont, de s'armer de ıge pour empêcher le mal; il faut en-en montrer pour faire le bien. Que de des vues une ame généreuse ne se pro-t-elle pas! Que de vastes projets elle ıte! De quelle sensibilité elle est douée tout ce qui intéresse la félicité de ses ıblables! Avec quel zèle elle se porte à urer de nouveaux avantages à ses conci-ns, et, si elle le peut, à tous les hommes! r y parvenir, nul soin ne lui paroît trop ble, nulle fatigue ne la rebute, nul dan-ne l'épouvante; que dis-je? elle ne con-plus de périls, dès qu'ils ne sont que r elle.

h! mon fils, si nous mettions autant deur à faire le bien, qu'en apportent les

méchans à faire le mal; quels heureux succès couronneroient nos efforts ! La nature même des choses qu'un si beau zèle nous feroit entreprendre, seconderoit nos louables desseins. Tous les cœurs bien faits s'uniroient à nos travaux; et nous aurions la faveur de la plus digne portion du genre humain, dont nous chercherions à faire le bonheur. Sans doute il en coûte pour réaliser les meilleures intentions. Les petites vues, les intérêts particuliers, opposent leurs intrigues et leurs clameurs, suscitent des ennemis, font éprouver des contradictions, préparent des dégoûts et des peines : mais si l'on réussit, quelle satisfaction intérieure! quelle douce récompense ! et si malheureusement on échoue, n'est-ce rien que d'avoir tenté de faire du bien ?

Peut-être, mon fils, et c'est là ma plus chère espérance, peut-être le Ciel t'a-t-il destiné à faire un jour d'aussi grandes choses que celles que je t'ai vu tant de fois admirer dans les autres. Ne te refuse pas aux vues qu'il a sur toi. Je loue l'homme simple et modeste, qui, content de la position où il se trouve, pourvu qu'il s'y rende utile, se plaît à obéir, tandis qu'on le juge digne de commander; qui ne court point au-devant des places et des dignités, et les abandonne

ntiers à ceux qu'il croit plus capables
lui de les bien remplir : mais lorsqu'une
le choix est tombé sur lui ; qu'il dépose
aines craintes, et que se reposant avec
fiance sur cette Providence qui l'appelle,
ait plus d'autres soins, que celui de s'ac-
ter avec honneur des devoirs qu'elle lui
crit.

ue je sais donc gré à M. de Verzure de
oir retenu dans le rang où elle t'a placé !
l'avoues, mon fils, et j'applaudis à ta sin-
té ; ce n'étoit plus seulement une juste
ance de toi-même qui t'alarmoit, lors-
tu t'es vu sur le point de le quitter ; c'é-
nt les nouvelles entraves où te mettoit
aine artificieuse de Lausane, c'étoit une
réhension trop vive des risques qu'en-
noit la rivalité du Marquis. Tu en redou-
les suites, disois-tu, pour les intérêts de
at et la gloire du Prince : mais peut-être
si craignois-tu un peu trop pour ta propre
ire ; et c'est ici que les réflexions que je
fait faire ne te seront pas inutiles. Dans
tes les circonstances où tu pourras te
uver par la suite, si critiques qu'elles
ssent être, fais tout ce qui est en ton pou-
r ; fais-le constamment ; et ne t'inquiète
int des évènemens, pour tout ce qui n'a
port qu'à ton propre intérêt. Voilà, mon

prendre sur toi les évènemens quand l'occasion et la nécessité t'en font une loi; que dirai-je enfin? conserver le sang froid au milieu des hasards; y courir le premier, s'il le faut, et montrer aux autres le chemin de l'honneur, en te souvenant toutefois que la bravoure du chef n'est point l'audace du soldat, mais que de sa sûreté dépend pour l'ordinaire le salut de toute une armée: ce n'est là qu'une exposition bien succincte des obligations que tu contractes. Mais qu'elles ne t'effrayent pas; le Tout-puissant, au nom duquel tu en subis le joug, t'aidera à le porter.

Eh! quel plus noble emploi que celui qu'il te confie! Quelle récompense il y attache à l'instant même où l'on s'en acquitte! Protéger tout un peuple par sa sagesse et par sa valeur, mériter d'être nommé son défenseur et son appui, garantir ses possessions et sa liberté, assurer son repos et son bonheur, fixer toute son attention, se rendre digne de toute son estime, recevoir le tribut de sa plus vive reconnoissance; quoi de plus propre ici-bas à enflammer un grand cœur! Quelle gloire plus pure, lorsqu'elle n'est point souillée par la bassesse des motifs, lorsqu'elle n'est point flétrie par les inconséquences et les fausses démarches qu'entraî-

ui, par des opérations toujours sages, par ressources toujours promptes, cette conce dans son Général, qui garantit l'intréité, la bravoure du François, et qui est ne de ses succès; mettre en mouvement grand ressort de l'honneur national; en iter avec la plus grande activité l'idée is tous les esprits, et le sentiment dans s les cœurs; mettre un frein à la valeur, s l'amortir; tempérer le courage par la idence, afin de ne pas risquer de se voir acher, par une ardeur inconsidérée, les intages qu'on pouvoit attendre de la moation et de la sagesse (3); établir la discine la plus sévère (4); faire refleurir la ligion et les mœurs, seules capables d'afmir la règle, et d'en adoucir la coninte (5); étudier par toi-même les posias, les lieux, les campemens, les mars, et choisir avec intelligence, parmi les iciers, ceux qui méritent le mieux que te reposes sur eux des détails; recueillir avis, avoir le tien sans y tenir, savoir amener les autres lorsqu'il est le plus sûr,

ielques jours, répondoit-il; le plus beau succès est lui qui coûte le moins de sang: un grenadier m'est écieux, il faut vingt ans pour le remplacer ». Hist. Maréchal de Saxe, dans la *France Littéraire* de Turpin.

que lorsqu'elle est défensive ; et elle le devient, quand il s'agit de prévenir de grands maux qu'évidemment on se prépare à nous faire. Mais en général quels sont donc les fruits de la guerre, je ne dis pas pour le vaincu, dont on ne sauroit trop déplorer les malheurs; je dis pour le vainqueur lui-même? Si, par des succès rapides et constans, si, par de vastes conquêtes, il se forme un grand Empire ; bientôt cet Empire s'écroule et succombe sous son propre poids : s'il a des succès moins grands, l'État se dépeuple, s'obère, et prépare sa ruine par ses succès mêmes : s'ils sont partagés, tout ce qui peut arriver de plus heureux est de se retrouver, après bien des dangers et des vicissitudes, au même état où l'on étoit auparavant. C'est ce qu'a si bien prouvé M. Gaillard dans son *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*. Voyez sur-tout la préface du T. I. de la première partie, qui indique le but moral de cet ouvrage, et celle du T. I de la seconde. » La guerre est horrible, dit l'Auteur, on l'avoue ; mais les passions la conseillent, et les passions sont écoutées. Il faut donc prouver, si l'on prouve quelque chose aux passions, que la guerre ne remplira jamais leur objet ; qu'elle peut servir les fureurs de la haine, mais qu'elle trompe tous les vœux de l'ambition ; qu'elle trahit tous les intérêts de la politique; qu'en un mot elle est inutile autant qu'elle est horrible. Cette inutilité de la guerre, résultat général de l'Histoire, est la moralité particulière de celle-ci «.

C'est à ce résultat que nous conduit aussi par les faits M. l'Abbé de Mably, dans *le Droit public de l'Europe, fondé sur les Traités*.

Voyez en particulier le tome III, chap. 15, pag. 379 et suivantes, édition de Genève 1764, où il s'explique en ces termes : » Il faut que les passions exercent un empire bien absolu sur nous, et soient des sophistes bien adroits, pour pouvoir nous persuader, malgré les maux que l'ambition a faits aux États les plus puissans, qu'il est sage de faire la guerre, de tenter des conquêtes,

et d'aspirer à la monarchie universelle. Depuis plus de deux siècles que l'Europe est déchirée par des guerres cruelles, et que chaque État ne cherche qu'à s'agrandir aux dépens de ses voisins, il est bien surprenant que mille expériences malheureuses n'aient pas encore ramené la Politique à son véritable objet, qui est la conservation et non l'agrandissement de la République. Parce que des peuples ont conquis de grands Empires, on croit qu'il est sage de se proposer la même fin. On ne veut pas voir, en premier lieu, que ces peuples ont travaillé à leur ruine en travaillant à leur agrandissement; en second lieu, que, s'ils se sont perdus pour avoir fait de grandes conquêtes, nous autres États modernes, nous devons nous perdre pour oser seulement en tenter.

» L'argent est aujourd'hui le nerf et l'ame de notre Politique : qui ignore cette vérité, ne sait rien. Mais comment peut-on en être convaincu, et se persuader cependant que la guerre, qui détruit nécessairement les finances d'un Etat, peut le rendre plus heureux et plus puissant? Dès que les revenus ordinaires de la République ne suffisent pas pour fournir aux dépenses de la guerre, il faut qu'elle multiplie les impôts, ou qu'elle fasse des emprunts. Dans le premier cas, la nation ne peut pas être militaire, parce qu'elle est surchargée en tems de guerre, et par conséquent n'aura jamais l'esprit, les mœurs, ni la discipline d'une nation conquérante; dans le second cas, la guerre doit lui paroître encore plus onéreuse, parce que le peuple en supporte encore le poids après que la paix est faite : qu'on tire la conséquence. Que faut-il donc penser de quelques Princes, qui ont cru faire une guerre avantageuse, parce qu'ils ont acquis quelque nouveau domaine? Si les revenus de ces conquêtes n'ont pas suffi à payer les intérêts des dettes de l'État, et à rembourser même les capitaux empruntés; il est évident que, malgré ses acquisitions, la *République s'est* appauvrie et dégradée.

» Qu'on jette les yeux sur l'Histoire de l'Europe, depuis les règnes de Charles-Quint et de François I; et je défie de me citer une seule guerre où le vainqueur n'ait pas fait des conquêtes ruineuses. Si nous voulons avoir l'ambition fatale des Romains, ayons du moins leur bon sens. Avec de petits moyens ne tentons pas de grandes choses.... A l'argent, qui fait tout mouvoir dans la société, substituons d'autres ressorts, etc.

» On voit par l'extrait des deux traités de *Hubersbourg*, qu'il n'est survenu aucun changement par rapport aux possessions des Puissances belligérantes. Après sept campagnes, pleines d'évènemens importans, elles ont été réduites à rétablir les choses dans la même situation où elles étoient avant la rupture «. Lisez la suite dans l'ouvrage même, et méditez, quelques pages après, les réflexions importantes des derniers Ministres de la Reine Anne, sur les dépenses de l'Angleterre pendant la guerre de 1701 : quelles leçons elles renferment pour les Souverains !

Sur une matière d'aussi grande conséquence que l'est celle-ci, puisqu'elle tient essentiellement au bonheur ou au malheur du genre humain, on nous excusera sans doute, si nous joignons à ceci les observations que J. J. Rousseau a insérées dans son extrait du *projet de paix perpétuelle* de l'Abbé de S. Pierre, et qui sont copiées d'après lui.

» Considérons la consommation d'hommes, d'argent, de forces de toute espèce, l'épuisement où la plus heureuse guerre jette un État quelconque ; et comparons ce préjudice aux avantages qu'il en retire : nous trouverons qu'il perd souvent quand il croit gagner, et que le vainqueur, toujours plus foible qu'avant la guerre, n'a de consolation que de voir le vaincu plus affoibli que lui : encore cet avantage est-il moins réel qu'apparent, parce que la supériorité qu'on peut avoir acquise sur son adversaire, on l'a perdue en même tems contre les Puissances

neutres, qui, sans changer d'état, se fortifient par rapport à nous, de tout notre affoiblissement.

» Si tous les Rois ne sont pas revenus encore de la folie des conquêtes, il semble au moins que les plus sages commencent à entrevoir qu'elles coûtent quelquefois plus qu'elles ne valent. Sans entrer à cet égard dans mille détails qui nous meneroient trop loin, on peut dire, en général, qu'un Prince qui, pour reculer ses frontières, perd autant de ses anciens sujets qu'il en acquiert de nouveaux, s'affoiblit, en s'agrandissant ; parce qu'avec un plus grand espace à défendre, il n'a plus de défenseurs. Or on ne peut ignorer que, par la manière dont la guerre se fait aujourd'hui, la moindre dépopulation qu'elle produit est celle qui se fait dans les armées : c'est bien là la perte apparente et sensible ; mais il s'en fait en même tems dans tout l'État, une plus grave et plus irréparable que celle des hommes qui meurent, par ceux qui ne naissent pas, par l'augmentation des impôts, par l'interruption du commerce, par la désertion des campagnes, par l'abandon de l'Agriculture; ce mal, qu'on n'apperçoit point d'abord, se fait sentir cruellement dans la suite; et c'est alors qu'on est étonné d'être si foible, pour s'être rendu si puissant.

» Ce qui rend encore les conquêtes moins intéressantes, c'est qu'on sait maintenant par quels moyens on peut doubler et tripler sa puissance, non seulement sans étendre son territoire, mais quelquefois en le resserrant, comme fit très-sagement l'Empereur Adrien. On sait que ce sont les hommes seuls qui font la force des Rois, et c'est une proposition qui découle de ce que je viens de dire ; que, de deux États qui nourrissent le même nombre d'habitans, celui qui occupe une moindre étendue de terre est réellement le plus puissant. C'est donc par de bonnes loix, par une sage police, par de grandes vues économiques, qu'un Souverain est sûr d'augmenter ses forces, sans rien donner au hasard. Les véritables conquêtes qu'il fait sur ses voisins, sont les établissemens

plus utiles qu'il forme dans ses États; et tous les sujets de plus qui lui naissent, sont autant d'ennemis qu'il tue «.

Voilà sans doute d'excellentes raisons. Il n'est aujourd'hui presque aucun Politique, aucun Sage, qui ne se fît honneur d'y applaudir et de les faire valoir. Cependant tout retentit de bruits de guerre; toutes les nations sont sous les armes; des révolutions se préparent: et c'est en préconisant la philosophie; c'est en exaltant le nouvel esprit, qui s'est emparé, dit-on, de bien des Souverains et de quelques grandes Puissances; c'est en vantant leur prétendue tolérance, et les nouveaux systêmes d'humanité et de bienfaisance, dont les grands mots ne produisent que de si petits effets, que nous allons voir égorger d'une extrémité du monde à l'autre des millions d'hommes. O vraie Sagesse, vraie Philosophie, vraie Religion, que n'inspirez-vous les mortels! Jusqu'à quand méconnoîtront-ils leurs intérêts les plus chers, et feront-ils couler le sang humain en faisant l'apologie de leur siècle de lumières!

Puissent donc se réaliser les vœux, qu'un de nos Militaires a formés! » Puissent des Ministres patriotes, des génies sages et des cœurs sensibles, sans cesse environner le trône! Échos des peuples, organes de la raison, ils répéteront aux Monarques, que la guerre du moins offensive est toujours une atroce démence; que c'est un appauvrissement, que les conquêtes; que l'Histoire, plus juste à mesure que les hommes s'éclairent, s'apprête à jeter un jour terrible sur la gloire abhorrée des conquérans; et que cette foule de panégyristes elle-même, honteuse enfin d'avoir nourri tant de fureur par les louanges *, n'a plus d'encens à brûler pour les désolateurs du monde «. *Histoire des campagnes de M. de Maillebois en Italie*, par M. le Marquis de Pesay, Mestre de Camp de Dragons.

* On a malheureusement trop vanté en effet ce prétendu héros, à l'ambition duquel le monde entier ne suffisoit pas. La lecture de

IBID.

(2) *Ménager le soldat, en être le père.... Faire naître et affermir en lui cette confiance dans son Général, etc.* M. de Turenne étoit dans l'usage de visiter souvent son camp; sa vigilance redoubloit lorsque ses soins devenoient plus nécessaires Durant l'expédition rapide de la conquête de la Franche-Comté en 1674, il s'approcha un jour d'une tente où plusieurs jeunes soldats, qui mangeoient ensemble, se plaignoient de la pénible et inutile marche qu'ils venoient de faire. » Vous ne connoissez pas notre père, leur dit un » vieux grenadier tout criblé de coups; il ne nous auroit » pas exposés à tant de fatigues, s'il n'avoit pas de grandes » vues que nous ne saurions pénétrer «. Ce discours fit cesser toutes les plaintes, et on se mit à boire à la santé du Général. Turenne avoua depuis qu'il n'avoit jamais senti de plaisir plus vif.

Eh quel Général sut en effet inspirer plus de confiance et plus d'amour à ses soldats? Il avoit, en 1673, pendant les plus grandes rigueurs de l'hiver, entrepris de chasser de la Westphalie l'armée des ennemis. Un jour, qu'épuisé de veilles et de fatigues, il s'étoit couché derrière un buisson, des fantassins qui voyoient en passant que la neige tomboit sur lui, coupèrent des branches d'arbre pour lui faire une hutte. Des cavaliers arrivèrent

Quint-Curce a fait, dit-on, un Charles XII. Que n'avoit-il saisi ce mot si touchant et si profond d'un Scythe à Alexandre! » Si tu étois » Dieu, tu ne ferois pas tant de mal aux hommes «.

» Les plus grands Conquérans, a dit M. le Dauphin dans un de » ses écrits, sont fort au dessous des Rois pacifiques, justes, et » humains: il est bien plus beau d'être les délices du monde, que » d'en être la terreur. Un Prince, ajoute-t-il, qui entreprend une » guerre uniquement pour sa gloire personnelle, est également en » horreur, et à Dieu et aux hommes: mais un Roi digne de l'être » l'évite sans la craindre, et la soutient avec courage quand elle est » inévitable; il se montre dans l'occasion prodigue de son sang, et » toujours avare de celui de ses sujets «. *Vie du Dauphin père de Louis XVI.*

qui la couvrirent de leurs manteaux. Turenne s'éveille dans cet instant, et demande à quoi on s'amuse au lieu de marcher. » Nous voulons, répondirent les soldats, » conserver notre père ; c'est notre plus grande affaire ; » si nous venions à le perdre, qui nous remèneroit dans » notre pays «? *Dictionnaire des Hommes illustres.*

PAGE 265.

(3) *Afin de ne pas risquer de se voir arracher par une valeur inconsidérée les avantages, etc.* En parcourant nos Annales, on frémit de tous les revers que cette même cause nous a fait essuyer sous tant d'époques si fatales à la France. Qu'on se rappelle les batailles de Courtray, de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt, de Dettingue ; qu'on réunisse toutes les circonstances de celle de Pavie ; qu'on lise dans Villaret les détails de la journée de Nicopolis, dont les François ont essuyé presque seuls tout le désastre ; et l'on verra qu'ils n'ont dû leurs défaites les plus mémorables qu'à une valeur présomptueuse, ou à une précipitation indiscrète. Souvent même celle-ci nous a arraché des mains une victoire, qui étoit toute acquise, dit l'un de nos plus célèbres Historiens, si l'on eût voulu ne pas combattre. Le zèle patriotique, ajoute-t-il, doit toujours avertir les François d'une faute qui leur fut toujours si familière et si funeste.

IBID.

(4) *Établir la discipline la plus sévère.* Un jeune Officier François, se trouvant sur la Meuse devant une place qu'on alloit forcer, ne se donna pas la patience d'attendre le signal pour l'assaut. Il sortit de son rang, monta à la brèche, et y causa une si grande épouvante, que les assiégés, qui ne le croyoient pas seul, abandonnèrent la brèche ; ce qui entraîna la prise de la place. Le Marquis de Créqui, en étant instruit, fit venir devant lui le jeune Officier. Au lieu des louanges auxquelles il s'attendoit,

le Maréchal le fit lier et garrotter ; et après qu'il eut été promené en cet état plusieurs jours à la suite du camp, il fut mis en prison et condamné à mort, pour être sorti de son rang, et pour avoir agi sans ordre. On le conduisit jusqu'au lieu du supplice, où se trouva le Général, qui lui accorda sa grâce, lui donna une chaine d'or, un cheval d'Espagne, et le garda près de lui, afin de récompenser sa bravoure, après avoir puni sa témérité.

Personne ne s'est plus appliqué à faire refleurir la discipline que le Maréchal de Villars, parce que personne n'en a senti plus vivement la nécessité : c'est elle en effet qui maintient la subordination ; qui, sous un habile Général, procure les succès et prévient tous les revers ; qui assure la subsistance d'une armée dans le pays ennemi ; ou l'empêche d'être à charge à son propre pays ; qui fait respecter au soldat ce qu'il y a de plus sacré, la Religion et les propriétés.

» L'armée entière, dit M. de Villars, en parlant de celle qui étoit sous ses ordres, observoit la plus exacte discipline. Aucun soldat ne s'écartoit, et en trois mois de tems je ne fus pas obligé à faire un seul exemple. C'est un bonheur que j'ai presque toujours eu, et je me le procurois en suivant la même méthode de parler moi-même aux troupes, de n'oublier rien pour leur faire entendre ce qui étoit de l'intérêt général et particulier. S'ils s'oublioient après cela, j'étois d'une sévérité inflexible, surtout au commencement de la campagne «. *Vie du Maréchal Duc de Villars*, t. II, p. 166. Voyez les effets de cette excellente méthode dans plusieurs endroits de sa vie écrite par lui-même, et particulièrement t. I, p. 176, 177, 423 ; t. II, p. 256, 272, et ailleurs.

Le Duc de Villars donne un exemple frappant de ce que peut la discipline sur l'esprit du soldat et sur sa conduite même dans un pays ennemi. » Il arriva alors, dit le Maréchal, une chose qui paroîtra singulière, si on songe qu'elle se passa dans la chaleur de la poursuite. Le Marquis de Nangis entra dans un village avec huit cents

ne prenoient plus la fuite «. *Ibid.* t. I, p. 435.

IBID.

(5) *Faire refleurir la religion et les mœurs, seul bles d'affermir la règle et d'en adoucir la contrainte.* guère, a dit M. le Comte de St. Germain, que le surnaturels qui puissent porter l'homme à toute l dont il est capable; aussi voyons-nous, par l'H que les peuples qui ont jeté un grand éclat fur vertueux et religieux dans les jours de leur spl Les Romains, dans les beaux jours de leur Rép étoient les plus religieux des hommes. La religi bonnes mœurs, qui en sont un écoulement néc ont ensemble une telle influence sur le sort des E que leur décadence et leur chute furent const l'effet et la suite de l'affoiblissement de la religi amène nécessairement la corruption des mœurs; e ci sont un thermomètre assuré, qui marque l'état tions. Ces grands objets sont trop négligés dans l' litaire.... Il doit être enjoint à tous Comman faire respecter soigneusement la religion et son c de ne pas souffrir des mœurs publiquement dépra corrompues, S'il arrivoit qu'un Commandant lui fût vicieux et scandaleux, il doit être révoqué

LETTRE XXVII.

De la Comtesse de Valmont au Marquis.

Je vais vous rejoindre, mon père; la Reine me l'a permis. Ma Julie, ses jeunes frères, toute la petite famille partage la joie que j'en ressens, comme elle va partager mon bonheur. Le Baron seul gémit de ne pouvoir nous accompagner. Mais le devoir l'appelle; et pour lui en adoucir la rigueur, le Comte lui fait espérer qu'au retour de la campagne ils seront libres tous deux de venir nous chercher. Il jouira alors, comme ses frères, de vos tendres embrassemens; il reverra sa petite maman, sa chère Hortense, que rien n'est capable de lui faire oublier. Sans cesse il nous en parle, et ce n'est qu'à nous et à M. de Verzure qu'il se permet d'en parler. Lorsqu'il se présente à ses yeux quelque objet dont on vante les charmes: Ce n'est point là, nous dit-il, ce n'est point là mon Hortense; ce ne sont point ses grâces naïves, sa retenue, sa sage et modeste simplicité: non, je ne vois que ma sœur qui puisse lui être comparée. Je doute en effet qu'il lui eût été possible de faire un meilleur choix; et

puisqu'il n'a pas dépendu de nous de le prémunir contre une passion trop tendre, nous ne pouvons, après tout, qu'applaudir à la constance de son attachement. Elle fait l'éloge de son cœur; et, comme Valmont l'avoit prévu, elle a contribué autant que nos soins et nos conseils, à le garantir de ces liaisons dangereuses, de ces passions honteuses et frivoles, qui sont aujourd'hui l'écueil de la jeunesse. Cet attachement, si honnête et si pur, n'a rien pris d'ailleurs sur ce que nous avions droit d'attendre de ses heureuses dispositions. Vous en jugerez, mon père; et j'ose croire que vous ne regretterez pas la peine que vous vous êtes donnée pour le former. Plus il mérite toute mon affection, plus je crains de le perdre : ce ne sont point ses études, ses travaux, ses exercices pénibles que je redoute. Je laisse à d'autres mères ces craintes pusillanimes : elles ne furent jamais les miennes. Je redouterois bien plutôt ces faux ménagemens et cette mollesse, qui l'eussent rendu, comme tant d'autres, peu propre à soutenir la fatigue et à affronter les hasards. Mais quelque mâle que soit l'éducation qu'il a reçue et celle qu'il reçoit encore tous les jours, quelque force de tempérament qu'il ait acquise, il n'est point à l'abri de ces coups funestes qui moissonnent

à la fleur de leurs ans nos plus braves guerriers *. C'est maintenant comme épouse et comme mère, que j'ai lieu de trembler. Depuis tant d'années, à chaque campagne qui va s'ouvrir, je crains pour mon mari; depuis deux ans, je crains encore pour mon fils. Ils sont tous deux si dignes de ma tendresse! Mais sur-tout les vertus du Comte me le rendent toujours plus vénérable et plus cher. Ses vues sont si droites, sa conduite est si noble et si désintéressée, son cœur est si bienfaisant, il a pris tant d'empire sur lui-même, il a si peu d'inégalités et de foiblesses, et quand il lui en échappe de bien légères, parce qu'enfin il est homme, il se juge avec tant de rigueur et a pour nous tant d'indulgence, que je ne puis me lasser d'admirer en lui les fruits qu'y porte la Religion. Car c'est

* Aimable Comte de Gisors, l'espoir de ton Prince et de ta Patrie, le plus digne objet de notre estime et de notre amour; c'est ainsi que tu nous as été enlevé au moment où s'ouvroit devant toi la plus brillante carrière. Formé par un père, qui n'avoit rien négligé pour faire de toi un grand homme, tu signalas ta jeunesse par les exploits des héros. Quelle mort glorieuse, mais funeste, en interrompit le cours! Je mêlai mes regrets les plus amers à ceux de mes concitoyens. Autrefois le compagnon de tes premières études et de tes premiers jeux, je me voyois honoré de cette bienveillance qui fait le charme d'un âge tendre. Hélas! le coup qui t'a frappé a laissé dans mon cœur une plaie qui saigne encore, et que le tems ne peut *fermer*.

elle, mon père, qui l'a fait tout ce qu'il est aujourd'hui.

J'en ai une nouvelle preuve dans le précieux dépôt qu'il vient de me confier. Il avoit oublié, pour une affaire importante, des papiers qu'il m'a fait demander, en m'envoyant la clef de son bureau, et en m'indiquant à-peu-près l'endroit où je pourrois les trouver. Je me suis trompée de tiroir, et j'en ai ouvert un, où le premier objet qui m'a frappé étoit un cahier écrit de sa main, qui avoit pour titre : *Le fruit des Leçons de mon Père, et mon plan de conduite au milieu du monde.* J'ai cru devoir respecter le secret de mon mari. J'ai remis à l'instant ce cahier à l'endroit où je l'avois trouvé, en espérant néanmoins qu'il ne me seroit pas impossible de tirer parti de ma méprise. Dès que le Comte est rentré, j'ai volé dans ses bras. En lui remettant sa clef, je lui ai raconté ce qui m'étoit arrivé; je l'ai conjuré de me faire part, pour ma propre utilité, de ce qu'il n'avoit écrit que pour lui-même, et de me permettre d'en tirer une copie. Après quelque résistance, il a cédé à ma prière, sous la condition expresse que jamais je ne montrerois cet écrit qu'à vous *, et à mes enfans après sa mort.

* On le trouvera à la fin du dernier volume.

Vous verrez, mon père, si j'ai tort de me passionner comme je le fais pour la gloire de Valmont. Non, non, ce n'est pas pour moi que je la désire; ce n'est pas même pour lui : c'est pour l'intérêt de la vertu, de la religion; c'est pour celui du monde entier; car je n'ai pas trop dit lorsque je vous ai marqué daus ma dernière lettre, que si sa condition l'élevoit au-dessus des autres hommes, s'il régnoit sur l'univers, ce ne seroit que pour en faire le bonheur. D'après cette justice que je lui rends, d'après les sentimens qu'il fait naître en moi, et qui lui sont dûs, ne me pardonnerez-vous pas de trembler pour ses jours? Ma Julie ressent mes alarmes, et y joint les siennes. Elle craint, de son côté, pour un père qu'elle aime autant qu'elle en est aimée, pour un frère qui fait avec nous sa société la plus douce, et qui se glorifie hautement d'être le frère de Julie; elle craint aussi pour le Chevalier de Lausane, et sur-tout lui ditelle, parce que vous êtes le bon ami de mon papa.

Le Chevalier est forcé d'aller servir sous le Marquis de L....., au lieu de suivre Valmont comme il s'en étoit flatté. Il voit avec peine son mariage retardé jusqu'à la fin de la campagne, et s'inquiète des obstacles que

son frère peut encore y apporter : aussi a-t-il remis ses intérêts les plus chers entre les mains de sa belle-sœur, en la conjurant d'entretenir son mari dans des dispositions favorables. La Vicomtesse s'y étoit déjà offerte d'elle-même, afin de se rapprocher toujours davantage de nous.

Cette jeune femme, n'écoutant plus que sa passion, emploie sans cesse de nouveaux moyens pour la faire valoir. Elle emprunte tous les agrémens ; elle épuise tous les raffinemens de la coquetterie et de l'art ; elle boude, elle s'éloigne, elle revient ; elle témoigne de l'indifférence, et le moment d'après, du dépit, de l'emportement, de la fureur. Elle fait paroître des accès de tendresse pour son mari, qui s'y laisse aisément surprendre ; et hors de sa présence, elle ne laisse plus appercevoir pour lui que de l'aversion et du mépris. Il est des instans, où elle joue auprès de Valmont la naïveté, le sentiment, où elle affecte un ton de sagesse et de raison, où elle prend le masque des vertus qu'elle sait qui lui sont les plus chères : il en est d'autres, où elle semble oublier tous principes, où elle traite de préjugés toute espèce de loix et de bienséances, où elle ne parle plus que d'affranchissement de tout joug et de toute contrain-

te, que de liberté et de plaisirs. Elle se replie dans tous les sens contraires, et avec tout ce manège elle ne fait que se rendre encore plus méprisable. Elle le sent quelquefois malgré elle, et c'est ce qui fait son plus cruel tourment. Valmont ne s'avise plus de la prêcher; il m'en laisse le soin, mais je n'y réussis pas mieux que lui. Elle le cherche, et il ne s'étudie qu'à la fuir. S'il ne peut l'éviter, sa circonspection, son sang froid, ou son air distrait, la désolent et l'irritent. Toute résistance l'enflamme, et, comme je ne l'ai que trop prévu, l'excès de sa passion finira par une haine encore plus violente que ne l'est son amour.

Vous voyez, mon père, par combien d'idées affligeantes est empoisonnée la joie que m'inspire le voyage qu'il m'est permis de faire. Oublierai-je auprès de vous toutes mes craintes, et me suggérerez-vous quelques moyens pour empêcher qu'elles ne se réalisent? Ne nous écrivez plus; vos lettres ne nous retrouveroient pas ici. Je me mettrai en route, avec notre pieux Abbé et toute la petite famille, dans trois jours au plus tard. Mon mari, que doivent accompagner son fils et M. de Verzure, pourra différer un peu davantage à rejoindre ses troupes; cependant, comme ses équipages sont déjà

prêts, le délai ne peut pas être long. Quel moment, mon tendre père, quel moment, pour votre Émilie, que celui où elle se retrouvera dans vos bras ! Mais aussi que de larmes vont lui coûter ses adieux à un époux et à un fils, qu'elle aime si tendrement !

LETTRE XXVIII.

Du Marquis à son Fils.

Nous attendons avec impatience des nouvelles de ton arrivée au camp de....... où nous t'écrivons. Je ne te peindrai pas, mon fils, nos transports mutuels dans les premiers momens de notre réunion. Qu'Émilie ou sa chère Veymur entreprennent de le faire, si elles l'osent. Pour moi, j'ai été trop fortement ému, pour ne pas trouver les expressions bien foibles, après de si vifs et de si doux sentimens. Nos deux amies se sont évanouies entre mes bras, et à l'âge où je suis, il s'en est peu fallu que je ne fisse comme elles. Mais leur danger commun m'a soutenu, si cependant leur état pouvoit me paroître dangereux. Nos enfans les embrassoient, pleuroient, crioient, et me causoient encore plus d'embarras que leurs

mères. Après quelques instans, les sens se sont ranimés, les yeux se sont ouverts, les embrassemens ont recommencé de toute part avec plus d'ardeur qu'auparavant. Les ris, l'alégresse, ont succédé aux évanouissemens, aux étouffemens, et aux larmes. Nous avons tous parlé à la fois, et nous ne nous entendions plus. Que n'étois-tu parmi nous, cher Valmont! que n'y étois-tu avec ton fils! vous eussiez tous deux partagé notre ivresse, et elle n'en eût duré que plus long-tems. Mon ami, qu'il est doux de se revoir quand on s'aime ainsi!

Et nos bonnes gens?.... il a fallu ouvrir toutes les portes pour les laisser entrer. Sans apprêt, sans compliment, ils se sont jetés en foule dans les appartemens; ils se sont pressés autour de nous; ils ont baisé les mains d'Émilie, et puis les miennes. Ils les ont mouillées de pleurs; ils nous ont présenté leurs enfans, qui se disputoient à qui nous approcheroit de plus près, et qui vouloient participer tous ensemble à notre joie et à nos caresses. Vivent nos hameaux! c'est pour eux que sont faites ces scènes d'attendrissement, dont ne sont pas dignes nos gens de Cour, si faussement affectueux, si maniérés, et si fiers.

Après nous être un peu remis de nos fa-

tigues et de nos plaisirs, je me suis occupé plus sérieusement de tes enfans. Ils n'ont rien perdu, à beaucoup près, entre tes mains et dans celles de leur mère. Leur caractère et leur union m'enchantent. Le Commandeur et le Chevalier font honneur à tes soins et au plan d'instruction que nous nous étions formé en leur faveur. Ils ont toutes les connoissances qui sont propres à leur âge, sans que leur esprit ni leur mémoire en soient surchargés. L'ordre, la netteté, la liaison que tu as su mettre dans leurs idées, supposent une marche plus lente en apparence, mais qui leur prépare pour la suite des progrès plus sûrs et plus rapides. Ce qu'ils savent, ils le savent bien; et je serois fâché que pour le moment ils parussent en savoir d'avantage. Ce ne sont point de petits prodiges; mais je vois avec la plus douce satisfaction que tu en auras fait des hommes, dans un âge où la plupart de nos jeunes gens n'ont que du babil, de la suffisance, et ne sont après tout que de vieux enfans. Tu t'attaches à former leur cœur autant ou plus que leur esprit : et en t'associant le Baron pour ce double objet, quels rapports tu as mis entre les trois frères, et que tu les a rendus chers et utiles l'un à l'autre!

Je n'applaudis pas moins, cher Valmont, au choix que tu as fait pour eux de notre respectable Abbé. N'étant pas libre de les avoir toujours sous les yeux, tu ne pouvois te reposer de leur conduite sur un meilleur guide. Il a toutes les lumières et toutes les vertus de son état. En leur faisant étudier la Religion par principes, en s'appliquant à leur en faire connoître les véritables fondemens, il les arme pour toujours contre les vains sophismes de nos modernes Incrédules ; et son exemple est, après celui que tu leur dois, ce qu'il y a de plus propre à la leur faire aimer.

Que je plains, mon fils, ces parens peu prévoyans et peu sages, qui confient ce qu'ils ont de plus cher à des maîtres dont la façon de penser est douteuse, dont les mœurs sont équivoques, à des hommes peut-être à qui ils ne voudroient pas risquer de confier leur fortune! Ont-ils donc un trésor plus précieux que leurs enfans? Les insensés ! pour ne pas se donner la peine d'examiner et de choisir, souvent même pour s'épargner les frais, ou du moins les égards qu'entraîneroit un meilleur choix, ils se préparent les plus cuisans remords; et par les suites funestes d'une éducation vicieuse, ils s'ouvrent une source de chagrins pour le reste de leur vie.

Tu n'as point, cher Valmont, de pareils

tourmens à redouter. Tes enfans répondent aux soins que tu t'es donnés pour eux; et déjà même ils te payent avec usure des précautions que tu as prises pour assurer leur sagesse et leur bonheur. Qu'Émilie, de son côté, a lieu de s'applaudir de la manière dont elle a élevé Julie ! Le Baron a raison, mon fils, lorsqu'il ne voit qu'Hortense et Julie que l'on puisse comparer l'une à l'autre. Les progrès de ta fille, depuis que je l'ai perdue de vue, me rendent aujourd'hui ceux d'Hortense plus sensibles qu'ils ne me l'étoient, lorsque je ne voyois qu'elle. Leurs charmes se sont développés en même tems. Chacune d'elles, envisagée séparément, est, pour son sexe et pour son âge, ce qu'il y a au monde de plus aimable. Vues ensemble, aucune des deux ne perd de ses attraits, et l'on ne peut dire laquelle est la moins belle. Si, pour la figure, les avantages sont les mêmes, ils le sont encore pour les qualités de l'ame. Même simplicité, même candeur des deux parts; dans toutes deux, autant de sagacité, de justesse et de discernement, avec autant d'ingénuité et de franchise; même réserve, avec le même enjouement; même égalité de caractère, et cependant, même fonds de tendresse et de sensibilité; même noblesse et même délicatesse de sentimens. Non, on ne vit jamais deux

deux amies de cet âge se ressembler si parfaitement. Tu peux juger si les mamans sont satisfaites. S'aimant toutes deux avec tendresse, s'aimant dans leurs enfans, elles doublent l'une par l'autre leur existence, et la joie qu'elles ressentent se partage également entre elles. Fasse le Ciel que rien n'en interrompe le cours! Hélas! les joies s'écoulent si promptement! et la peine est si près du plaisir!

C'est ainsi, mon fils, que des réflexions tristes et mélancoliques viennent se mêler, malgré moi, au plus doux contentement. Celui que j'éprouve, l'idée même de celui que j'ose me promettre pour la fin de la campagne, s'il t'est libre de nous rejoindre avec le Baron, me font penser au moment qui doit nous séparer. Il n'est donc rien ici-bas qu'on puisse posséder sans inquiétude, et qu'on ne se voye sans cesse à la veille de perdre! Heureux séjour que celui où nous serons réunis dans la jouissance du souverain bien, pour ne nous quitter jamais! Ah! n'oublions point, cher Valmont, que la Religion et la vertu peuvent seules réaliser un espoir si flatteur.

Donne-nous au plutôt de tes nouvelles; si toutefois tu ne nous a pas déjà écrit, comme nous nous en flattons..... Je quitte à peine la plume. Le courrier arrive, voici

un paquet de l'armée. Ce sont des lettres de toi, de ton fils, de Veymur. Il y en a une aussi du Chevalier de Lausane. Cher Valmont, quelle joie pour toute la maison!

LETTRE XXIX.

Du Comte de Valmont au Marquis.

J'ai différé, mon tendre père, de quelques jours à vous écrire, afin de vous parler plus sûrement de la position où nous nous trouvons. Elle devient de jour en jour plus intéressante, par l'approche des ennemis, et par les postes qu'ils occupent. Ils s'étoient flattés de passer le Rhin et d'entamer nos frontières: nous les avons prévenus. Le passage du corps de troupes que je commande, et auquel s'étoit réuni celui du Marquis de L...., s'est fait hier, sans qu'ils eussent autre chose à nous opposer que quelques gardes avancées, qui se sont repliées aussitôt. Nous nous sommes portés vers M...., que nous avons paru vouloir insulter, quoique nous n'eussions dessein pour le moment que d'inquiéter les ennemis, et de les laisser incertains sur le plan de nos opérations. C'est déjà beaucoup que de les avoir mis sur la défensive, lors-

qu'ils s'étoient promis de venir nous attaquer. Il est aisé de prévoir que cette campagne ne se terminera pas sans quelque évènement considérable. Le Maréchal a joint son armée à celle de l'Électeur, afin de garantir ses États menacés de toute part, d'augmenter même, s'il se peut, ses dernières conquêtes, ou de lui conserver du moins la supériorité qu'il s'est acquise.

Le Marquis de L.... nous a quitté ce matin, avec les huit mille hommes qu'il a sous ses ordres, pour aller prendre son poste au dessus de B....., d'où il pourra, ou nous donner la main, ou la donner au Maréchal, selon que les circonstances l'exigeront. J'ai déjà éprouvé quelque opposition de sa part pour une entreprise que je méditois; mais comme il est essentiel de le ménager pour une occasion plus importante, j'ai cru devoir céder pour cette fois, afin de ne pas tout perdre dans un autre moment. Tel est, mon père, l'état de nos affaires, sur lesquelles M. de Veymur se charge de vous envoyer, par la suite, toutes les nouvelles qui pourront vous intéresser.

J'ai fait part à M. de Verzure de votre dernière lettre. Il vous présente son hommage, et est d'autant plus flatté du cas que vous paroissez faire des conseils qu'il m'a donnés,

qu'il a conçu pour vous toute l'estime et tout le respect qui vous sont dûs. Mon fils s'attache à lui de plus en plus. Il trouve dans sa société des ressources qui le dédommagent sans peine des agrémens frivoles et dangereux qu'eût pu lui offrir une liaison trop assidue avec les jeunes gens de son âge. Il les voit par nécessité, par convenance, mais jamais par goût ni par désœuvrement. La présence presque habituelle de M. de Verzure, la mienne, quand nous pouvons être ensemble, ce qui n'arrive pas aussi souvent qu'il le voudroit, la compagnie de M. de Veymur, celle de quelques autres Officiers d'un certain âge et d'un mérite éprouvé, des études suivies, ont été jusqu'ici sa sauve-garde la plus ordinaire contre les amusemens où ses camarades cherchoient à l'entraîner. Il leur rend d'ailleurs tous les services qui dépendent de lui, les aime et s'en fait aimer. Je lui ai témoigné toute la joie que je ressentois d'une conduite si raisonnable, et d'un plan de vie si propre à lui donner toute la sagesse et la maturité d'un âge plus avancé.

Quant à moi, mon père, je travaille de toutes mes forces à mettre en pratique les avis importans que votre lettre renferme. J'ai prié M. de Verzure de me les rappeler, s'il m'arrivoit de m'en écarter jamais; et quel

ami est plus propre à un si noble emploi ! Au dessus de toute basse complaisance et de tout respect humain, ferme et justement sévère dans son amitié constante, il craindroit bien plus de me voir commettre une faute qu'il eût pu prevenir par ses sages conseils, qu'il ne craindroit, si je l'avois faite, de me déplaire en me la reprochant.

Je ne vous dirai pas, en finissant, tout ce qu'il m'en coûte d'ètre si long-tems éloigné de vous. Si l'avantage de servir mon Prince et ma patrie pouvoit me permettre quelque retour sur moi-même, que j'envierois le bonheur d'Émilie ! Je ne lui écris que deux mots pour elle, pour Julie, et pour mes autres enfans. M. de Veymur voudra bien m'excuser auprès de son épouse, et être l'interprête de mes sentimens pour elle. Le Chevalier de Lausane, contraint de se séparer de nous, pour suivre le Marquis de L......., a joint ses dépêches aux miennes. Le tems me presse, et ne me laisse pas la liberté de vous en dire davantage *.

* C'est ici le moment de rappeler ce que l'on a déjà fait observer dans plusieurs endroits, sur le retranchement des Lettres peu importantes. Quelques-unes même ne se sont point trouvées parmi les papiers qu'on a rassemblés, et de toutes les autres qui nous sont restées, on n'a conservé pour ce Recueil que celles qui nous ont paru

LETTRE XXX.

Du même à son père.

TOUT se prépare pour une action décisive. Les ennemis trompés jusqu'ici sur nos projets, incertains de nos démarches, forcés par leur position et la nôtre d'être les tranquilles spectateurs de nos premiers succès ; une de leurs plus fortes places emportée presque sous leurs yeux par la valeur de nos troupes, sans qu'ils en ayent prévu l'attaque, et sans qu'ils ayent eu le tems d'y jeter du secours : une autre, plus considérable encore par l'entrée qu'elle nous ouvre au sein de leurs provinces, assiégée dans toutes les formes et pressée vivement, lorsqu'ils portoient leur attention d'un tout autre côté; voilà, mon père, ce qui nous donne, par de si heureux commencemens, les plus grandes espérances pour l'avenir. Les ennemis ont compris qu'ils ne pouvoient rester plus longtems dans l'inaction, sans laisser prendre une idée trop désavantageuse de leurs forces, et sans risquer de tout perdre. Ils ont

absolument nécessaires par leur liaison entre elles ou par *leur objet.*

fait avancer un autre corps de troupes, qui rend leur armée aussi nombreuse que la nôtre. M. de L..... eût pu en empêcher la jonction ; il ne l'a pas fait : il eût pu unir ses troupes aux miennes dans un moment où nous eussions combattu avec une supériorité marquée, et il m'a suscité, dans le Conseil, des obstacles que je n'ai pu lever que lorsqu'il n'étoit plus tems. L'autorité s'est trouvée en quelque sorte partagée, et il ne peut rien arriver de pis qu'un semblable partage. Aussi n'ai-je éprouvé de la part du Marquis que des contradictions ; mais enfin le moment est venu pour lui de réparer des fautes, qui m'alarment de plus en plus sur ses dispositions, et sur les instructions secrètes qu'on lui a données. J'ai peine à croire cependant que, comptant trop sur l'appui de M. de Lausane, il consente, pour le mieux servir, à se déshonorer. Quoi qu'il en soit, je lui ai intimé de nouveaux ordres de la Cour, et il se hâte de me joindre. Je ne refuserai pas alors le combat, s'il m'est offert. Priez pour le succès de nos armes. Si nous éprouvons un revers, la paix est plus éloignée que jamais. Si nous sommes vainqueurs, tout le pays est à nous, et nous devenons les maîtres des conditions.

Je ne vous prie pas, mon père, d'épargner

à la tendre Émilie les inquiétudes qu'un évènement si prochain pourroit lui causer. Je lui écris en peu de mots, et je mets quelques lignes pour vous dans la même lettre, afin que vous puissiez vous dispenser de lui montrer celle-ci.

LETTRE XXXI.

Du même.

QUELLE heureuse nouvelle pour vous mon père, pour un cœur tout François. Nous venons de remporter la victoire. Je vous écris sur le champ de bataille. Cette action nous promet les suites les plus heureuses; et ce qui ne peut que mettre le comble à votre joie, c'est qu'elle a coûté peu de sang, même à nos ennemis. Leur position désavantageuse a décidé de l'issue du combat. Après une glorieuse défense, plusieurs de leurs Officiers Généraux ont été forcés de se rendre, et un très-grand nombre de soldats ont été faits prisonniers. Mon fils animé par l'exemple de M. de Verzure, s'est montré digne de son grand-père. Daignez embrasser pour moi mon Émilie, mes enfans, et toute la famille de M. de Veymur

qui s'est distingué par les services les plus signalés.

LETTRE XXXII.

De Monsieur de Veymur au Marquis de Valmont.

Je ne sais, Monsieur, ce que notre brave Général vous aura marqué sur sa victoire; mais comme je me défie de sa modestie, je crois devoir me charger auprès de vous des détails. Je vous envoie un journal exact de cette campagne, dont le plan fait le plus grand honneur à M. le Comte, et une relation très-circonstanciée de ce dernier combat. Vous y verrez avec quelle sagesse et quelle prévoyance il a préparé ses succès; avec quel art et quelle profondeur de lumières il a combiné ses opérations, maîtrisé les évènemens, et déterminé les hasards mêmes en sa faveur; avec quel sang froid il a paré, dans le feu de l'action, à tous les dangers qui se sont reproduits sous ses yeux, et que certainement il n'avoit pas dû prévoir; avec quelle intrépidité il a payé de sa personne dans des momens critiques, et fixé la victoire, qui nous eût échappée sans de-

nouveaux efforts. Mais ce que je me suis réservé à vous retracer dans cette lettre, qui n'est écrite que pour vous, pour Madame la Comtesse, et pour sa chère Senneville, comme elle se plaît encore à l'appeler; c'est la grandeur d'ame de M. de Valmont, sa religion, son humanité, et toutes les vertus qui le rendent si respectable à tous les Officiers, et qui lui ont si bien gagné la confiance et l'amour du soldat. Voici, Monsieur, quelques traits qui vous peindront beaucoup mieux que tout ce que je pourrois vous dire, ses sentimens et sa conduite (1).

Le Marquis de L...., qui commandoit le Corps de réserve, aussi mortifié de la préférence que la Cour avoit donnée sur lui à Monsieur de Valmont, que jaloux de la gloire qu'il alloit acquérir, a tout entrepris pour la lui faire perdre. Au mépris de celle de son Prince et du salut de l'État, il a fait une manœuvre, qui, de vainqueurs que nous étions, a pensé nous attirer la honte et tous les malheurs d'une défaite. Qui pourroit croire un Gentilhomme, un François, capable d'une telle infamie, si nous n'en avions des exemples dans notre Histoire? Sous prétexte de prendre en flanc l'armée ennemie, il a dépassé notre corps de bataille; il a laissé nos flancs découverts; et

nous nous sommes vus au moment d'être enveloppés, si le Général, conservant tout son sang froid au milieu d'un si grand péril, n'eût replié son aile droite, pour faire face de tous côtés et fortifier les endroits les plus foibles. Il s'y est porté lui-même ; et le soldat, frémissant de rage de se voir arracher des lauriers, que si peu de tems auparavant il se croyoit sur le point de cueillir, a secondé, de toutes ses forces, sa prudence et sa valeur. Après le combat le plus opiniâtre, après avoir vu prendre et reprendre jusqu'à trois fois quelques-uns de nos drapeaux, après avoir reçu plusieurs coups de feu dans ses habits, et avoir eu deux chevaux tués sous lui, M. de Valmont a enfin culbuté les ennemis ; et par un trait de générosité, qui a mis le comble à sa gloire, il a retardé la poursuite pour aller dégager celui qui avoit failli à le perdre, et qui, séparé de l'armée, venoit d'être enveloppé à son tour. Un si grand service, rendu dans une pareille circonstance, le silence obstiné que notre Général a gardé sur cette manœuvre du Marquis de L...., qui n'a paru qu'inconséquente à ceux qui en ont ignoré les motifs, eussent dû lui obtenir de sa part quelques sentimens de reconnoissance ; et il n'a éprouvé que de nouveaux traits de ja-

lousie, et les marques les plus sensibles d'ingratitude.

Cependant, Monsieur, j'ai vu les dépêches de M. le Comte, et ce qui m'eût étonné, si je ne le connoissois pas, il y donne des éloges à la valeur de cet Officier, qui a la vérité s'est distingué par sa bravoure, autant qu'il s'est déshonoré à mes yeux par sa perfidie. M. de Valmont se borne à demander instamment qu'on l'employe dans la grande armée (2). Un très-grand nombre d'entre nous ont reçu, dans ces mêmes dépêches, les témoignages les plus flatteurs de l'attention du Général. Il semble qu'il ait tout vu, qu'aucune action tant soit peu remarquable ne lui ait échappé, et qu'à proprement parler, il n'ait oublié que lui-même *.

Les soldats n'ont pas eu moins de part que les Officiers à ses bontés et à son zèle. Il a embrassé plusieurs de ceux qui s'étoient signalés sous ses yeux, et qui, transportés de l'honneur qu'il leur faisoit, versoient des larmes de joie. Il a fait distribuer des récompenses à quantité d'autres. Il a remercié de la manière la plus solennelle les Corps qui

* Ceci rappelle cette lettre de Catinat, par laquelle il rendoit compte de la victoire qu'il venoit de remporter à Stafarde, et qui fit dire à un nouvelliste : *M. de Catinat étoit-il à cette bataille ?*

étoient les plus distingués; et partout on environnoit avec des signes non équivoques d'attendrissement et de respect, qui nt dû lui rendre bien doux les fruits de sa ictoire.

Son premier soin cependant s'étoit porté u côté des blessés, dont le nombre, malgré ı chaleur de l'action, n'a pas été aussi considérable qu'on avoit lieu de le penser. On l'a u parcourir le champ de bataille, faire enever du milieu d'un tas de morts un soldat u'il a cru s'appercevoir qui respiroit encore, et qui en effet ne paroît pas devoir ıourir de ses blessures. Il s'est montré dans es hôpitaux, et a accéléré par sa présence ous les soulagemens qu'il étoit possible de rocurer. Son humanité, disons mieux, sa harité, toujours active et sans bornes, n'a oint distingué entre nos propres soldats et eux des ennemis. Il a fait donner à ceuxi, avec une égale promptitude, les mêmes ecours. Blessés et vaincus, ce n'étoient plus our lui des ennemis, c'étoient des hommes.)n l'a entendu gémir plus d'une fois sur les uites funestes des plus brillantes victoires, ur ces maux que tant d'autres envisagent e sang froid (3); et en faisant tout ce que on devoir exige, il les adoucit du moins utant qu'il le peut. Aussi n'est-il personne

qui ne convienne, à sa louange, qu'on ne sauroit être tout à la fois plus brave et plus humain.

Forcé de mettre à contribution tout le pays, ce n'est point en y portant le fer et le feu qu'il obtient de ses habitans les sommes qu'il leur impose; c'est seulement en leur faisant appréhender les maux qu'il veut leur épargner (4), et plus encore en leur inspirant la ferme assurance d'être à l'abri de toute espèce de vexation, par la discipline exacte qu'il fait régner dans ses troupes. Devenu la sauvegarde de ceux qui ont recours à sa bonté, il les fait jouir de la plus grande sûreté et d'une sorte de paix, au milieu même des horreurs de la guerre. Les campagnes sont cultivées; le laboureur ne quitte point sa chaumière, dont on a fait pour lui un asile sacré (5). Quelques exemples d'une justice sévère ont contenu l'avidité du soldat, et ont en même tems réprimé sa licence.

Hier encore M. de Valmont a fait poser des sentinelles à une abbaye de filles, qui est à peu de distance de la ville que nous tenons assiégée, en leur enjoignant d'avertir à l'instant le Prévôt, dans le cas où il arriveroit quelque désordre. Quelques-uns de nos soldats, échauffés par le vin et par la joie que

leur inspiroient nos succès, ont tenté, vers le milieu de la nuit, d'escalader les murs. Le Prévôt, éveillé à l'instant, s'est transporté lui-même dans cette maison, où déjà les soldats avoient pénétré; et par sa présence arrêtant leur témérité, il a conservé à ces filles l'honneur ou la vie qu'elles étoient sur le point de perdre. Ceux qui ont été pris ont servi d'exemple aux autres; et c'est ainsi que se rétablit dans ces contrées l'honneur du nom François, que les excès les plus crians et l'impunité avoient dégradé.

L'Officier que M. le Comte a chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ses vues, et seconde avec le plus grand zèle la sagesse de ses intentions. Il a fait mettre en prison la maîtresse d'un de nos Lieutenans-Géneraux (6), sans aucun égard pour le nom qu'il porte et pour le crédit dont sa famille jouit à la Cour. On s'est plaint; on s'est emporté; le Prévôt a tenu ferme; le Général a applaudi hautement à sa fermeté; et dès le même jour toutes les maîtresses ont été renvoyées. On a usé d'une plus grande rigueur envers ces malheureuses, qui ruinent la santé et les forces du soldat, qui traînent après elles la débauche et les plus honteux désordres, qui nuisent à la discipline en même tems qu'elles

entretiennent, qu'elles augmentent la corruption des mœurs; et bientôt le camp s'est trouvé purgé de cette peste qui l'infestoit (7).

Instruit que, dans un repas, un vieux militaire avoit donné au plus jeune, au nom de tous les convives, une commission aussi odieuse que déshonorante, à laquelle celui-ci s'étoit refusé, en protestant qu'il n'iroit jamais chercher pour les autres ce dont il rougiroit de faire usage pour lui-même, notre Général a cassé sans pitié l'officier mal-honnête, qui n'avoit pas eu honte de montrer devant des jeunes gens une pareille dépravation.

De semblables traits ont fait reprendre, pour la décence et pour les mœurs, tout le respect qu'on leur doit. Il n'a plus été parmi nous du bel air d'afficher le libertinage. S'il se cache encore dans un petit nombre, il ne fait plus du moins les mêmes progrès, et n'a plus le même crédit pour se produire et pour se répandre. Aussi voyons-nous nos jeunes gens plus studieux, plus appliqués à acquérir toutes les connoissances qui peuvent développer leurs talens, les disposer à devenir par la suite de grands hommes, et les mettre en état de rendre de grands services à leur patrie. Ils ne rougissent plus d'être sages, et de prendre des leçons de ceux qui, mûris

ır l'âge et par la réflexion, ont appris à le ›venir.

Il a été plus difficile encore à M. de Valont de déraciner ce faux point d'honneur, ›tte fureur pour les duels, qui nous a enlevé nt de jeunes militaires de la plus grande pérance, et qui ne contribue qu'à faire de ux braves (8). Mais il s'est expliqué si forment sur ce point; il a montré tant de mécris pour ceux qui faisoient parade de braoure en ce genre; il a paru en faire si peu › cas pour toutes les occasions importantes; s'est fait avertir avec tant de soin des pros indiscrets; et en a prévenu si prompment les suites, en renvoyant sans pitié ›ux qui les avoient tenus, que la plus grande rconspection règne aujourd'hui dans les iscours, comme la plus grande honnêteté ans les procédés, et que c'est maintenant la ıose la plus rare parmi nous que d'entendre arler d'une affaire.

Malgré cette sévérité de discipline, et cette ıge réforme de tant d'abus; la conduite que ent M. le Comte envers tous les militaires; ı fermeté sans dureté, sans hauteur, mais ›mpérée par la bonté; son exactitude scruuleuse à ne point faire de passe-droits sans es raisons légitimes; la loi qu'il s'est imposée e ne rien accorder purement à la faveur,

et de donner toujours la préférence au mérite, de ne laisser aucun service essentiel sans récompense, de couvrir les fautes, quand elles sont susceptibles d'excuse, et de mettre ceux qui les ont faites à portée de les réparer (9); le tendre intérêt qu'il paroît prendre à la situation de ceux qui se trouvent dans quelque embarras sans se l'être attiré; son affabilité, son désintéressement, sa générosité, lui ont concilié tous les suffrages, et lui ont gagné tous les cœurs. Il est sur-tout adoré du soldat, qui se sent forcé d'applaudir à l'ordre qu'il a établi, et qui en retire pour lui-même les plus grands avantages. Ils le considèrent tous comme un père, et c'est sous ce nom qu'ils en parlent entre eux. Ils le voient dans bien des momens partager leurs peines, s'associer à leurs travaux, et en tout tems, pourvoir avec le plus grand soin à leur subsistance. Ils le voient, bannissant toute recherche, méprisant le luxe et la mollesse, mener, au milieu d'eux, une vie simple et frugale, et ne se permettre pour sa table (10) ce qu'exigent sa dignité et son rang, qu'autant qu'ils sont dans l'abondance. Ils savent que souvent il veille pour eux, tandis qu'ils dorment d'un sommeil tranquille; ils savent encore qu'il ne les exposera point témérairement et au hasard, et que, si, pour le bien

le l'État, et non pour sa propre gloire, il eur fait courir des périls nécessaires, il a oujours l'œil sur eux pour les défendre, et est toujours prêt à les soutenir et à les encourager par son exemple. Aussi sont-ils rassurés et pleins de confiance. Les désertions, i communes autrefois, n'ont presque plus ieu parmi eux. Avec lui, ils ne trouvent plus rien de difficile; ils ne désirent que de ombattre sous lui; ils n'ont d'autre crainte que celle de le perdre, et prouvent assez qu'il e faut aux François que de semblables chefs our les rendre invincibles.

Sa religion, sa piété, toujours d'accord vec son devoir, prêtent à toutes ses autres ualités un nouvel éclat, et de concert avec lles, lui donnent sur tous les esprits, la plus grande autorité. Convaincu par l'exemple de nos plus grands Généraux, par celui le nos plus braves Officiers et de nos plus vaillans soldats, par sa propre expérience, qu'une vie vraiment chrétienne n'est point ncompatible avec la profession des armes; que la piété, bien loin d'affoiblir la valeur, e sert qu'à l'augmenter; que l'on craint peu es dangers et la mort, dès qu'on a pris soin le bien vivre (11); et que la soumission envers l'Être suprême, est ce qui assure davan-

tage l'obéissance et la fidélité envers les maîtres de la terre; il affermit autant qu'il est en lui l'empire de la Religion dans tous les cœurs. Il est le premier à faire tout ce qu'elle ordonne, et le premier aussi à en quitter les pratiques moins essentielles, pour voler où son état et ses devoirs l'appellent. Il ne regarde point, au reste, comme des pratiques purement arbitraires, les loix que l'Église lui impose, et ne se croit dispensé de les suivre, que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir (12).

Une de ses maximes les plus ordinaires, est qu'aux yeux des vrais Sages, la Religion ne vieillit point; que son esprit et ses préceptes ne sont pas faits pour passer de mode; et qu'il n'y a que des ames foibles et étroites qui, ne se sentant pas assez de courage pour se conformer à ce qu'elle nous prescrit, croient pouvoir l'accommoder à leurs penchans et l'assujettir à leurs propres idées.

Persuadés enfin, par sa manière de parler et d'agir, nos jeunes militaires n'affectent plus de se mettre au dessus de la règle, et de prendre le ton de l'irréligion, que notre Général leur a rendu si méprisable (13). Ils ont appris à respecter la Religion des Charlemagne, des Louis IX, des Louis le Grand,

des Turenne, des Condé (14), des Fabert (15), des Catinat (16). D'après lui, ils font plus encore, ils apprennent à la pratiquer.

Telle est l'influence d'un seul homme sur une infinité d'autres. Elle me fait admirer tous les jours comment un mérite supérieur dans celui qui commande, maîtrise à son gré les dispositions de ceux qui lui sont soumis.

Vous voyez, Monsieur, ce que vos leçons ont produit. Vous avez proposé à M. votre fils les plus grands hommes pour modèles : c'est particulièrement sur M. de Turenne, considéré dans les plus beaux jours de sa vie, que vous avez fixé son attention et ses regards ; et c'est en imitant ces hommes rares qu'il deviendra un jour aussi grand qu'eux.

NOTES.

PAGE 298.

(1) *Voici quelques traits qui vous peindront, etc.* Ces traits conviennent particulièrement à un homme qui commande en chef ; et d'après eux on ne peut que présumer de quelle manière M. de Valmont a dû se conduire dans des grades inférieurs. Mais il ne sera pas hors de propos d'offrir ici, dans ce genre de conduite, un beau modèle, qui ne peut être suspect à nos jeunes Militaires. Nous l'empruntons d'Agricola, si renommé par ses grandes qualités, par ses grandes actions, et dont Tacite a écrit la vie. Nous nous servirons de la traduction de M. de la Blèterie.

» Ce fut dans la Grande-Bretagne, sous la conduite de » Suétonius Paulinus, homme vigilant et de sang froid, » qu'il commença de servir. Il fit honneur au choix de » ce Général qui l'avoit pris pour Aide de Camp, afin » d'être à portée de juger de lui. Nos jeunes gens regar- » dent le service comme un état de dissipation et de li- » cence : Agricola, bien loin de leur ressembler, n'a- » busa point du titre de Tribun pour obtenir des con- » gés, pour se livrer aux plaisirs. Son peu d'expérience » ne lui servit jamais de prétexte pour demeurer en re- » pos. Il s'appliquoit à connoître la Province, à se faire » connoître de l'armée, à profiter des lumières des uns » et de l'exemple des autres. Brave sans ostentation, il » ne briguoit point les commissions hasardeuses, les ac- » ceptoit avec défiance, et s'en acquittoit avec honneur. » Jamais la Bretagne ne donna plus d'exercice aux Ro- » mains, ni ne fut si près de leur échapper. Nos colonies » furent réduites en cendres, nos vétérans égorgés, nos » légions enveloppées. On combattit long-tems pour sa » propre sûreté, avant que de combattre pour la vic- » toire. Un jeune volontaire ne devoit pas s'attendre à » partager l'honneur du succès avec son Général ; mais » si Paulinus eut la gloire d'avoir reconquis la Province, » Agricola, sous un tel maître, acquit de l'habileté, de » l'expérience, de l'émulation ; il conçut un désir ar- » dent de se signaler dans la profession des armes : car- » rière glissante sous un règne où l'on prêtoit au mérite » des vues criminelles, où l'estime du Public exposoit » aux mêmes dangers que la mauvaise réputation.....

» Agricola fut envoyé de nouveau dans la Bretagne, » sous le règne de Vespasien, pour y commander la » vingtième légion, qui, devenue presque indépen- » dante, faisoit peur même aux Généraux. Choisi pour » réduire les mutins, il se conduisit avec une modéra- » tion singulière. Au lieu de se faire un mérite de leur » soumission, il laissa croire qu'il les avoit trouvés » soumis.

» La Bretagne étoit alors gouvernée par Vectius Bolanus, homme trop doux et trop pacifique pour des peuples si féroces. Agricola, de peur d'effacer son Général, ne se montra pas tout entier; et comme il avoit pour principe d'allier toujours l'honnête à l'utile, il ne signala son zèle qu'en prouvant qu'il savoit obéir. Ses talens se déployèrent dans toute leur étendue sous Pétilius Céréalis, successeur de Bolanus. Souvent ce nouveau Général lui donnoit, pour l'essayer, la conduite d'une partie de l'armée : quelquefois décidé par le succès, il le chargeoit de commandemens encore plus considérables. En un mot, Céréalis l'associa d'abord aux fatigues, aux dangers, et bientôt après aux opérations décisives. Cependant on n'entendit jamais Agricola faire trophée de ses exploits, ni se les approprier. Il disoit au contraire qu'ils étoient l'ouvrage du Général, comme s'il n'eût fait lui-même que prêter son bras. Ainsi, joignant la subordination à la capacité, la modestie aux services, il échappoit à l'envie, et ne laissoit pas d'avoit part à la gloire «.

PAGE 300.

(2) *Se borne à demander instamment qu'on l'employe dans la grande armée.* » Tel homme est difficile à vivre «, disoit M. de Catinat, en rendant compte au Ministre de ses opérations. Ce dernier point, ajoute l'Auteur de sa vie, frappoit principalement le Maréchal. Un mauvais caractère déprisoit à ses yeux les plus grands talens : c'est que, dans lui, le cœur et le génie saisissoient en grand toutes les opérations militaires, dont l'harmonie entre les hommes assure principalement le succès.

Voyez dans *les Mémoires Politiques et Militaires pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, etc.* les difficultés que faisoit éprouver au premier Maréchal de Noailles, la conduite de Langallerie, dont les procédés, écrivoit ce Général à M. de Louvois, *lui donnoient plus d'inquiétude et plus de peine que les ennemis du Roi.*

PAGE 301.

(3) *On l'a entendu gémir plus d'une fois sur les suites funestes des plus brillantes victoires, sur ces maux que tant d'autres envisagent de sang froid.* Voici un fragment de la lettre que M. le Marquis d'Argenson, Ministre des Affaires Étrangères, et frère aîné du Secrétaire d'État de la guerre, écrivit à M. de Voltaire après la mémorable bataille de Fontenoi. » J'ai remarqué une habitude trop tôt acquise, de voir tranquillement sur le champ de bataille des morts nus, des ennemis agonisans, des plaies fumantes. Pour moi, j'avouerai que le cœur me manqua.... Le triomphe est la plus belle chose du monde, les *Vive le Roi*, les chapeaux en l'air au bout des baïonnettes, les complimens du Maître à ses Guerriers, la visite des retranchemens, des villages, et des redoutes si intactes, la joie, la gloire, la tendresse. Mais le plancher de tout cela est du sang humain, des lambeaux de chair humaine. . .

» Sur la fin du triomphe, le Roi m'honora d'une conversation sur la paix, etc. «.

Après cette même journée, M. le Dauphin, ému de l'affreux spectacle qu'elle lui présentoit, s'attendrit; le Roi, qui s'en apperçut, lui dit: » Voyez, mon fils! Qu'il en coûte à un bon cœur de remporter des victoires «! *Vie du Dauphin.*

PAGE 302.

(4) *Ce n'est point en y portant le fer et le feu, qu'il obtient de ses habitans les sommes qu'il leur impose; c'est seulement en leur faisant appréhender les maux qu'il veut leur épargner.* M. de Louvois envoya M. de Catinat mettre à contribution les pays de Juliers et de Limbourg. Le Ministre, dont le caractère se peignoit dans tous ses ordres, disoit: » Faites de rudes exécutions dans le pays de Limbourg; » mettez le feu dans les lieux qui ne voudront point

» payer

payer les contributions : le meilleur moyen de faire retirer chez eux les habitans du pays de Liége, de Limbourg, et des environs de Maestricht, c'est d'envoyer par les derrières mettre le feu à leurs villages ». M. de Catinat sut allier le service de l'État avec les loix sacrées de l'humanité; il n'exécuta de ces ordres que ce qui étoit nécessaire pour intimider le pays. Ceux qu'il donna aux troupes, portoient que, si, par l'opiniâtreté des habitans, le feu devenoit le seul moyen de les soumettre, on eût grande attention de n'enflammer qu'une maison séparée de chaque village, afin que l'incendie ne pût se communiquer. Les paysans voyant des troupes réglées, ne demandèrent qu'à obéir : ainsi l'arrivée de M. de Catinat suffit pour leur faire payer les contributions. Le Gazetier d'Hollande fit alors la relation de sa conduite, d'une manière aussi flatteuse pour lui, que fâcheuse pour les Généraux ses contemporains : *La Province de Juliers a eu le bonheur que les troupes fussent commandées par ce Général; si c'eût été tout autre, tout le pays auroit été brûlé.*

» Au siége d'Ath, le Maréchal de Catinat vit les Officiers d'Artillerie tirer sur les maisons; il le leur défendit, et ne souffrit point que les batteries fussent pointées ailleurs que sur les ouvrages. Cette bonté d'ame du Maréchal ne parut pas aux Flamands aussi singulière que son désintéressement : il ne voulut rien recevoir pour les sauve-gardes, et défendit à son Secrétaire de rien prendre. Il alloit dans les campagnes seul, enveloppé d'une redingote, s'informer des paysans, qui ne pouvoient le reconnoître, si les ordres étoient exécutés. Un chef de troupes légères de son armée pilla des voituriers, et donna pour excuse à M. de Catinat, que, n'ayant pu faire des captures sur l'ennemi, il avoit été bien aise de faire rafraîchir sa troupe : *Monsieur le Volontaire*, lui dit le Maréchal, *vous faites comme l'oiseau de proie; quand il a manqué la perdrix, qui est son gibier, il va se jeter dans la basse-cour.* Le partisan fut mis en prison; il y resta jus-

qu'à ce qu'il eût payé la valeur du vol que sa troupe avoit fait «. *Mémoires pour servir à la Vie du Maréchal de Catinat.*

IBID.

(5) *Le Laboureur n'abandonne point sa chaumière, dont on a fait pour lui un asile sacré.* » Le Chevalier du Muy, dans la guerre de 1741, logeant avec son frère dans une ferme, un de leurs gens y mit le feu par inattention; ils la firent reconstruire à neuf à leurs frais. Ce trait eût été noble dans toutes les circonstances; il est admirable dans les mœurs guerrières. Il l'est plus encore, si l'on observe que Messieurs du Muy devoient alors se refuser le nécessaire pour cet acte de bienfaisance «. *Manuscrit de famille.*

» Avant que de mourir, disoit Duguesclin environné de ces braves guerriers avec lesquels il avoit vieilli dans les combats, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois : *Souvenez-vous que, par-tout où vous ferez la guerre, les Ecclésiastiques, le pauvre peuple, les femmes, et les enfans ne sont point vos ennemis; que vous ne portez les armes que pour les défendre et les protéger* «. Histoire de Duguesclin, liv. 6.

La mauvaise conduite des soldats à cet égard, et quelquefois celle des Officiers, ont causé des maux irréparables. » Un mot du Marquis de Castanaga, Général de l'armée d'Espagne en Catalogne, exprime mieux que toutes les descriptions les effets d'une conduite si odieuse : *Quand le Roi mon maître*, disoit-il, *m'auroit envoyé trente millions, je n'aurois pu lui rendre d'aussi grands services que l'ont fait les Officiers qui ont commandé les troupes de France pendant l'hiver* «. Mémoires politiques et militaires, pour servir à l'Histoire de Louis XIV et de Louis XV, etc.

PAGE 303.

(6) *L'Officier qui est chargé de la grande police de l'armée, entre parfaitement dans ses vues. . . . il a fait mettre en*

prison la maîtresse d'un de nos Lieutenans-Généraux, etc. Un Prévôt de l'armée, sous le Maréchal de Saxe, a mieux fait encore. Ce Général, qui respectoit du moins la religion dans tous ceux qui la pratiquoient, avoit une très-grande confiance dans M. L. G. qu'il venoit de charger d'une fonction si délicate. Cet Officier, supérieur à toute espèce de considération, lorsqu'il étoit question de faire son devoir, fit mettre en prison, dès le même soir, la maîtresse du Maréchal. Le lendemain, se présentant le premier à son lever : Mon Général, lui dit-il, je me suis déjà acquitté en partie de la commission que vous m'avez donnée. Une multitude de filles de mauvaise vie sont ici la source des plus grands désordres. J'ai cru que, pour vous en défaire, il falloit commencer par un coup d'éclat. J'ai fait emprisonner la..... que vous avez amenée au camp. Il convient, mon Général, que ce soit vous qui donniez l'exemple.

PAGE 304.

(7) *On a usé d'une plus grande rigueur envers ces malheureuses, qui ruinent la santé et les forces du soldat, etc.* M. le Maréchal de Broglie étant à la tête de nos troupes, employoit tous les moyens qui étoient en son pouvoir, pour éloigner les filles publiques de nos armées. Il leur faisoit appliquer au visage un noir très-mordant, qui ne s'effaçoit qu'après un tems considérable.

Nous aurons lieu d'insister par la suite, comme nous l'avons déjà fait dans un des volumes précédens, sur la prétendue nécessité où l'on se trouve de tolérer un si grand mal, source féconde de dépravation, de dépopulation, et de tant d'autres maux *. Si c'est d'ailleurs la corruption des mœurs elle-même, qui rend, aux yeux de bien des gens, ce mal si nécessaire dans de certains siècles ; qu'ils en infèrent avec d'autant plus de raison la nécessité de travailler à réformer les mœurs. Il n'est point

* Voyez le renouvellement des Loix à cet égard sous Charles V, surnommé le *Sage*, dans Villaret, t. XVI, p. 254.

de classe d'hommes, point de Corps où l'on ne puisse les régénérer. M. le Maréchal de Biron a dit : *Je forcerai, dans quelques années, les parens de me présenter des placets pour faire entrer leurs enfans dans les Gardes.* Il l'a dit; et nous le voyons accompli sous nos yeux; et nos Gardes-Françoises, devenus un modèle pour les autres Corps, ont aujourd'hui de la religion et des mœurs. Non, rien n'est impossible à un chef qui sait user de son autorité et qui donne l'exemple.

PAGE 305.

(8) *Cette fureur pour les duels.... qui ne contribue qu'à faire de faux braves.* Ordinairement les duellistes, fiers de leur adresse et de leur habileté dans le maniement des armes, cachent une véritable lâcheté, sous un courage affecté. C'étoit le sentiment du célèbre Maréchal de Turenne. Eh ! quel homme se connut jamais mieux que lui en véritable bravoure ! Un jour, ce grand homme renvoya en France, du pays de Hesse-Cassel, où il commandoit l'armée Françoise, un Capitaine de Cavalerie, qui avoit tué en duel deux autres Officiers : parce que, dit-il, *j'ai remarqué plusieurs fois la triste contenance d'un homicide devant l'ennemi : il nous tueroit tous, si nous le laissions faire, et ne tueroit pas un seul ennemi du Roi* «. M. de Bury, *Essai sur l'Education Françoise.*

Je ne sais où j'ai lu le trait suivant, que je crois être de M. de Turenne lui-même, avant qu'il fût avancé dans le service. Étant appelé en duel par un autre Officier, il lui répondit : » Je ne sais pas me battre en dépit des loix; mais je saurai aussi bien que vous affronter le danger, quand le devoir me le permettra. Il y a un coup de main à faire, très-utile et très-honorable pour nous, mais très-périlleux. Allons demander à notre Général la permission de le tenter, et nous verrons qui des deux s'en tirera avec plus d'honneur «. Celui qui avoit proposé le duel trouva le projet si périlleux en effet, qu'il refusa de sou-

mettre sa valeur à une pareille épreuve. Telle est le genre de courage de la plupart des duellistes. On en a vu chercher à se faire une réputation de bravoure dans des rencontres particulières, et se mettre au lit un jour de bataille.

On peut voir dans la vie de M. de Turenne, par Raguenet, quelle a été sa conduite à l'égard du Maréchal de la Ferté et du Prince Palatin *. Elle ne s'accorde guère avec le point d'honneur de nos faux braves.

Il y auroit, après tout, bien peu d'affaires, si tous ceux qui sont témoins de quelque dispute, se comportoient comme il seroit à souhaiter qu'ils le fissent, d'après l'exemple que nous allons citer. » Un jour douze personnes avoient dîné ensemble dans une maison : après le repas on proposa de jouer, et l'on fit deux parties différentes, dans l'une desquelles il s'éleva entre deux Officiers une dispute, suivie de quelques propos assez durs. Les autres personnes qui étoient présentes, s'empressèrent de l'appaiser, en leur disant qu'ils avoient tort tous deux. Ceux-ci cependant commençoient à s'échauffer, lorsqu'un autre Officier de la compagnie, homme de tête très-sage et très-sensé, fut à la porte de la salle, ferma la serrure à double tour, en mit la clef dans sa poche. Ensuite se tournant vers la compagnie, il dit : Personne ne sortira d'ici, qu'après que ces Messieurs se seront accommodés. Il faut que celui qui est auteur de la querelle commence (car c'est lui qui a le premier tort) à faire excuse à l'autre de ce qu'il lui a dit ; que celui qui se croit attaqué reçoive l'excuse, et témoigne qu'il est fâché d'avoir relevé avec trop de hauteur l'insulte qu'il croit qu'on lui a faite, et qu'ensuite ces deux Messieurs s'embrassent et promettent de ne se rien demander davantage. S'ils refusent de le faire, j'en porterai mes plaintes aux Maréchaux de France, et je les prierai de donner leurs ordres pour empêcher un duel entre ces Messieurs. La conduite de cet Officier fut fort approuvée. La compagnie engagea

* Nous avons rapporté dans le troisième volume, Lettre XLIV, à la fin de la note (1), le trait qui concerne le Prince Palatin.

les deux Militaires à se faire des excuses respectives, et ils s'embrassèrent «. *M. de Bury.*

PAGE 306.

(9) *Le soin de couvrir les fautes quand elles sont susceptibles d'excuse, etc.* Le Maréchal de Catinat se plaignoit amérement de la précipitation avec laquelle on jugeoit un Officier, d'après une première faute, et croyoit au contraire qu'il étoit du devoir d'un Général de lui fournir les moyens de la réparer. Il racontoit souvent à ce propos une histoire qui lui étoit arrivée, sans que jamais on ait pu deviner qui y avoit donné lieu.

» Un jeune homme, très-recommandé par toute la Cour, vint à son armée prendre le commandement d'un Régiment. Le Maréchal lui dit à son arrivée, que, pour première preuve de considération, il lui donneroit le lendemain un détachement, et qu'il lui promettoit de rencontrer les ennemis. La promesse du Maréchal fut accomplie : le détachement trouva les ennemis. Le jeune homme, étonné par le bruit et le sifflement des balles, tint une conduite scandaleuse pour l'armée. Tout le monde en parla; le Maréchal fit tout ce qu'il put pendant la journée, pour paroître ne pas entendre les différens discours. Quand la nuit fut venue, il envoya chercher ce jeune homme, lui parla de sa faute, et lui dit qu'il falloit opter entre le parti de la réparer le lendemain, ou de se faire Capucin le même jour. Le jeune homme ne balança point; il commanda le lendemain un nouveau détachement, rencontra les ennemis, montra la plus grande valeur, et fût depuis, de l'aveu du Maréchal de Catinat, un des meilleurs Officiers qu'ait eu le Roi : *Il est, ou il sera Maréchal de France*, ajoutoit-il, pour éloigner plus sûrement les soupçons «. *Mémoires pour servir à la vie du Maréchal de Catinat.*

IBID.

(10) *Mener au milieu d'eux une vie simple et frugale, et ne se permettre pour sa table ce qu'exigent, etc.* On parloit un jour devant M. le Dauphin d'un repas somptueux qu'avoit donné un particulier, et du prix qu'il avoit mis à un seul plat. *Je serois bien fâché*, dit ce Prince, *qu'il eût paru sur ma table, ayant coûté si cher.* Il rappela à cette occasion les festins d'Antoine et de Cléopâtre, et ajouta : *Il y a encore aujourd'hui de ces petits Antoines qui bravent l'humanité autant qu'il est en eux.* Vie de M. le Dauphin.

PAGE 307.

(11) *Qu'une vie vraiment chrétienne n'est point incompatible avec la profession des armes ; que la piété, bien loin d'affoiblir la valeur, ne sert qu'à l'augmenter, etc.* C'est sur ces principes que M. de Turenne non seulement avoit soin de purger son armée des déréglemens qui règnent ordinairement parmi les troupes, mais qu'il y avoit encore établi des prières publiques à certaines heures du jour. *Voyez Histoire du Vicomte de Turenne*, l. 5.

» On a remarqué, dit Xénophon, que, dans un jour de combat, ceux qui craignent le plus les Dieux, sont ceux qui craignent le moins les hommes «. *Cyrop.* l. 3.

En effet, comme l'a très-bien observé l'Auteur des *Mœurs*, » Le guerrier le plus courageux est celui qui, se sentant un cœur pur, peut contempler avec plus de sécurité l'autre vie «.

Voici un trait, parmi bien d'autres que nous aurions pu recueillir, qui vient à l'appui de cette vérité. M. de Minard, Lieutenant-Colonel du Régiment de Forêt, racontoit à quelqu'un, en 1749, devant les principaux Officiers qui en avoient été témoins, qu'après une mission donnée à ce régiment par M. Bridaine, ayant mené ses soldats en Italie, où il y eut une action très-vive et très-meurtrière, ils y essuyèrent un feu continuel avec une intrépidité dont il y avoit peu d'exemples. Ils tomboient,

chacun dans son rang, tout couverts de blessures, sans donner la moindre marque de frayeur; et parmi tous ceux qui furent tués ou blessés dans cette action, il ne s'en trouva pas un seul qui eût reçu le coup de manière à donner lieu de penser qu'il eût seulement fait le moindre mouvement par crainte et par inquiétude.

Qu'on juge par ce seul trait, de ce que l'on perd en négligeant, comme on ne le fait que trop, la religion du soldat.

M. le Chevalier de Muy le comprenoit mieux que personne, lorsqu'étant à la tête d'une partie de nos troupes, il s'en expliquoit ainsi dans une lettre adressée à M. le Duc de Choiseuil : » Plusieurs des régimens de Cavalerie, d'Infanterie, de Dragons, etc. ont manqué d'Aumônier pendant la campagne dernière ; usage aussi dépourvu de bon sens que de Religion. Comme de la nécessité d'un Être suprême, dérive la nécessité d'un culte, on doit sentir que de la perversité de l'homme dérive aussi la nécessité de le lui faire observer. Eh quels hommes laisse-t-on sans culte ? des soldats, des cavaliers, des domestiques, cette foule enfin que l'oisiveté et le vice portent également à la licence et à l'insubordination. On n'ira cependant jamais à la source du mal, tant que les Aumôniers des régimens seront si mal payés. Sa Majesté pourroit prendre sur les Abbayes du Royaume une somme de 1200 livres, attachée à la place, non à la personne de l'Aumônier de chaque régiment. J'ai l'honneur d'être, etc.

» M. du Muy se flattoit que la connoissance de la religion donneroit au Militaire une connoissance de la morale, et que l'honneur d'un Officier François ne se borneroit plus à un coup d'épée donné ou reçu «. *Manuscrit de famille.*

PAGE 308.

(12) *Il ne regarde point, comme des pratiques purement arbitraires, les loix que l'Église lui impose, et ne se croit dispensé de les suivre que lorsqu'il se trouve dans l'impuissance de les accomplir.* Un Officier d'un grade supérieur, et qui s'est signalé dès sa jeunesse par les actions les plus éclatantes, me disoit un jour : » Il y a trente ans que je n'ai manqué aux loix de l'Église sans avoir de justes raisons pour en être dispensé; et j'espère bien, tant que mes forces me le permettront, n'y manquer jamais «.

Je me souviendrai toujours de ce beau mot de Louis XVI, recueilli par quelqu'un qui l'avoit entendu. Ce Monarque, âgé de vingt ans, dit, à la fin du premier carême qu'il avoit passé sur le trône : » Je me suis tiré de celui-ci sans peine ; mais j'aurai un peu plus de mérite le carême prochain «. Et en quoi donc, Sire, lui dit un Courtisan ? C'est, reprit le Roi, parce que je n'ai eu cette année que le mérite de l'abstinence; j'aurai de plus celui du jeûne le carême prochain, puisque j'aurai atteint vingt-un ans «. — Le jeûne ! Sire, il est incompatible avec vos occupations et vos exercices. Après le travail vous allez à la chasse, et comment pourriez-vous jeûner sans altérer votre santé ? *La chasse*, répliqua le pieux Monarque, *est pour moi un délassement : mais je changerai de récréation, s'il le faut ; car le plaisir doit céder au devoir.* Les carêmes suivans le Roi a chassé ; mais il a jeûné en même tems.

L'illustre Voyageur, dont la France a admiré, il y a quelques années, la véritable grandeur et la noble simplicité, nous a laissé sur un autre objet une leçon non moins frappante. Il étoit allé le jour de l'Ascension à l'Imprimerie Royale, dans la vue de s'instruire, en conférant avec celui qui en dirigeoit les travaux. Les ouvriers, prévenus la veille de l'heure à laquelle il devoit s'y rendre, l'avoient précédé, et s'étoient mis à l'ouvrage. Il en

marqua son mécontentement et sa surprise. Il fit plus ; il voulut qu'ils cessassent à l'instant leur travail *.

Si de pareils traits doivent faire rougir, dans un certain monde, tant de petits Esprits qui veulent passer pour des Esprits forts ; quel effet produiront-ils sur des hommes, qui, par état, devroient se montrer les plus fidèles observateurs des préceptes, et qui quelquefois, par leur manière de vivre, enseignent aux autres à les violer ? A Dieu ne plaise que, par le trait que je vais citer, je prétende faire la satire de tous les Ministres des Autels, dont un si grand nombre m'ont tant de fois édifié, et que j'ai tant de raisons de respecter ; mais ne dissimulons pas ce qui fait la honte de quelques-uns, et par opposition l'éloge d'une quantité d'autres, qui sont si éloignés de leur ressembler. Un de mes parens, assez jeune encore, et qui ne se pique pas d'une grande réforme, venant faire son service à Versailles, rencontre sur sa route deux chaises de poste, qui se suivoient à très-peu de distance. Dans l'une étoit un de nos jeunes Grands-Vicaires, et dans l'autre un Chanoine d'une insigne Cathédrale, tous deux de sa connoissance. Il les passe, et arrive à l'auberge, où il trouve leurs domestiques qui ordonnent séparément pour chacun d'eux à peu près le même souper, c'est-à-dire, ce qu'il y avoit de plus recherché en gibier pour la saison. C'étoit un jour maigre. Il attend qu'ils soient servis ; et les visitant l'un après l'autre, » Eh quoi, leur dit-il, je me fais commander en maigre un souper, parce que c'est aujourd'hui Vendredi ; je ne trouve presque rien ; je fais mauvaise chère ; je me contrains, et ne fais après tout que ce que je dois : et vous, qui me devez

* Eh que devoit-il donc penser en voyant dans les jours spécialement consacrés au culte divin, des travaux autorisés de toute part, sous les prétextes les plus imposans, et que toutefois la piété du Monarque lui-même désavoueroit, s'il en étoit instruit ; tandis que, depuis quelques années, des hommes de tout état osent bien les commander en leur nom ?

l'exemple, vous vous faites servir ces mets dont votre table est couverte ? En vérité, je serois bien dupe, si en vous entendant prêcher, je n'avois d'autres motifs de croire que ceux que me fournit votre conduite «.

Ministres si peu sages ! dans l'esprit de la plupart des hommes, foibles ou mal instruits, vous déshonorez la religion ; vous perdez toute la considération qui est due à votre état ; on vous persiffle dans le monde ; on vous méprise ; et vous ne vous en doutez pas.

IBID.

(13) *Nos jeunes Militaires n'affectent plus de se mettre au dessus de la règle, et de prendre le ton de l'irréligion, que notre Général leur a rendu si méprisable.* Dans l'Ordonnance Militaire de Louis XVI, du 25 Mars 1776, titre VI, on lit cet article si essentiel et si digne d'un Roi Très-Chrétien. » Sa Majesté prescrit pour premier et principal de-» voir à ses Officiers Généraux, et aux Commandans des » Corps, de faire respecter la Religion par tous ceux qui » leur seront subordonnés : Elle déclare que son inten-» tion est de ne souffrir dans ses troupes aucun Officier » affichant l'incrédulité, et qui auroit des mœurs publi-» quement dépravées ; un homme scandaleux n'étant pas » digne de commander à d'autres hommes, quelque va-» leureux qu'il puisse être ; et Sa Majesté n'admettant de » valeur vraiment recommandable que celle de l'homme » instruit et vertueux «.

PAGE 309.

(14) *Ils ont appris à respecter la Religion..... des Turenne, des Condé, etc.* Nous ne craindrons pas de le dire : si l'esprit de religion qu'a fait paroître M. de Turenne dans les plus belles époques de sa vie, eût toujours été l'ame de ses sentimens et de sa conduite, il n'eût jamais porté les armes contre la France, il ne se fût point ligué avec des sujets rebelles, il n'eût pas favorisé les troubles excités par les Princes : des fautes, qu'il a si bien réparées depuis

par ses services, n'eussent pas terni quelques momens de sa gloire ; il eût été dans tous les tems un héros sans tache et sans reproche. Disons la même chose à bien des égards du grand Condé. Avec de la religion, il n'eût pas abusé de ses talens pour le malheur de sa patrie ; il n'eût pas eu à gémir des maux qu'il lui avoit faits, de ces maux dont le souvenir, rappelé dans un instant d'humeur par Louis XIV, fit dire au Prince : *Ah ! Sire, vous m'aviez promis de ne m'en parler jamais ;* dans la galerie de Chantilly, la muse de l'Histoire n'eût pas été forcée d'arracher quelques feuillets de la vie d'un si grand homme.

Faisons-en la remarque importante : la France a vu s'armer contre elle quelques-uns de ses plus illustres guerriers ; eh ! combien n'ont-ils pas nui à eux-mêmes, à leur réputation, au succès de leurs armes, à leur bonheur, quand ils ont quitté le service de leur Prince, celui de leur patrie, et qu'ils ont trahi leur devoir !

Nous ne reviendrons point, par rapport à M. de Turenne, sur ce qui fait l'objet essentiel de cette note. Il a donné, sur-tout depuis son abjuration, les marques les plus éclatantes de ses sentimens jusqu'à la mort. Mais disons quelque chose de ceux du Prince de Condé, qu'on a cherché à rendre suspects, et qui ont pu l'être dans quelques années de sa vie, à en juger par ses discours. On sait néanmoins qu'après avoir exercé la vivacité de son esprit sur toutes les matières de religion, après avoir lu, examiné, discuté, après avoir conféré avec les plus savans hommes de son tems, il avoit conclu de tous ces examens, qu'il n'y avoit de véritable religion que la Religion Catholique ; et qu'on lui a entendu dire mille fois, que toutes les autres n'étoient que des inventions d'hommes visionnaires ou imposteurs. *Mém. Chronol.* t. III.

Dans sa retraite de Chantilly, revenu de toutes les chimères dont nous bercent les passions, il partagea les dernières années de sa vie entre les entretiens des hommes de Lettres les plus célèbres, et les pratiques les plus édifiantes de la religion.

Boileau racontoit que ce Prince, étant près de mourir, fit appeler ses gens, et leur parla ainsi : » Vous m'avez » souvent ouï dire des impiétés ; mais dans le fond je » croyois tout le contraire de ce que je disois : je ne con- » trefaisois le libertin et l'athée, que pour paroitre plus » brave «. Quel mot ! et que de secrets il nous dévoile dans le cœur des plus grands hommes !

IBID.

(15) *Des Fabert.* Rien ne prouve mieux la religion du Maréchal Fabert, que cette lettre qu'il écrivit au premier Duc de Noailles, au sujet du cordon bleu qu'on lui avoit fait espérer.

» Quant aux preuves qu'il faudroit pour être Chevalier » par la voie ordinaire, j'aimerois mieux la mort que d'y » donner mon consentement. Je n'ai fait de ma vie faus- » setés ; et pour porter une marque d'honneur sur mon » manteau, je ne rendrai jamais ma personne aussi in- » fàme, qu'elle le seroit, si je m'étois porté à mentir » à mon Roi.

» Depuis mes jeunes ans, j'ai servi le plus utilement » qu'il m'a été possible et avec une fidélité et sincérité » entières. Cela a dépendu de moi, et j'ai suivi exacte- » ment mon devoir ; et je continuerai jusqu'à l'heure de » ma mort. Mais ma naissance dépendoit du hasard. Si » elle fait que le Roi, après une fort longue guerre, ho- » norant de son Ordre ceux qu'il voudra qu'on croie l'a- » voir utilement servi, me laisse seul sans cette marque » d'honneur, et veut que dans l'élévation où Sa Majesté » m'a mis, ce me soit une marque d'un défaut que je ne » pouvois corriger, il faudra prendre cela comme un » châtiment de mes péchés, et remercier Dieu qu'en ce » monde il me fera souffrir un peu, en me garantissant » de faire une faute qui me précipiteroit dans la rigueur » de sa justice après ma mort, et qui, durant le reste de » ma vie, me tiendroit la conscience bourrelée «. *Mémoires Politiques et Militaires*, etc.

IBID.

(16) *Des Catinat.* L'Auteur de la vie de Nicolas de Catinat, imprimée à Lausane, s'élève avec force contre ceux qui ont voulu nous le rendre suspect d'incrédulité, et relève même quelques infidélités qu'on s'est permises à cet égard. Il nous apprend que, M. de Catinat, *se nourrissant chaque jour de la lecture des Livres Saints, la Religion et ce qu'elle a de grand pouvoit seul le remplir.*

C'est ainsi que parle M. de la Harpe dans l'Éloge qui a obtenu le prix à l'Académie Françoise. » Vers la fin de sa vie, il cessa de paroître à la Cour; il ne lui resta plus que Saint-Gratien, quelques amis, et quelques livres. Plutarque et une Bible en plusieurs langues étoient ceux qu'il lisoit le plus souvent. Sentant défaillir ses forces, il pria le célèbre Helvétius de lui dire à peu près ce qu'il lui restoit de tems à vivre. Le médecin mit le terme à trois mois, et lui ordonna quelques breuvages. *Pourquoi ces remèdes*, dit Catinat? *Pour rendre l'agonie plus douce*, répondit le Médecin. Le Maréchal consentit à les prendre. Mais ce qui sur-tout devoit rendre son agonie bien douce, c'étoit le souvenir de sa vie. Cet homme, accusé d'impiété, mourut en prononçant ces paroles : *Mon Dieu, j'ai confiance en vous.* Il avoit demandé lui-même les secours que la religion apporte aux mourans. Son testament commence par des legs pieux et charitables à des Églises et à des hôpitaux. Aucun de ses domestiques n'y est oublié. Il n'avoit ni augmenté ni diminué son patrimoine «.

LETTRE XXXIII.

Du Comte de Valmont à son Père.

Au moment où nous commencions à recueillir les fruits de la victoire que nous avons remportée, où la plus forte place du pays vient de se rendre, où toutes les autres villes paroissoient disposées à suivre son exemple ; on m'écrit de ne pas pousser plus loin nos avantages, pour ne pas exciter, dit-on, la jalousie de quelques Puissances que nous avons intérêt de ménager, et pour laisser un libre cours aux négociations que l'on vient d'entamer. On m'ordonne en conséquence de remettre le commandement à M. de L......; et d'aller recevoir les ordres de la Cour. On veut, si j'en crois M. de Lausane, m'employer à quelque chose de plus important.

Je ne chercherai point, mon père, à démêler les intérêts particuliers et les vues du Vicomte. Je n'examinerai point si de petites intrigues sont le principe de ces arrangemens, que je doute même qui subsistent ; et je ne me ferai pas un sujet de peine de

tout ce qui peut servir à éprouver mon obéissance.

Je pars, en priant M. de Veymur de continuer à vous donner des nouvelles de ce qui se passera à l'armée. M. de Verzure veut bien se charger de vous mener le Baron, dès qu'il leur sera permis d'aller vous joindre. Que ne suis-je libre de l'accompagner, et de jouir de la satisfaction que je m'étois promise ! Mais qui sait maintenant quand je pourrai partager avec Emilie et mes enfans le plaisir de vous voir ? Sur cet objet du moins plaignez-moi : votre cœur vous dira assez tout ce que me coûte un pareil sacrifice.

LETTRE XXXIV.

Du même.

J'AI reçu du Roi l'accueil le plus favorable. On a tout fait pour que mon rappel n'eût point l'air d'une disgrâce, et pour en adoucir à mes yeux l'amertume, si en effet j'y eusse été plus sensible. Sa Majesté vient de me nommer Gouverneur de la..... Ce Gouvernement d'une Province frontière est d'autant plus important, qu'il avoisine davan-

es Puissances avec lesquelles nous som-
ɜn guerre, et celles que nous avons le
d'intérêt de nous concilier.
ɔbjet de mon rappel est de m'envoyer
ès du Roi de.... qui n'est pas éloigné,
ı, de se déclarer en notre faveur; ce
ɔrceroit plus sûrement encore les en-
s à la paix, et nous en rendroit les
itions plus avantageuses que nous n'eus-
pu l'espérer, même après de nouvelles
uêtes. C'est à vous, mon père, que
e Lausane fait honneur du choix que
ajesté daigne faire de moi pour ména-
:ette alliance. La grande réputation
vous jouissez dans cette Cour étran-
, l'estime que vous vous y êtes acquise
le tems de votre ambassade, la haute
ue le Prince s'est formée de vous, quoi-
ne vous y ait vu que sous le règne de
ɔrédécesseur, le souvenir qu'il a con-
: de votre mérite et de vos talens, tout
donné lieu de penser que, puisque votre
: ne vous permettoit pas un si long
ge, on pouvoit du moins employer
succès, auprès de ce Monarque, le fils
homme dont la mémoire lui est si res-
ıble et si chère.
ɜst donc sous vos auspices, mon père,
e vais paroître dans une Cour si ora-

geuse, et dans une circonstance si délicate. Mais comment espérer de vous y remplacer dignement? et n'ai-je pas plutôt à craindre qu'au lieu d'y soutenir votre nom, je n'invite encore à vous regretter davantage, et que je ne vienne à tout perdre par la comparaison?

M. de Lausane me presse de tout disposer pour mon départ. Quelque amitié qu'il ait paru me faire, j'ai cru m'appercevoir que ma présence lui étoit à charge; je doute fort qu'il ait oublié ses anciens ressentimens, ou qu'il ait perdu toute idée de jalousie à mon égard. Le moindre témoignage de bienveillance que le Roi me donne, quelques mots qu'il me dit, excitent ses alarmes. Les bontés dont la Reine m'honore augmentent ses inquiétudes et ses soupçons. Eh! pourquoi faut-il que le désir de primer, que la soif des grandeurs, nous fasse voir partout des ennemis et des rivaux! Quelque désir que j'aye moi-même de partir incessamment, je suis forcé d'attendre le retour d'un nouveau courrier; ce qui me permettra sans doute de recevoir encore ici de vos nouvelles, de celles d'Emilie, de Madame de Veymur, de mes enfans, et de vous donner des miennes.

LETTRE XXXV.

Du même à la Comtesse de Valmont.

La Reine ne te laisse plus qu'un mois, ma chère Émilie : à la fin de ce terme, elle compte te revoir auprès d'elle. Si, comme j'ai tout lieu de le craindre, mon père ne consent pas à t'accompagner, combien ne vas-tu pas souffrir d'une séparation, qui ne te paroissoit pas encore si prochaine! Je frémirois de l'impression qu'elle peut faire sur une ame aussi sensible que la tienne, si je ne connoissois pas tout l'empire que la Religion prend sur toi, et les forces qu'elle te donne pour soutenir avec une résignation constante les évènemens qui t'affectent le plus. Tu vas quitter le meilleur des pères, et tu ne retrouveras point ici le plus tendre de tous les époux. Je serai parti avant que tu sois arrivée.

Je ressens vivement, Émilie, ce que l'éloignement des personnes qui nous sont les plus chères a de pénible : mais, tu le sais, nous ne sommes plus à nous, dès que l'intérêt du bien public nous appelle; nous sommes au Prince et à la patrie. Que ne puis-je

du moins prévoir l'heureux moment où nous serons réunis! que ne puis-je le hâter par mes désirs! Tendre épouse! combien tout ce que je vois te rend toujours plus aimable et plus respectable à mes yeux! Une nouvelle scène de la Vicomtesse, et qui malheureusement tient au caractère de presque toutes les femmes de nos jours, me fait sentir plus que jamais le prix de tes vertus et la douceur des sentimens purs et inaltérables qui règnent entre nous.

Écoute, mon Émilie, car ton mari ne peut rien avoir de caché pour toi; écoute le récit que j'ai à te faire : et quoiqu'instruite comme tu l'es déjà des dispositions de la Vicomtesse, tu frémiras des excès où se laisse emporter la passion, quand elle n'est plus retenue par le frein de l'honnêteté et par le respect pour les bienséances.

Cette femme, si remplie, le dirai-je? d'effronterie, d'agrémens et d'artifice, après avoir épuisé, dans tous les lieux où je la rencontrois, ce manège de coquetterie, ces agaceries séduisantes qu'elle sait couvrir aux yeux du public du voile trompeur de l'étourderie et de l'enjouement, après avoir hasardé quelques lettres que j'ai laissées comme autrefois sans réponse, m'a fait demander, sous des prétextes toujours spécieux,

un entretien que je lui ai refusé. Juge de ma surprise, lorsque le moment d'après, malgré tout ce que mes gens avoient pu lui dire, et sans même leur donner le tems de l'annoncer, elle se présente à moi, dans un extérieur simple, négligé, parée de ses seuls attraits, et plus belle que je ne l'ai vue de ma vie. J'étois seul dans le lieu le plus reculé de mon appartement. Je veux sortir: elle me retient, en me menaçant de tout l'emportement d'une femme au désespoir, si je ne consens, pour mon propre intérêt, à l'entendre un moment. Tu conçois mon embarras. Je lui représente en peu de mots sa jeunesse, son rang à la Cour, la passion inquiète et jalouse que son mari a pour elle, le tort que cette visite peut lui faire. » Ingrat! me dit-elle en m'interrompant, encore une fois, écoutez-moi. Voyez mes larmes (son visage étoit baigné de pleurs), voyez l'excès de mon amour. J'oublie tout, je sacrifie tout pour vous. Depuis que je vous ai connu, que n'ai-je pas fait pour vous servir? J'ai arrêté, autant qu'il étoit en moi, les effets de la haine que vous a vouée mon mari; j'ai levé les obstacles qu'il opposoit au mariage de mademoiselle de Valmont avec son frère; j'ai eu assez de crédit pour vous faire nommer à un commandement qui

vient de vous couvrir de gloire. Jaloux de vos succès, et voulant, pour les faire oublier, en ménager de semblables au Marquis de L...., M. de Lausane vous a fait rappeler pour une négociation importante, il est vrai, mais dont on eût pu charger tout autre que vous : c'est moi, qui, pour vous rendre ce rappel moins sensible et votre retour plus honorable, ai sollicité en votre faveur le Gouvernement qu'on vient de vous accorder. Le Vicomte n'a point perdu de vue ses projets de vengeance. Je ne vous laisserai pas ignorer que son dessein est de tirer parti de toutes les circonstances pour vous perdre. Liguons-nous ensemble contre lui. Je me charge de vos intérêts; je déconcerterai ses mesures; je veillerai pour vous. Il a cessé de m'être cher, dès que je vous ai vu; et puisqu'il a pu vous haïr, il m'est impossible de l'aimer. Il est votre ennemi; et plus juste que lui, son épouse vous adore. Cher Valmont !....... « Elle s'arrête à ces mots; ses yeux humides, ses regards languissans fixés sur moi, sembloient attendre ma réponse.... Je t'aime, chere Emilie; je t'aime plus que moi-même : et toutefois, si la religion ne m'eût soutenu, si je n'eusse pris soin de m'environner de la présence et de la majesté de mon Dieu, si j'eusse défié le

péril, ah! j'étois perdu. Mais plein de trouble, ému malgré moi à la vue de son agitation, de ses larmes, prenant pitié de son âge, de sa foiblesse, indigné cependant et rougissant pour elle de la voir ainsi se manquer à elle-même, ne connoissant plus d'ailleurs d'autre danger que celui de flatter un seul moment son espoir, je me lève, je sonne, et j'ouvre au même instant la porte qu'on avoit fermée sur nous. » Madame, lui dis-je alors avec un esprit plus libre et toute l'effusion des sentimens dont j'étois pénétré, vous me demandez mon cœur; et je le dois à Émilie. Rendez à votre mari tous les droits qu'il a sur le vôtre, et qu'aucune injustice de sa part ne peut lui ravir. Il peut être mon ennemi; mais jamais je ne serai le sien; jamais je ne cesserai de respecter son épouse et mon devoir. Si l'amitié la plus sincère, si mon estime peuvent être encore de quelque prix à vos yeux, triomphez de vous-même, et elles vous seront acquises pour toujours «. Votre amitié, reprit-elle en se remettant de la confusion et de l'étonnement où l'avoient jetée les précautions que je venois de prendre, votre amitié !.... Elle entend un domestique qui survient, et baissant aussitôt la voix, je vous jure, moi, me dit-elle en me lançant un regard ter-

rible, une haine implacable. Elle s'échappe, et je n'eus pas la force de la suivre. Stupéfait, immobile, je balbutiai quelques mots au domestique pour le renvoyer; et m'enfonçant dans la rêverie la plus profonde, je n'en sortis que pour remercier le Ciel du secours qu'il m'avoit accordé.

Émilie, en lisant ce pénible récit, bénis avec moi le Seigneur : et foible, comme j'ai pu craindre de l'être, reconnoissons devant lui que la vertu n'est rien, si elle ne s'appuie sur lui seul; qu'elle n'est rien, si elle n'est accompagnée de l'humble défiance de nous-mêmes.

Ce n'est point à toi, chère épouse, qu'il est nécessaire de prêcher cette défiance : à toi, si craintive et si forte tout à la fois, si remplie de circonspection, si réservée et si modeste. Quel contraste d'une Vicomtesse de Lausane avec mon Émilie! quelle opposition entre le caractère de nos femmes à la mode et le tien! Femmes légères, frivoles, et méprisables; elles ne savent plus que s'occuper de leur vaine et indécente parure, se donner en spectacle, nouer des intrigues, préparer un divorce, oublier qu'elles sont épouses et mères, abandonner leurs enfans, déshonorer leurs maris, se rendre le scandale des ames encore honnêtes,

la

a fable et la risée du public. Mais toi, tendre et vertueuse épouse, uniquement occupée du soin de plaire à un mari, qui n'a pas toujours mérité ton attachement; souffrant alors ses égaremens, sans plainte et sans murmure; le ramenant par la persuasion, par la douceur, et par cet ascendant que donne la vertu; trouvant dans l'accomplissement de tes devoirs tes plaisirs les plus doux; faisant de tes enfans ta société assidue, ta couronne, et ta gloire; devenue leur première institutrice, leur amie autant que leur mère; portant dans toute la maison l'ordre, la joie, la paix, et l'abondance; exerçant au dehors cette charité bienfaisante, qui se reproduit sous mille formes différentes, et toujours sans faste, pour le soulagement des malheureux; ne cherchant de délassement que dans les exercices de cette piété tendre et sincère, qui renouvelle sans cesse tes forces et ton courage : quels avantages ne retires-tu pas d'une si belle vie ! On bénit ton nom, on te loue, on t'admire : tu fais le bonheur de ton époux, les délices de ta famille; tu es l'honneur de ton sexe, l'objet de l'amour et de l'estime de tous ceux qui t'environnent : le public te révère; et il n'est point de femme, qui, si

elle se sentoit la force de suivre ton exemple, ne voulût te ressembler.

O Émilie ! permets ces épanchemens de mon cœur. Que ta modestie ne souffre point de ces éloges, que je lui ai si souvent épargnés malgré moi. Si j'applaudis à tes vertus, ce n'est qu'après en avoir fait hommage à celui qui en est la source.

Dis mille choses tendres de ma part à notre respectable père, à notre chère Senneville, et à toute sa petite famille. Embrasse-les pour moi d'aussi bon cœur que je les embrasserois moi-même, si j'avois le bonheur d'être au milieu d'eux.

P. S. Au moment où j'allois faire partir ma lettre, que je te prie de ne laisser voir qu'à mon père, je reçois la triste nouvelle de l'échec que vient d'essuyer le Marquis, et dont M. de Veymur vous aura fait part *. Ce ne sera point un sujet de triomphe pour nous, mon Émilie. A Dieu ne plaise que nous nous réjouissions de la honte et du désastre d'un ennemi, si M. de L... s'obstine à être le mien ; ni que nous soyons assez mauvais citoyens, pour ne pas donner des larmes à la perte de tant de soldats et de

* Voyez la lettre suivante.

s plus braves Officiers. Cet évènement imévu me cause mille fois plus de douleur e nos premiers succès ne m'avoient causé joie.

LETTRE XXXVI.

e M. de Veymur au Marquis de Valmont.

E vous ai marqué, Monsieur, l'impresɔn qu'avoit faite sur toute l'armée le dért de M. de Valmont. Quelques couleurs ıe l'on ait données à son rappel, nous n'aʋns pu dissimuler le jugement que nous en ɔrtions, sur-tout en voyant M. de L... ɔmmé pour commander à sa place.

Si Monsieur votre fils étoit de caractère à ɔûter le triste plaisir de la vengeance, il ne i resteroit à cet égard rien à désirer. Il est, hélas! que trop bien vengé. Rendez :âces au Ciel, Monsieur le Marquis; en leurant sur le désastre public, rendez-lui :âces: il vous a conservé M. le Baron et os meilleurs amis.

A peine M. le Comte étoit-il parti, que otre nouveau Général l'a accusé hauteıent de n'avoir pas tiré parti de sa victoire, e s'être contenté de la prise de quelques

la montagne, et s'efforcent de se soutenir mutuellement; le feu continuel qu'ils essuient, les pierres énormes, les morceaux de rochers qu'on détache, et qu'on fait rouler sur eux, les précipitent à leur tour. Les fossés sont remplis de blessés, de morts et de mourans. Le Général, blessé lui-même, et n'écoutant que son désespoir, veut encore retourner à la charge et racheter la honte de sa défaite, par de nouveaux excès de présomption et de valeur: immobiles et découragés par des obstacles qu'il leur est impossible de vaincre, les soldats refusent de le suivre. Il est contraint de faire sonner la retraite, et de ramener en frémissant les débris de son armée, après en avoir sacrifié l'élite à sa jalousie et à un vain désir de gloire.

Telles sont donc les suites déplorables de l'orgueil et de l'ambition! Il n'est presque point de famille un peu connue en France, qui n'ait à pleurer un parent ou un ami. Quel qu'ait été le motif du Général, il n'a pas voulu que le fils de M. de Valmont fût des premiers à partager le péril; il l'a chargé, ainsi qu'un détachement commandé par M. de Verzure, d'une commission particulière, qui l'a soustrait aux plus grands dangers. J'ai été entraîné, culbuté comme tant

d'autres, sans avoir reçu aucune blessure dangereuse. Heureusement pour nous, les ennemis ne se sont pas crus assez forts pour sortir de leurs retranchemens et pour se mettre à notre poursuite.

M. de L... s'est consolé de sa disgrace, en portant la désolation et le ravage dans tout le pays. Une place assez mal fortifiée s'est rencontrée sur son passage; il l'a emportée d'assaut, et l'a livrée, selon nos anciennes et barbares coutumes (1), à toutes les horreurs de la guerre. Plusieurs villages ont été incendiés; on a vu fumer de toute part les cabanes des pauvres laboureurs; on a vu brûler leurs greniers et leurs moissons, arracher les vignes, couper les arbres qu'ils avoient plantés. C'est ce que M. de L... appelle se venger et répandre la terreur de nos armes. Cependant on le déteste dans tout le pays, et on ne nous craint plus. Les villes qui paroissoient, avant nôtre échec, les plus disposées à se rendre, n'appréhendent plus d'y être forcées, par une armée aussi foible que la nôtre; les froids commencent d'ailleurs à se faire sentir. Avec des troupes fatiguées et découragées, il ne nous reste d'autre parti à prendre que celui de les mettre en quartier d'hiver.

C'est ainsi que nos plus belles espérances

se sont évanouies; et que la campagne, la plus brillante sous notre ancien Général, a fini, sous celui-ci, par la perte de notre jeune noblesse et de nos plus vaillans soldats, par le sac d'une ville, qui n'est, après tout, qu'une bicoque, et par les gémissemens d'une foule de malheureux paysans, qui nous maudissent, et que M. de Valmont forçoit à nous bénir. La plupart des Officiers sollicitent leur congé. J'ai demandé le mien, à l'exemple de M. de Verzure, qui brûle du désir de vous voir et de vous mener M. le Baron.

NOTE.

PAGE 343.

(1) *Il l'a emportée d'assaut, et l'a livrée, selon nos anciennes et barbares coutumes, à toutes les horreurs de la guerre.* Quelle coutume en effet pour des peuples policés, que celle de rendre de malheureux habitans, maîtrisés par une garnison, les déplorables victimes de sa résistance ! Et quand ils n'useroient que du droit naturel de la défense, a-t-on celui de les en punir ? Qu'on lise dans quelque histoire que ce soit le sac d'une ville; car la vérité saisit bien autrement que des tableaux d'imagination: qu'on ouvre, par exemple, l'Histoire de France, et qu'on s'arrête à cette description vive et rapide que fait Villaret du sac de Liége (T. 17, p. 311.) » La ville fut abandonnée au pillage La cruelle avarice du soldat n'épargna » rien : maisons, édifices publics, temples, tout devint la » proie des vainqueurs. Les Prêtres immolés dans le sanc-

» tuaire, rendoient les derniers soupirs, tandis que les » Religieuses étoient égorgées, après avoir servi de jouet » à la licence sacrilége d'une soldatesque effrénée. Ces » scélérats, chargés de butin, arrachoient les citoyens des » Églises, où ces malheureux embrassoient les autels; » ils les chargeoient de chaînes, les destinant à la mort, » s'ils ne pouvoient se racheter à prix d'argent. Les jure- » mens, les imprécations, les accens plaintifs de la dou- » leur aux abois, les gémissemens des femmes, des en- » fans, les cris funèbres du désespoir, le meurtre, le » viol, plaisir abominable, bien digne de ces hommes de » sang, la honte et l'effroi de leur espèce, varioient de » rue en rue le spectacle de la nature outragée «.

Après de telles images, qui se répètent de siècle en siècle dans toutes les villes prises d'assaut, qu'on nous dise ce qui peut justifier, aux yeux de l'humanité et de la raison, cette permission, du moins tacite, accordée au soldat, d'accumuler toutes les horreurs, de commettre impunément tous les crimes; ce qui peut légitimer toutes ces atrocités qui retombent sur la partie la plus innocente, les vieillards, les femmes, les enfans, tous ces outrages faits au sexe le plus foible, et plus cruels mille fois que la mort; ce qui peut autoriser à sévir contre tout un peuple vaincu, désarmé, implorant la miséricorde et la pitié, tandis que ce seroit une infâme lâcheté que de s'acharner sur un ennemi qui est abattu aux pieds de son vainqueur, et qui sollicite sa clémence.

LETTRE XXXVII.

De la Comtesse de Valmont à son Mari.

Qu'il me tarde, cher Valmont, d'apprendre le moment de ton départ! pardonne à ma tendresse des inquiétudes qu'il ne dépend point de moi de ne pas avoir. En vain m'efforcé-je de les surmonter, elles renaissent à chaque instant; et je ne serai tranquille que lorsque je te saurai éloigné d'une Cour, où, pour le moment, je te vois exposé à de si grands dangers. Ce n'est pas le Vicomte de Lausane que je redoute le plus, c'est son épouse; ce sont les excès auxquels elle est capable de se porter; c'est le désespoir d'une femme, trompée dans sa passion, et que ta sagesse a réduite à franchir inutilement des bornes qu'il est si humiliant pour elle de n'avoir pas respectées. Je prévoyois depuis longtems les funestes suites qu'auroit un jour cette passion si ardente, qui, rebutée tant de fois, devoit enfin se terminer par la haine. Maintenant, tu n'es plus qu'environné de piéges, et l'objet de mille intrigues formées pour te perdre, sans qu'il te reste aucune ressource *pour* t'en garantir. Celles que t'offroient les

secrets sentimens de la Vicomtesse, n'étoient point de ton choix, et nous faisoient horreur à tous deux; mais du moins, sans altérer ta vertu, elles sembloient en quelque sorte la protéger et la défendre. Je détestois en elle un amour qui la rendoit si coupable; mais, le dirai-je ? il me rassuroit dans bien des momens. Je le regardois quelquefois comme un des effets de cette Providence, qui veille en faveur du Juste, et qui, sans être la cause de nos passions criminelles, sans les autoriser ni les vouloir, en permet les déréglemens, pour les plier à la sagesse de ses vues, et pour en tirer le bien de ceux qu'elle aime. Je voyois une passion violente s'armer, en ta faveur, contre d'autres passions non moins injustes, et peut-être, me disois-je alors, serviront-elles au moins de remède l'une à l'autre. Aujourd'hui je les vois toutes se réunir contre toi. Les intérêts de M. et de Madame de Lausane sont devenus les mêmes; leurs vues se concerteront sur le même plan et pour le même objet. Ce que la haine de celle-ci lui inspirera, ce que lui suggérera son esprit plein d'artifice et peut-être de noirceur, le pouvoir de l'autre ne trouvera point d'obstacles à le remplir. Eh! que peux-tu attendre de l'amitié sage et tranquille de ceux qui te sont unis par la conformité des

sentimens et des vertus* ? que te servira la protection de la Reine elle-même ? Les ames vertueuses, en s'intéressant pour nous, ne peuvent guère nous offrir que des démarches timides, circonspectes, et des vœux impuissans. Elles ne savent point opposer l'intrigue à l'intrigue, la clameur à l'injustice; et le zèle des méchans pour faire le mal, ne l'emporte que trop souvent sur celui des bons pour faire le bien.

Ah Valmont ! ton épouse s'égare. A-t-elle donc oublié sa première confiance dans celui qui voit tout, qui peut tout, et qui jamais n'abandonne ceux qui ne connoissent d'autre appui que lui seul ? Ne voit-elle donc plus que des secours humains sur lesquels elle puisse compter; et n'est-ce que sur de foibles instrumens, sur des bras de chair, qu'elle se repose ? Cher époux, serai-je indigne de toi ? Tu me loues, tu m'exaltes, quand je suis si foible, et que ma foi paroît si chancelante. Raffermis mon courage par le tien; prête-moi ta force, toi qui es fait pour me soutenir; ou plutôt, puisons-la tous deux dans celui à qui il appartient de la donner. Je la lui demande, et je tremble. Ame tendre et craintive, l'excès de ma tendresse me rend lâche et pusillanime. Tu m'es si cher, que

* *La haine veille*, a-t-on dit, et l'amitié s'endort.

e crains jusqu'aux épreuves que le Ciel
e réserve. Mon imagination les grossit et
'en effraie; comme si j'appréhendois pour
oi le surcroît de mérites dont elles peuvent
levenir la source. Nuit et jour je m'en oc-
upe. Des songes importuns troublent mon
ommeil; et à peine suis-je éveillée, que leur
ouvenir m'agite encore malgré moi. D'af-
reux tableaux, se retraçant à ma mémoire,
n'alarment sur le sort de tout ce qui m'est
e plus cher. Une tendre victime (et c'est
oujours la même), enveloppée des ombres
le la mort, un glaive suspendu sur sa tête,
ın séjour d'horreur, des prisons, des chaî-
ıes.... quelles images pour une épouse et
oour une mère! Hélas! et mes pressentimens
ne m'ont jamais trompée! fuis, cher Val-
mont: que la nouvelle de ton départ me ras-
sure. Je penserai du moins que le danger s'é-
loigne, que l'absence peut adoucir des res-
sentimens, peut calmer des passions dont je
redoute la violence. Soumise aux volontés
de la Reine, je ne tarderai pas à m'arracher
d'entre les bras d'un père, auquel je voudrois
pouvoir cacher l'excès de mes alarmes, du
sein d'une amie qui les partage : mais, Val-
mont, malgré le désir que j'aurois eu, dans
tout autre tems, de te revoir, de t'embrasser
en arrivant, ah! je t'en conjure, que je puisse

apprendre à mon retour que tu es déjà loin de tes ennemis, et que leurs coups ne peuvent aller jusqu'à toi.

LETTRE XXXVIII.

Du Comte de Valmont à la Comtesse.

RASSURE-TOI, ma chère Émilie ; je pars ; et moins alarmé que toi, je gémis de n'avoir pu différer jusqu'à ton arrivée. Ce n'est pas que je veuille affecter pour le moment une sécurité qui paroîtroit insulter à tes craintes. Je te l'avouerai, tu as fait passer en moi une partie du trouble que tu ressens. Je me suis inquiété de tes alarmes, moins pour moi-même, chère épouse, que pour toi. J'ai craint que, devenues trop vives, elles ne nuisissent à ta santé, en altérant ton repos. Je ne te dirai pas que j'ai ajouté foi à tes pressentimens. Sans me piquer ici d'une force d'esprit, souvent plus présomptueuse que sage, je ne crois pas au moins devoir donner trop de confiance à des présages incertains, ni me tourmenter d'avance de l'idée d'un mal qui, peut-être, n'existera jamais. Je n'ignore pas ce que peut la malice des hommes ; mais, Émilie, nous sommes, comme tu le dis si bien, sous les

yeux d'un Dieu plus puissant qu'eux, et qui ne leur laissera sur nous de pouvoir qu'autant que le comporteront les vues de sa sagesse, de sa justice et de sa bonté. Tu trembles à la seule idée des épreuves qu'il semble m'avoir réservées : ah ! sans doute, il en est qui affligeroient mon cœur par des endroits bien sensibles ! Tu me parles de chaînes, de prisons; ce sont, de toutes les épreuves, celles que je crains le moins. Eh ! qu'importe ce que j'aurois à souffrir, tant que je ne l'aurai pas mérité ! Tu me laisses entrevoir une autre victime. Tu trembles non seulement comme épouse, mais comme mère.... Dieu saint ! dont la volonté sera toujours la mienne, si vous nous prépariez des sacrifices si pénibles à la nature, quel autre que vous pourroit nous inspirer assez de résignation et de courage pour vous les offrir ? Émilie ! écartons ces idées douloureuses et des songes trompeurs. Ta tristesse me gagne; et sur quoi porte-t-elle ? Pourquoi se forger à plaisir des fantômes, des monstres, pour se donner le mérite et la peine d'en triompher ? Conserve-toi, chère Émilie, pour notre père, pour moi, pour mes enfans.

J'ai lieu de penser que mon absence ne durera que quelques mois. J'écris toutefois à M. de Verzure, pour le prier de m'accorder

un nouveau témoignage de son amitié, en faisant voyager mon fils, et en l'amenant, après quelque circuit, à la Cour où l'on m'envoie. D'après les lettres que j'ai reçues de l'armée, ils auront l'un et l'autre le temps de te joindre avant ton départ. Vous vous trouverez tous réunis, du moins pendant quelques jours; et mon cœur sera au milieu de vous.

Je viens de prêter serment, entre les mains du Roi, pour mon Gouvernement. Comme il se trouve sur ma route, je dois m'y arrêter, pour en prendre possession, et pour me former quelque idée des biens que j'y pourrai faire un jour. Adieu, Émilie. Je n'ai plus que vingt-quatre heures à rester ici. La Reine désire ardemment ton retour, et a bien voulu se charger de ma défense contre les ennemis puissans que je laisse en partant.

LETTRE XXXIX.

Du même à Monsieur de Verzure.

Je reçois à l'instrant votre réponse, mon cher Verzure; deux jours plus tard, elle ne m'eût pas trouvé dans cette Province, où je ne puis faire un plus long séjour, et où ma présence seroit cependant si nécessaire.

Quelles actions de grâces ne vous dois-je pas pour tous les services essentiels que vous voulez bien me rendre, et pour toutes les marques d'attachement que vous ne cessez de me donner! Il est donc vrai, mon digne ami, vous m'accordez, sans la moindre difficulté, ce que je ne vous demandois qu'en tremblant. Vous sacrifiez à votre amitié pour moi, pour mon fils, le goût constant de la retraite, le désir du repos; et vous consentez à devenir son Mentor et son guide dans le premier voyage que j'ai désiré qu'il fît! Ah! que je le félicite d'avoir trouvé un guide tel que vous! Je ne crains plus pour lui tout ce que la nécessité de voyager entraîne de dangers et d'inconvéniens à son âge. Sous vos auspices, il ne peut que gagner à ce qui devient préjudiciable pour tant d'autres. Usez de tous mes pouvoirs; je vous les remets; et à qui pourrois-je mieux les confier, pour l'intérêt et le bonheur de mon fils? Tendre et fidèle ami, soyez-lui aussi utile que vous me l'avez été à moi-même. Que ne vous ai-je connu plus tôt! que de fautes vous m'eussiez épargnées! Jamais je n'oublierai vos leçons et vos bienfaits. Je me rappelle tout ce que je vous ai entendu dire; je joins vos conseils à ceux de mon père, et j'en fais, autant qu'il est en moi, la règle

de ma conduite. Vous m'avez appris l'un et l'autre où je devois puiser toute la fermeté qui m'est nécessaire, pour soutenir les évènemens les plus propres à affliger un cœur sensible. Hélas ! quelle nouvelle épreuve pour le mien ! Je ne tiens point à la vie; mais si je la perdois par la fureur de mes ennemis, quel coup pour ma femme et pour mes enfans ! Il n'est que trop vrai cependant; j'ai été au moment de la perdre; et sans une Providence toute spéciale, je n'existerois plus pour eux.

Je n'ai pas besoin, sage Verzure, de vous recommander de tenir secret ce que je vais vous confier. Vous êtes maintenant, autant que j'en puis juger par la date de votre lettre, au sein de ma famille. Qu'elle ne s'apperçoive pas qu'il y ait, dans tout ce que je vous écris, rien de caché pour elle. Je vous laisse libre néanmoins d'en faire part à mon père, si, dans quelque entretien particulier, vous ne trouviez par la suite aucun danger pour lui à l'en instruire.

Je vous ai marqué la scène que j'ai eue avec la Vicomtesse, et je n'ai pas cru devoir en faire un mystère à Émilie. Mais que seroit-ce, grand Dieu ! si elle venoit à en apprendre les suites ! je frémis pour elle en vous les racontant.

Vers la fin du second jour de mon voyage, mon valet de chambre s'étant blessé, quoiqu'assez légèrement, par la chute de son cheval, je l'ai fait monter dans ma chaise, où il n'y avoit de place que pour lui; et suivi d'un de mes gens, j'ai pris le parti de courir la poste, jusqu'à un gros bourg qui se trouve à la sortie d'une forêt que nous avions à traverser. Vers le milieu du bois, j'apperçois, à la faveur du crépuscule, trois hommes à cheval, qui nous laissent passer, galoppant du côté de la chaise qui nous suivoit à peu de distance. L'instant d'après j'entends tirer plusieurs coups. Nous retournons à bride abattue sur nos pas : nous voyons la chaise arrêtée; deux hommes qui fuyoient avec la plus grande vîtesse; un troisième, que le postillon tenoit en respect, et qui cherchoit à se relever, son cheval ayant été tué sous lui. Un de mes domestiques venoit d'ouvrir la portière de la chaise, dans laquelle mon valet de chambre jetoit les hauts cris. C'étoit lui, qui, voyant que l'on arrêtoit la voiture et que l'on paroissoit en vouloir à sa vie, avoit fait feu sur ces misérables, au moment où ils se disposoient à tirer sur lui. Ils le firent tous trois en même tems, et une seule balle a porté, qui lui a fracassé l'épaule droite. Je m'arrêtai pour étancher son sang,

en ordonnant à mes gens de se saisir de l'homme qui nous étoit resté, et de le lier derrière la chaise. M. le Comte, nous nous sommes mépris, me dit-il d'un air assuré; c'étoit votre vie que nous demandions. Mais avant de penser à me mettre entre les mains de la Justice et à faire un éclat, daignez m'entendre, j'ai les choses les plus importantes à vous révéler. Je lui promis de l'écouter dès que nous serions au bourg prochain, et nous continuâmes notre route. A notre arrivée, mon premier soin fut de faire appeler un Chirurgien. Il s'en trouva un qui pansa les blessures de mon pauvre Laurite, et qui m'assura qu'il n'avoit rien d'essentiellement endommagé, ni au genou par sa chute, ni à l'épaule par la balle qui y étoit entrée; en sorte qu'il ne tarderoit pas même à me rejoindre. Je n'oublierai jamais les premières paroles de ce fidèle domestique, lorsqu'on lui eut rapporté le discours que m'avoit tenu celui des trois assassins que nous avions en notre pouvoir. » Que je suis heureux, mon cher Maître, me dit-il, d'avoir été blessé pour vous « ! Cher Verzure, je ne suis pas assez riche pour payer un pareil sentiment : mais j'ai du moins un cœur capable de le reconnoître.

Rassuré sur l'état de Laurite, je fis venir

notre prisonnier, à qui mes gens avoient arraché une espèce de masque qui le défiguroit. Quelle surprise pour eux! c'étoit un homme au service de Madame de Lausane! Étant seul avec lui, je lui ordonnai de s'expliquer. Il le fit en ces termes: En vain vous ferois-je un mystère de ce qui s'explique assez par mon déguisement et par les maîtres que je sers. Né dans un village, d'un père rempli de probité, mais pauvre, et qui cependant avoit trouvé, par la protection de son Seigneur, les moyens de me faire donner dans un collége une éducation honnête, j'en profitai mal. Le libertinage, plus que tout autre motif, me détermina à me faire soldat; ayant eu le malheur de déserter, j'eus recours à une de mes sœurs, femme de chambre de Madame la Vicomtesse, pour qu'elle m'obtînt par son moyen ma grâce et mon congé. L'un et l'autre me furent accordés. Madame de Lausane, que j'allai remercier, me fit plusieurs questions, auxquelles je répondis de manière à lui faire comprendre que j'avois assez d'intelligence et d'adresse, pour m'acquitter avec succès de toutes les commissions qu'elle pourroit me donner. Elle me mit au nombre de ses domestiques les plus affidés, et me chargea, à votre retour de l'armée, d'épier vos démarches, pour

qu'elle pût s'assurer si vous n'aviez pas quelque intrigue secrète qui fût cause de votre insensibilité pour toutes les avances qu'elle vous faisoit. Dans le compte fidèle que je ne cessois de lui rendre, ne découvrant rien qui autorisât ses soupçons, elle résolut, après vous avoir demandé plusieurs fois un entretien particulier par des lettres, que vous laissiez sans réponse, de se ménager avec vous une entrevue, malgré l'opposition que vous y mettiez. Vous savez, Monsieur, quelle en a été l'issue. Furieuse de votre indifférence et de vos mépris, elle unit dès cet instant son ressentiment à celui de son mari, et enflamma, sous de nouveaux prétextes, la haine qu'il a conçue pour vous. Lorsqu'elle le vit échauffé au point où elle le désiroit, elle me fit appeler. Elle me demanda si j'étois capable d'un coup de main, et si, après le service qu'elle m'avoit rendu, elle pouvoit compter sur moi. Je lui répondis que je m'estimerois trop heureux de risquer pour elle la vie qu'elle m'avoit conservée, et qu'aucun péril ne me feroit trembler. Je lui fis en même tems le détail d'une affaire dont je m'étois assez bien tiré, et qui, si elle ne marquoit pas de ma part une grande délicatesse de conscience ni beaucoup d'éloignement pour les mauvaises actions, mar-

ıoit au moins beaucoup d'audace et d'in-
épidité. Elle fit un cri de joie, et m'intro-
ıisit à l'instant auprès de son mari. Voici,
i dit-elle en l'abordant, un homme tel que
›us le cherchons. Il ne reste plus qu'à lui
:poser ce que nous attendons de lui. » Mon
ni, me dit M. le Vicomte, votre fortune
t assurée, si vous réussissez à nous défaire
ı plus mortel ennemi de l'État et de ma
mille, de celui qui a tué mon frère. Vous
›nnoissez M. de Valmont; ce que Madame
: Lausane vient de m'apprendre en der-
er lieu de ses intrigues et de ses projets, ne
e permet plus de ménagemens ni de retard.
oyez si cette entreprise n'est point au des-
ıs de vos forces ni de votre courage «. En
›us entendant nommer, je fus interdit un
oment; mais me remettant aussitôt, et
geant que je m'étois trop avancé pour re-
ıler, je leur demandai avec fermeté, si,
tout évènement, ils me répondoient de
ur protection. Nous vous la promettons,
ıe dirent-ils; et ils me tracèrent à l'instant
plan que je devois suivre. Il falloit m'as-
›cier deux de ces hommes, dont je m'étois
éjà servi dans une première affaire; leur
ıcher avec soin ceux qui les employoient;
ıire briller l'or à leurs yeux, et par de pre-
ıières largesses leur faire espérer pour l'a-

venir une plus grande récompense; vous attendre sur la route que vous deviez tenir, arrêter la chaise dans la circonstance la plus favorable, c'est-à-dire, au moment où il y auroit le moins de monde avec vous; et quand vous mettriez la tête à la portière, tirer plusieurs coups à la fois, pour être sûrs de ne pas vous manquer. Tel est en effet le plan que nous avons suivi. Vous voyez, Monsieur, par qui il m'a été inspiré, et vous savez quelle méprise de notre part vous a sauvé. Vous êtes le maître de mon sort; mais considérez toutes les suites de la démarche que vous allez faire, et choisissez le parti qui vous conviendra le mieux.

Le ton avec lequel il prononça ces dernières paroles, me fit regretter qu'il n'eût pas réservé sa fermeté et son sang froid pour une plus digne occasion. Avant de me déterminer, je me recueillis un instant. Qu'eût fait M. de Verzure, me disois-je à moi-même, s'il se fût trouvé dans la même position que moi? qu'eût fait mon père? Si l'un d'eux, poursuivi par des ennemis conjurés pour le perdre, et auxquels il n'eût jamais fait que du bien, se fût vu sur le point de périr par le plus détestable complot; s'il eût dépendu de lui de manifester leur noirceur, et que, par de plus justes moyens que ceux qu'ils

qu'ils employent, il eût pu espérer de les perdre à son tour; qu'eût-il fait? Ah! je connois leur cœur; il ne se fût pas lassé de pardonner; il eût fait ensorte de les rendre meilleurs, ainsi que le coupable instrument dont ils se seroient servis; il leur eût fait respecter la Religion, la vertu: et en conformant sa conduite à la noblesse des sentimens qu'elles inspirent, il les eût ramenés peut-être par l'exemple qu'il leur eût donné.

Ces réflexions décidèrent le parti que je devois prendre. Tournant un regard de compassion sur cet homme, qui sembloit attendre tranquillement l'arrêt que j'allois prononcer sur sa destinée: Pourrois-je me flatter, lui dis-je, d'arracher au vice une de ses victimes, et de donner un honnête homme à la société? Je te laisse la liberté et la vie: puisses-tu apprendre à en mieux user! j'acquitte en partie la promesse qu'on t'a faite: voici une somme qui suffit pour t'établir; et je ferai davantage par la suite, selon la conduite que tu tiendras. Retourne à ceux qui t'ont envoyé, raconte-leur ce que le Ciel a fait pour moi, mais sur-tout, confirme-leur ce que je vais leur écrire. Dis bien à M. et à Madame de Lausane, que, formé à l'école de la Reli-

perfidie va être enseveli pour toujou
que, non content de ne pas leur nuire
désire rien tant que de trouver encor
casion de les obliger.

Mon ami, qu'un acte de vertu po
doux fruits avec lui ! Cet homme de
qui, peu de tems auparavant, s'exerç
plus noirs forfaits, lève les yeux au C
tombe à mes pieds, en versant un torr
larmes. Ah ! Monsieur, s'écrie-t-il
voix étouffée par les sanglots, vos en
pourront-ils résister à un pareil pr
lorsque moi-même je n'y résiste pas ? C
vos bienfaits, dont je ne suis pas dign
M. et Madame de Lausane gardent le
fâme récompense; désormais le travail
mains me suffira. Je vais retourner ve
Ils me verront une seule fois, et ils sa
ce que peut la vertu, et ils rougiront c

celui d'être admis un jour à partager leur bonheur.

Les gémissemens, les cris, les sanglots de cet homme, avoient attiré mes domestiques, à qui un reste d'inquiétude n'avoit pas permis de s'éloigner. Témoins de cette scène, qui me causoit à moi-même l'émotion la plus vive, ils mêlèrent leurs larmes aux pleurs de cet infortuné, dont le repentir s'exprimoit avec tant de force et de vérité qu'il étoit impossible de douter un moment qu'il ne fût sincère. En vain le pressai-je, en vain lui ordonnai-je de prendre la somme que je voulois le forcer d'accepter. Non, Monsieur, reprit-il d'un ton qui marquoit assez la peine qu'il ressentoit et la résolution qu'il avoit prise : commandez tout ce qu'une ame telle que la vôtre peut ordonner de juste, de grand; et échauffé par votre exemple, je me sens capable de le faire. Sur ce point seulement, souffrez que je vous désobéisse.

N'espérant plus de vaincre son obstination, je donnai ordre que le lendemain matin on lui cherchât un cheval, et on lui tînt prêt tout ce qui pouvoit hâter son voyage. Sous ce prétexte, je trouvai le moyen de faire glisser, parmi quelques hardes et un petit nombre de provisions, une bourse qui

renfermoit la somme que j'avois dessein de lui donner. Je le vis partir, après lui avoir lu la lettre que je venois d'écrire. Elle lui arracha de nouvelles larmes : puisse-t-elle attendrir comme lui mes plus cruels ennemis! J'ai imposé silence à mes domestiques, sur tout ce qui s'étoit passé sous leurs yeux; et je les connois assez pour être sûr de leur obéissance. Cher Verzure ! si j'eusse discuté froidement ce que je venois de faire, peut-être n'eussé-je pas si bien fait ; mais le contentement que j'éprouvai après cette action, ne me permettra jamais de m'en repentir.

Que ne dois-je pas, mon respectable ami, à cette Providence qui m'a gardé avec tant de soin ! Quel concours de circonstances où elle s'est rendue sensible ! et que je serois infidèle si j'oubliois ce qu'elle a fait pour moi ! C'est elle qui me tranquillise sur l'avenir ; c'est elle qui me rassure en faveur d'Émilie. Car enfin, ses jours ne pourroient-ils pas être menacés autant que l'ont été les miens? et lorsqu'elle tremble pour moi, combien, à en juger par les passions et par le caractère de ceux qui me persécutent, n'aurois-je pas à trembler pour elle? Mais il est, au ciel et sur la terre, un Dieu qui veille pour nous.

Laurite vient de me rejoindre. Le traite-

ment du Chirurgien, quelques herbes qu'il lui a appliquées, et qu'il renouveloit chaque jour, l'ont si promptement et si parfaitement guéri, qu'il ne ressent plus aucune douleur, et qu'à peine apperçoit-on la marque de sa blessure. Je ne ferme point ma lettre, dans l'espérance qu'avant deux jours, je recevrai quelque nouvelle dont je pourrai vous faire part.

Du lendemain. On m'apporte à l'instant deux lettres. L'une est de mon père : elle m'apprend qu'Émilie est partie; que vous-même êtes déjà en route avec le Baron, et que c'est à Florence que je dois vous écrire. La seconde lettre est du domestique de Madame de Lausane. Voici en substance ce qu'il m'écrit :

» Monsieur, j'ai fait à M. le Vicomte et à Madame la Vicomtesse un récit fidèle de ce qui s'étoit passé; je leur ai exposé la méprise de mes compagnons et la mienne; la facilité qu'on avoit eue à se saisir de moi, et à percer le voile sous lequel j'avois prétendu déguiser mes traits. Sur leur visage se peignoient le trouble, la consternation, l'effroi. Je n'y ai point apperçu le remords. Je leur ai retracé vivement votre conduite et vos discours. Je les ai vus se rassurer par degrés. Hélas! je ne

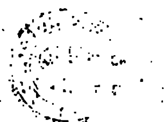
les ai pas vus gémir et se repentir. J'ai vidé devant eux la bourse pleine d'or que vous aviez fait mettre dans mon porte-manteau, et j'ai refusé de la reprendre. Ils ont été étonnés de votre générosité; mais ils l'ont appelée hauteur et bravade, et mon refus, ils l'ont appelé sottise et imbécillité. Ils ont envoyé cet argent à mon père, que j'étois absolument déterminé à rejoindre dans son village, pour le consoler et le soulager. Ils m'ont paru au fond très-contens de trouver un moyen si simple de se débarrasser de moi. Avant que de me permettre de les quitter, Madame de Lausane a voulu encore m'entretenir en secret. Elle prétendoit m'engager à retourner près de vous, pour vous peindre de nouveau sa passion, et ce qu'elle nommoit l'excès et les fureurs d'un amour mal éteint, auquel votre cœur auroit dû se montrer plus sensible. J'ai pris la liberté de lui dire que tout cela n'étoit pas de la vertu, et que je ne me chargerois pas d'une commission qui me rendroit indigne à vos yeux du pardon que vous m'aviez accordé. Ah! Monsieur, si mon bon père, dont j'ai si mal pratiqué les leçons, est content de moi; si je lui prouve, par toutes mes actions, que vous m'avez rendu un honnête homme; s'il consent à quitter son

hameau ; laissez-moi espérer que vous nous prendrez tous deux à votre service. A quelque emploi que vous nous destiniez, vous serez content de nous, et nous serons trop heureux «.

Que de sentiment, cher Verzure ! et pourquoi faut-il que M. et Madame de Lausane n'ayent pas un cœur également susceptible de retour ?

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

TABLE
DES LETTRES
Contenues dans ce Volume.



Fin de la Table des Lettres du quatrième Volume.



[redacted]





